



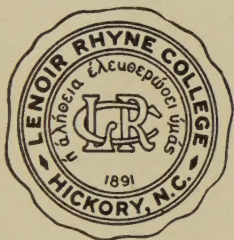
0 1976 0050206 0

F 843
Es8e

30200

17-11-11
17-11-11

CARL A. RUDISILL
LIBRARY



*The Walker Lyerly
Memorial Collection*

DUE

WITHDRAWN
L. R. COLLEGE LIBRARY

L'EMPREINTE

OEUVRES D'ÉDOUARD ESTAUNIE

Académie française. Prix Née, 1919.

ROMANS

- UN SIMPLE. Un volume in-16. Nouvelle édition.
- BONNE DAME. Un volume in-16. Nouvelle édition.
- L'EMPREINTE. *Couronné par l'Académie française* (44^e édition). Un volume in-16.
- LE FERMENT (11^e édition). Un volume in-16.
- L'ÉPAVE (2^e édition). Un volume in-16, épuisé.
- LA VIE SECRÈTE. Prix de *La Vie Heureuse*, 1908 (24^e édition). Un volume in-16.
- LES CHOSES VOIENT (35^e édition). Un volume in-16.
- SOLITUDES (17^e édition). Un volume in-16.
- L'ASCENSION DE M. BASLÈVRE (32^e édition). Un volume in-16.
- L'APPEL DE LA ROUTE (45^e édition). Un volume in-16.
- L'INFIRME AUX MAINS DE LUMIÈRE. Un volume in-16 (Grasset, éditeur).
- LE LABYRINTHE (40^e édition). Un volume in-16.
- LE SILENCE DANS LA CAMPAGNE (27^e édition). Un volume in-16.

CRITIQUE D'ART

Impressions de Hollande :

- PETITS MAÎTRES. Un volume in-16 avec deux planches gravées.
- DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE DE M. ÉDOUARD ESTAUNIE. RÉPONSE DE M. ROBERT DE FLERS. Un volume in-16.

ÉDOUARD ESTAUNIÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'EMPREINTE

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE

PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1927

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays.

CARL A. RUDISILL
LIBRARY
ST. JOHNS RHYNE COLLEGE

†

843

Es8e

30200

Feb '52

A MONSIEUR G. PASCAL D'AIX

Mon cher Georges,

*C'est de nos longues et amicales causeries
qu'est sortie cette étude : acceptes-en la dédicace,
en témoignage d'une vieille et grande affection.*

E. E.

L'EMPREINTE

PREMIERE PARTIE

I

A l'aube.

Confondus dans la brume, la grande tour de la cathédrale, les girouettes aiguës du château ducal, les arêtes vives des vieilles maisons, tout le pêle-mêle gothique de l'ancien Nevers forme une vision de rêve.

Un silence de songe : la ville dort...

Soudain, au-dessus des niches de saints accrochées au clocher de Saint-Cyr, une cloche battit, sonnant la première messe.

Ce fut un éveil.

Les sons tombaient en pluie, animèrent les rues proches, celle de l'Evêché, celle de la Basilique, celle du Cloître, celle des Récollets, puis s'enfuirent vers la plaine encore invisible. Dans les bas quartiers, des rumeurs commencèrent. Des ombres passaient çà et là, — ombres dévotes de prêtres qui marmottent les Ave du matin, ombres grêles de femmes courant savourer le premier prône,

petites ombres de petites gens n'ayant que cette heure pour courir aux messes dominicales ; et là-bas, dans la rue Saint-Révérien, des sœurs de Saint-Vincent de Paul, avançant en troupe, semblaient de grands oiseaux bleus aux ailes blanches étendues.

Alors, au bout de la place, des enfants parurent. Il en venait de tous côtés. Des rires éclataient dans l'ombre. On entendit des exclamations et des bruits de courses échevelées. M. le doyen de la cathédrale, qui passait, reconnut, à leurs vestes marines décorées de boutons brillants, des élèves de Saint-Louis de Gonzague. Il sourit, répondant à leur salut :

— Bonjour, enfants, bonjour !

L'un d'eux s'approcha :

— Bonjour, Monsieur le curé !

— Tiens, c'est vous, Jean : comment va M. de Bernières ?

— Très bien, je vous remercie. Papa est remis.

— Où allez-vous donc de si bonne heure ?

— Il y a *fête de congrégation*, ce matin, à Saint-Louis de Gonzague.

— Ah ! ah !... très bien...

M. le doyen eut un rire léger, et reprit sa marche. En même temps, la cloche de Saint-Cyr s'arrêta. Le dernier coup de son battant s'éteignit avec des ondulations. On n'entendit plus que le bruit des collégiens. Au coin de la rue des Quatre-Fils-Aymon, les deux vantaux d'une porte tournèrent sur leurs gonds : le collège s'ouvrait.

Aussitôt, défilant en troupe pressée, les élèves s'engouffrèrent dans le passage. C'était comme si le tapage du dehors eût été aspiré par lui. Tandis que la place avait repris son immobilité grise, les cours de Saint-Louis de Gonzague s'étaient faites bruyantes. Cette jeunesse entrée y jetait sa lumière. Les escaliers frémissaient sous les montées. En arrivant, chacun saluait le Frère qui, vêtu d'une lévite, attendait à la porte :

— Vous allez bien, Frère Frappus ?

Le Frère hochait la tête, rieur :

— Allons, passez, canaille ! vous ne valez pas cher !

Le nom se répétait : « Frère Frappus ! Frère Frappus ! » quand, au-dessus du toit, une nouvelle cloche, à son tour, s'agita, toute grêle, celle-là, semblant de sa voix trop mince, annoncer une religion différente.

Les bras ballants, Frère Frappus l'écouta. Comme elle lui était douce, cette amie qui avait toujours réglé sa vie claustrale ! Du même ton, depuis dix ans, elle lui avait annoncé les heures de méditation, les dîners, les récréations et les messes ; et, tandis que, machinalement, il examinait la place pour y découvrir les retardataires, il s'abandonna à une extase.

Ah ! cette maison aimée, la vie qu'on y menait si à l'abri des soucis et des tourmentes ! Sans doute, il avait fait vœu de pauvreté, mais tous ces murs, et ce mouvement enfantin, la cloche elle-même, n'était-ce pas sa chose ? Un égoïsme moel-

leux l'enveloppa. Le cœur mort, il jouissait d'infinie béatitude.

Tout à coup, Léonard Clan entra. Quoiqu'il suivit le cours de philosophie, il portait, comme ses camarades, la veste marine.

— Suis-je en retard, Frère Frappus ?

— Pas tout à fait ; on sonne encore, vous l'entendez.

Léonard poussa un soupir d'allègement.

— Quelle course ! dit-il. Tante None avait oublié de m'éveiller.

Le Frère sourit et demanda d'un air fin :

— Est-il vrai que vous soyez *préfet de congrégation*, à dater d'aujourd'hui ?

Le visage de Clan se colora :

— Oui, on m'a nommé.

Ses lèvres s'agitèrent ensuite, mais il se tut : trop de joie gonflait son cœur, il n'aurait pu jouer la comédie de la vertu qui s'ignore.

— N'est-ce pas étrange ? reprit-il enfin, Lanie est aussi *premier assistant* !

Frère Frappus secouait ses clefs d'un geste monotone :

— Allons, soyez toujours amis, et priez bien pour moi, ce matin !

— Entendu, Frère !

A pas lents, Léonard traversa la cour, gravit les marches de l'escalier, suivit un corridor sombre et pénétra dans la chapelle.

C'était une salle voûtée, aux ogives basses. Au

fond, brillait un autel en bois doré, d'une pauvreté triste. Six flambeaux allumés l'éclairaient, et devant lui, sans table sainte le séparant des fidèles, les prie-Dieu s'alignaient occupés par les congréganistes, dont les dos seuls s'apercevaient.

Un tiède parfum d'encens planait. Dès l'entrée, on pressentait là le lieu privilégié où Dieu réside.

Une émotion violente serra le cœur de Léonard.

Jusqu'alors, il avait été confondu dans la foule de ses camarades. Cette fois — la première ! — il allait traverser leurs rangs et monter près de l'autel pour prendre place au prie-Dieu réservé ! Il eut beau vouloir ne fixer que le Christ du tabernacle, malgré lui, ses yeux cherchèrent les yeux des assistants. Il les vit presque tous sans les voir...

Près de la porte, d'abord, le *secrétaire*, ayant devant lui la bourse de velours rouge destinée aux quêtes solennelles ; puis, dans les rangs derniers, les *approbanistes*, stagiaires attendant de leur renom de piété et du bon vouloir des Pères le titre de *congréganiste* ; deux ans auparavant, Léonard avait été comme eux — deux ans ! — que c'était proche encore, et lointain !

Plus près du chœur, placés au hasard, les *congréganistes* proprement dits, et les dignitaires moyens, *sacristains*, *trésorier*, *conseillers*, *lecteurs*, plèbe banale que Léonard voyait désormais séparée de lui par un grand fossé. Même, une pitié l'envahissait ; tout en marchant, il les plaignit :

— Ah ! les pauvres âmes qui jamais n'iraient

au delà ! Ah ! les tristes cœurs sans désir, condamnés à rester à la porte des idéales splendeurs !...

Au premier rang, vêtus presque en premiers communians, c'étaient enfin ceux des *approbanistes* qui devaient, ce jour-là, prononcer leur consécration à la Vierge. La plupart, très recueillis, priaient. Et ceux-là seuls, Léonard les sentit siens. Il les aimait déjà comme on aime la moisson succédant aux premières semailles. Leur piété grandissait sa dignité.

Soudain, il pénétra dans le chœur vide.

L'autel, tout proche, paraissait flamber. Le Christ dormait sur sa croix, les bras étendus.

D'un mouvement brusque, Léonard se prosterna. Son cœur était fondu d'allégresse. Il eut une seconde de demi-évanouissement durant laquelle il adora l'hostie invisible, pressentant à la fois des anges unis à son hosannah et tous les regards fixés sur lui ; ensuite, s'étant relevé, il atteignit très vite sa place et commença en se signant :

— *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti...*

Un murmure répondit :

— *Amen.*

— *Veni, Sancte Spiritus...*

La voix de Léonard vibra, lente et déjà sacerdotale. Il laissait tomber dans une extase les invocations pieuses sur tous ceux-là placés en dessous de lui. L'office commença, très simple.

Le Père Gourmanel officiait, servi par deux con-

gréganistes vêtus de robes rouges et d'aubes en dentelle. L'ornement n'avait presque point de broderies. L'absence des pompes usuelles accroissait le charme. On était ainsi plus dans l'intimité du ciel. Ce sans-façon élevait les âmes.

Quand le Père Gourmanel se retournait, étendant les bras, on entendait à peine le bredouillement de sa voix fluette. Il accentuait mal et jetait sans onction le souhait : « Dieu soit avec vous ! » Les prières des congréganistes s'étaient tues. Un recueillement s'appesantissait sur chacun et, l'air s'échauffant, on éprouvait un malaise comme si le corps allait se fondre dans un monde de rêves.

Après l'évangile écouté debout, il y eut un grand bruit de chaises. Tous s'assirent. Le Père commença l'homélie :

— *Venite, omnes !...*

Commentant l'appel du Christ, il invita ces ignorants de la vie à fuir le monde. Il décrivit celui-ci avec des expressions violentes :

— Tout Satan se synthétise en lui. Il est l'Océan de perdition, le marais empoisonné, la bête dévorante contre laquelle on doit lutter jusqu'à la mort !

Sans arrêt, ses injures s'accumulaient contre cet inconnu symbolisant à la fois l'impudeur, la perte des vertus, et le reniement du Christ.

Les enfants écoutaient, étonnés.

— Quand vous aurez quitté le collège, continuait le Père, le monde viendra vers vous, prononçant aussi l'appel du Christ : *Venite ! venite !*

Malheur, alors, à ceux que sa voix aura conquis !...

Et la pensée que, peut-être, elles cesseraient d'être pieuses, qu'elles n'auraient plus l'amour de la Vierge ou des saints privilégiés, bouleversa ces âmes puériles.

Tout à coup, on sourit. Le Père s'écriait, dans la chaleur de son indignation :

— Indubitablement !... c'est indubitable !

Les « indubitables » fleurissaient fréquemment son éloquence, sans doute parce qu'ils résumaient mieux la fermeté consciencieuse de sa foi. Léonard leva la tête, échangea un regard rieur avec ses camarades, puis examina le Père.

On racontait un roman sur lui. Missionnaire en Chine, il n'avait échappé que par miracle au martyre. De ces pays lointains, il avait rapporté une voix blanche, une face exsangue, des yeux éteints. Au retour, on l'avait condamné à cette simple résidence de province. Il y dirigeait la *congrégation* et confessait les cuisinières. C'était un saint, très humble et ignoré.

A l'idée de ces aventures, le cœur de Léonard s'enflamma. Il imaginait des expéditions hasardeuses, des conquêtes pour le Christ, de prodigieuses moissons d'âmes. La fin de l'homélie arrêta cette rêverie. Les chaises furent de nouveau remuées : la messe continuant, le secrétaire fit la quête.

Ce fut ensuite un silence plus profond. L'approche de la communion exaltait. Encore quelques instants : Jésus viendrait presser ses bien-aimés

contre son cœur, comme autrefois l'apôtre Jean.

— Oh ! Jésus ! Jésus ! murmurait Léonard.

Une extase l'anéantissait. Oubliant son orgueil, il se consumait en frémissantes invocations.

— Oh ! Jésus ! Jésus ! appelait-il, les mains jointes.

Et il priait pour tous : pour tante None, pour son tuteur, M. Artus, lointain et incrédule, pour Lanie, son ami cher, agenouillé près de lui, pour Jouques, que le lycée devait pervertir... Son âme s'ouvrait, et, par instants, il attendait l'apparition d'un Christ aux yeux très doux, à la barbe blonde, qui, vêtu de lin, le prendrait dans ses bras en lui disant : « Mon fils ! »

La sonnette s'agita par trois fois, annonçant la communion du prêtre. Les *approbanistes* du premier rang s'étaient agenouillés sur l'unique marche de l'autel. Léonard se mit à leur droite, tenant un cierge de cire. Une voix s'éleva dans le silence recueilli :

— *Ego, Eduardus de Brennes, te advocatam eligo...*

C'était la formule de consécration, lue lentement par chacun devant l'hostie sainte que le Père tenait levée.

— *Ego, Paulus Ducret...*

— *Ego, Stephanus Rimbard...*

— *Ego, Aloysius Vincent...*

Les voix se succédaient, inégalement fermes, émues par la solennité d'une donation qui semblait éternelle ; et l'on devinait le caractère de

chacun, rien qu'à suivre ces lectures, celui-ci très timoré et destiné à trébucher sur les routes de la vie, cet autre trop décidé, déjà coureur d'aventures.

Chaque *approbaniste* communiait après sa consécration. Les *congréganistes* vinrent ensuite. Quand il n'y eut plus personne devant l'autel pour recevoir le sacrement, un calme infini s'étendit. Les bougies de l'autel montèrent plus droites. Les parfums d'encens coururent plus lourds. Le Christ était partout, d'une présence obsédante qui perçait le mystère.

Cela dura jusqu'à la fin. Le soleil traversant les vitraux faisait irradier les saints, témoins muets. Du dehors, aucun bruit. On n'aurait pu imaginer une paix plus profonde. Après le *Sub tuum*, tous sortirent.

Aussitôt, l'enchantement s'évanouit. De même qu'au théâtre, après le long silence de l'acte, la foule jase, retrouvant le réel, les congréganistes étaient descendus de leurs rêves. Des rires éclatèrent. Oubliés, les communions et les vœux; oubliée, l'homélie du Père Gourmanel. La cérémonie close, les ascètes se retrouvaient gamins, tout entiers à leurs insouciances juvéniles.

Léonard resta à l'arrière. Encore grisé par la possession divine, il éprouvait un grand désir de solitude. Ah ! être seul, différent des autres, planer dans la joie de son amour pour le Christ ! Inconsciemment, un mot voltigeait dans sa pensée :

— Aimer ! aimer !

Et cela s'adressait à Dieu, au mystère délicieux que renferme la vie surnaturelle. Quelle félicité plus grande aurait-il désirée ? Partout des certitudes, des promesses glorieuses et presque tangibles. Il suffirait d'aller maintenant droit devant soi pour ne cueillir que des fleurs et tout ignorer de ce que le monde contient de misérable !

Devinant peut-être cette rêverie, un jésuite qui passait s'approcha.

— Eh bien, Clan, cette fête ?...

— Hélas ! finie, Père...

— Allons ! soyez heureux !

Dans la bouche du Père, ce mot « heureux » prit une accentuation énigmatique, comme si un signe eût été capable de le réaliser.

— Heureux ! répéta Léonard avec une hésitation.

Mais déjà la cloche, celle-là même qui avait annoncé la fête, remplissait à nouveau le collège de sa voix grêle :

— C'est le déjeuner, continua le Père, ayez bon appétit et bonne conscience ; toute la vie est là.

Il s'éloigna, les mains enfouies dans les manches de sa douillette. A son tour, le long corridor qui s'étendait devant la chapelle s'anima. Une à une, les portes des cellules s'ouvraient : les Pères sortaient, allant au réfectoire.

Le Recteur, le Père Bartolène, passa le premier. Très gros et court, il avait la figure glabre. Il marchait avec une bonhomie de gestes que démentait brusquement son coup d'œil interrogateur.

— Encore là, Clan ? dit-il ; un préfet de congrégation ne devrait jamais être en retard.

Léonard balbutia, saisi d'un respect craintif :

— Je m'en vais, Père, on sort seulement de la messe.

Puis, ce fut le Père Boijol, petit, mince, nez fureteur, lèvres rieuses, sans distinction, mais d'une activité d'écureuil. Il paraissait très jeune, d'une malice plus dangereuse que gaie. Depuis trois ans il professait la rhétorique, avait réduit les *Provinciales* en tableaux synoptiques et triomphait aux baccalauréats.

— Ah ! gamin ! que faites-vous encore ici ? s'écria-t-il joyeusement. Il faut être jésuite pour tout de bon quand on veut déjeuner avec nous !

Léonard répondit en riant :

— Vous avez beau courir vite, Père, vous n'aurez pas plus de café au lait que les autres.

Mais, à ce moment, le Père Anet quittait sa chambre. Celui-là, tête pointue, bouche démesurée et souriante, respirait une bêtise toujours égale. Il disait : « *Plurons*, mes frères ! » pour « *pleurons* ». Avec ses yeux chassieux, ses cheveux follets esquissant autour de son crâne une auréole, il semblait un doux naïf, martyrisé par les mortifications. Assez large pour ne jamais paraître écouter les confidences scabreuses, trop en Dieu pour soupçonner le mal, il confessait, à Saint-Louis de Gonzague, les élèves de moyenne ferveur : un saint encore, comme le Père Gourmanel, mais inoffensif et inintelligent.

Méticuleusement, il mit le taquet en regard du mot « réfectoire » sur le tableau de sortie collé à sa porte, puis s'approcha de Léonard, dont jadis il avait été directeur :

— Ah ! Léonard ! Léonard !... dit-il.

Et il ne sut quel mot ajouter, si bien que Léonard, à son tour, répéta :

— Ah ! Père Anet ! Père Anet !

Maintenant, d'ailleurs, la foule des professeurs et des surveillants arrivait. La plupart étaient dépourvus d'ascétisme, plutôt d'aspect satisfait. Et ce qui frappait surtout, c'était l'harmonie esthétique de ces êtres, d'origines pourtant si diverses. Tous les corps se ressemblaient, aussi les démarches, les gestes, les voix modérées. Chacun répondait au salut de Léonard en soulevant sa barrette de même façon rapide. On sentait qu'esclaves de la règle ils allaient au réfectoire comme ils seraient partis pour le Japon.

Un seul groupe s'avança, causant. C'étaient le Ministre, le Père Jouselin ; le Procureur, le Père Darbois, et le Préfet des études, le Père Sixte.

Le Père Jouselin avait l'accent éploré des prédicateurs de campagne. Le Père Darbois, la face rougeoyante, agitait d'un mouvement rythmique l'index de sa main droite. Incapable de prêcher, il possédait le maniement des fonds, réglait les notes des fournisseurs et des élèves. Le Père Sixte, enfin, parlant d'un ton bas et discret, avait des mots précis et des brièvetés de langage qui le rendaient redoutable. Pouvoir exécutif du collège, il

lisait les notes, chaque dimanche, et distribuait avec sûreté des blâmes qui terrifiaient.

Leurs trois voix emplirent le corridor, ressortant sur le bruit des pas. Celle du Père Sixte disait :

— C'est impossible !

Le Père Jousselin répondait :

— Mais, enfin, mon Père, ne pensez-vous pas que nous pourrions nous engager ?

Tandis que le Père Darbois, manœuvrant son index, continuait en sourdine :

— Qui sait ! qui sait !

Ils passèrent devant Léonard, sans l'apercevoir.

Celui-ci, d'ailleurs, avait tressailli, reconnaissant son confesseur, le Père Propiac, qui venait à lui, les mains tendues :

— Eh bien, mon cher Léonard, le bon Dieu vous a-t-il rendu heureux ?

Encore ce mot « heureux » revenu là avec ses étranges sous-entendus ! Sans attendre la réponse, le Père continua :

— Je vous l'avais dit, mon enfant, mais plus vous avancerez en vertu, et mieux vous comprendrez ce bonheur !

Cela fut prononcé d'un trait, avec une douceur câline. Sous la phrase si simple, perçait aussi une joie inexprimée.

— Que faites-vous de cet enfant, mon cher Père ? Il est votre pénitent, je crois ?

Le Père Frégier, conférencier pour hommes, philosophe et gloire intellectuelle du collège,

s'était avancé près d'eux, et il interrogea encore Léonard :

— Comment va votre tante None ? J'irai lui rendre visite un de ces jours, dites-le-lui... Pauvre femme ! toujours excellente... Et votre tuteur ? toujours le même... puisse-t-il se convertir ! Je ne le demande pas pour lui, mais pour votre tante... Allons, tout va bien, amusez-vous et restez sage !...

Il sourit et s'éloigna, entraînant le Père Propiac. Le corridor était vide ; de nouveau le silence planait.

Alors Léonard revit en songe ce défilé d'ombres noires, maintenant disparues.

Comme tous avaient bien gardé leur rôle ! Le Père Recteur, d'une bienveillance intimidante ; le Préfet, le Ministre et le Procureur, absorbés par les intérêts matériels de la maison ; le Père Boijol, chargé de faire du collège un four à bachots et lui attirant ainsi la clientèle riche des intelligences médiocres ; le Père Frégier, se livrant à la pêche des cœurs mondains et des libres-pensées superficielles ; les professeurs, les surveillants, unités sans consistance, mais d'une cohésion si intime et soumis à une méthode si uniforme qu'ils en devenaient une force ; enfin, les confesseurs, ces redoutables ! le Père Anet, sauvant, par sa dignité, le bon renom de l'entreprise ; le Père Gourmanel, réduit à la direction des consciences banales et leur fournissant une régulière pâture de quiétisme ;

cet autre, le Père Propiac, procédant au travail de choix sur les âmes d'élite.

En saluant Léonard, chacun avait eu le mot et l'inflexion caractéristiques. Et tous ces intérêts divers groupant leur action sur le cœur de l'enfant, une attraction formidable en résultait. Au moment de rentrer chez tante None, celui-ci éprouvait une tristesse inexplicable. Son chez lui, n'était-ce pas plutôt le collège, ces murs, le long desquels il avait si souvent rôdé, ces corridors où régnait un calme de Thébaïde et qu'embaumait parfois l'encens ? Aucun bonheur ne lui était venu, qui leur fût étranger. Il n'imaginait pas qu'on pût désirer les quitter.

Lointaines, les voix des Pères arrivèrent du réfectoire. De légers rires s'y mêlaient. Une paix s'étendait indicible, éternelle comme les promesses dont elle vivait...

Tout à coup, une main se posa sur l'épaule de Léonard :

— Qu'attends-tu donc ? disait Lanié.

— Je ne sais pas, répondit-il.

Et, bras dessus, bras dessous, les deux amis partirent.

II

Grise la maison, grises les ardoises, les portes, les persiennes ; tout est gris dans la demeure de madame None.

Au bord du toit, pareil à un oiseau méchant, le monte-charge tend son cou noir, et sur les murailles, telles des rides, sont marqués des restes d'ogives et de cintres détruits.

A l'intérieur aussi, l'air est trop frais. Les carreaux rouges reluisent violemment. Le long des placards à boiseries, les meubles en utrecht couleur d'or s'alignent désunis. Nulle poussière, rien qui témoigne du temps qui s'en va. Les fleurs sont artificielles ; les vases sont en carrare, avec des anses figurant des acanthes ; les pendules sont arrêtées sous des globes. Il y a dans les chambres des crucifix jansénistes qui, les bras verticaux, semblent pousser des cris d'angoisse.

Pourtant, comme par ironie, deux hautes girouettes supportent, aux cornes du faîtage, deux cœurs percés de flèches : ils tournent, tournent à tous les vents, ces jolis cœurs oubliés au-dessus des toits par le siècle passé ! Derrière la maison, c'est aussi une vision féerique. La salle à manger s'ouvre sur un étroit jardin accroché au revers de la col-

line. Des fenêtres, on aperçoit la Loire, ensuite la plaine, qui s'éloigne, va se perdre à la limite de l'horizon. Elle est toute bleue, la plaine, d'un bleu atténué, comme celui des robes de sœurs de charité; et c'est un décor à la fois radieux et paisible, tout en harmonie avec la ville pieuse qu'est Nevers.

Ce dimanche-là, madame None, avant de se rendre à la cathédrale, s'arrêta dans le corridor

De ce côté, des rires juvéniles faisaient vibrer les murailles: dans la salle à manger, les amis de Léonard, réunis à goûter, fêtaient sa nomination de préfet de congrégation.

Madame None écouta. Sa figure souriait légèrement. Peut-être ce grand bruit de jeunesse lui rappelait-il des souvenirs anciens. Cependant, son âme avait dû toujours rester pareille, recroquevillée, et, comme l'étui, anguleuse et sèche.

La voix de Léonard s'éleva derrière la porte :

— Vite ! vite ! c'est du champagne.

Ravies, d'autres voix répondirent :

— A ta santé !

— Vive Clan !

— Vive le champagne !

— Vive tout le monde !

Sans bruit, tandis que les verres se heurtaient, madame None entra.

Elle ne vit tout d'abord qu'une fleur de cristal formée au centre de la table par les coupes réunies. Autour d'elles le soleil semait des lumières sur la nappe.

— A la bonne heure ! dit madame None, vous êtes très sages. Buvez aussi à ma santé !

Les têtes se retournèrent, rieuses. Le premier, Cheudaine, leva son verre :

— A votre santé, Madame !

Les autres ensuite s'inclinèrent, et un silence survint, amené par la présence de cette femme si sévère, avec ses yeux gris et sa robe noire à plis d'orgue.

— C'est bien, fit-elle, je vous laisse...

Elle se tourna vers Léonard :

— Tu n'oublieras pas le salut, n'est-ce pas ?

— Non, tante, soyez-en sûre.

— Alors, amusez-vous, mes enfants.

Elle s'effaça comme elle était entrée, laissant tomber derrière elle la porte muette.

Gâteaux et verres en main, les invités se levèrent. La sortie de madame None causait un soulagement.

Dans un coin, Jean de Bernières s'approcha de Paul Servet :

— Quelle idée Clan a-t-il eue de se lier avec un lycéen ?... Jouques va bien au bahut, n'est-il pas vrai ?

Servet, méprisant, haussa les épaules :

— Son père est marchand de draps, rue du Commerce.

Et tous deux s'amusèrent, trouvant misérable qu'on pût avoir boutique sur la chaussée.

Réunis en groupe devant les fenêtres, Deles-

tang, Jouques, Cheudaine, Lanie et Clan causaient avec une abondance de gestes. Delestang, l'œil allumé, interrogeait Jouques :

— Est-ce qu'on vous laisse lire tout ce que vous voulez, au bahut ?

Cheudaine racontait ses souvenirs de lycée :

— J'y suis resté six ans avant d'aller chez les Pères. Je n'étais qu'externe. Quels voyous ! L'hiver, ils me ciblaient avec des boules de neige ! Une fois, on a écrasé un œuf pourri sur ma redingote...

Il en parlait comme d'un lieu de tortures où toutes licences sont permises. Son teint farineux se colorait au souvenir des brimades subies.

Le soleil s'en allait, laissant à travers le ciel de sanglantes traînées. L'obscurité commençante ajoutait à l'intimité des récits. Involontairement, tous se rapprochèrent.

Jouques tira de sa poche un paquet de cigarettes et en offrit. Il y eut un étonnement scandalisé. Delestang refusa le premier :

— J'ai déjà fumé une ou deux fois, mais c'est détestable !

Bernières et Servet déclarèrent avec dégoût que ce n'était pas de bon ton.

— Mon Dieu, répliqua Lanie, si cela ne le rend pas malade, qu'est-ce que cela peut faire, qu'il fume ou non ?

Cheudaine s'écria, colère :

— Au bahut, ils fument tous, cachés dans les cabinets !

Tous protestèrent : une dispute rageuse s'éleva

— Avec cela que vous n'en faites pas autant, répondit Jouques.

— Nous ne sommes pas mal élevés, nous !

Cheudaine répétait :

— Je vous le dis, dans les cabinets ! dans les cabinets !

— Du moment que l'enseignement est bon... commença Jouques.

Ce fut un déchaînement :

— Qu'est-ce qu'on t'enseigne, voyons ? Est-ce qu'en philosophie on vous donne au moins les sept preuves de l'existence de Dieu ?

Servet lança dédaigneusement une phrase entendue chez lui :

— Il est joli, l'enseignement officiel !

Cheudaine, prenant le bras de Jouques, décrivit leur enseignement, à eux.

— As-tu vu seulement nos tableaux de littérature ? Les auteurs les plus difficiles, même La Bruyère, sont analysés. On en connaît toutes les beautés, les passages marquants : et, au moment de l'examen, il suffit de relire les mots en italiques du résumé, on sait l'essentiel !

Bernières triomphait :

— Ah ! on voit bien que tu ignores ce que font les Pères pour nous ! Nous avons même une carte où est peinte l'histoire de la philosophie ! Les matérialistes sont noirs, les idéalistes rouges, et les sceptiques verts !...

Et Léonard résuma la discussion :

— Étonne-toi qu'en dépit des idées de la Faculté

tous les élèves de Saint-Louis de Gonzague soient reçus !

Cette fois, Jouques se révolta :

— Qu'est-ce que tu entends par les idées de la Faculté ?

— Oserais-tu soutenir qu'on ne soit pas injuste envers nous ?

— Ah ! par exemple !

— Et la guerre à la religion, qu'en fais-tu ?

La discussion s'élevait, sautant sans règle précise d'une pensée à l'autre. Ils agitaient les mains, s'adressant à des adversaires imaginaires. Heureusement, la porte s'ouvrit encore. Une domestique apportait des lampes. Cela calma les colères.

Cheudaine se pencha vers Léonard :

— Jouques peut avancer ce qu'il lui plaît, dit-il ; à la seule idée qu'il faudra passer en juillet prochain devant la Faculté, je deviens malade de peur.

Lanie répliqua d'un ton tranquille :

— Cela compte si peu pour un avenir !

Aussitôt, la pensée de cet inconnu auquel leurs jeunesses allaient se heurter les hanta. Ils s'interrogèrent :

— Qu'est-ce que tu feras, toi, pour ton avenir ?

Ils prononçaient le mot « avenir » avec respect, comme s'il se fût agi d'un dieu méchant.

— Ce que je ferai ?...

Chacun cherchait à définir le désir qui couvait au fond de son âme.

— Moi, je ferai mon droit, dit Servet

— Je m'engagerai, continuait Delestang.

Cheudaine déclara, orgueilleux :

— Je serai romancier.

— Cheudaine, romancier !

On l'acclama, répétant en chœur :

— Ro-man-cier ! Ro-man-cier !

Tous les rêves s'étaient levés, abandonnés à leur libre vol.

Servet racontait sa joie prochaine à sortir des lisières :

— Je me lèverai à midi : j'aurai des matinées douillettes dans mon lit. Plus d'études, plus de devoirs. J'irai à la campagne.

Cheudaine, s'adressant à Bernières, lui faisait, avec conviction, le récit de sa gloire imaginaire :

— J'enverrai une pièce au prochain concours des Jeux floraux. C'est un concours très difficile. Les poésies ne doivent pas dépasser vingt-six vers. Je recevrai la décoration de Saint-Jean de Jérusalem et une palme d'or. Je suis déjà très fort. J'ai commencé un roman qui se passe au moyen âge...

Delestang avait accaparé Lanie et s'efforçait de l'électriser :

— Voilà, on est soldat... C'est très dur, certainement, mais c'est superbe ! Et puis, jamais de parapluie à traîner ; un uniforme qui vous fait tenir droit !... Tiens ! j'avais un oncle officier : il était à Saint-Privat et il en est revenu ! Tu vois bien que tout le monde ne meurt pas dans les batailles !

Jouques, enfin, interrogeait Clan :

— Pourquoi ne pas te faire professeur, comme moi ?

— Oh ! moi, répondait celui-ci, je n'ai encore jamais songé à ce que je deviendrai plus tard.

Tous éprouvaient une volupté délicate à analyser ainsi leurs désirs. Ils n'en percevaient pas l'irréalisable, et se sentaient à tel point maîtres de la vie que nulle inquiétude ne leur venait.

Comme Bernières s'était tu, Delestang se tourna vers lui :

— Toi, tu as une tête à devenir jésuite !

— Après tout, dit Léonard railleur, il suffirait d'avoir la vocation.

— Si je l'avais, répondit Bernières, quel mal y aurait-il ?

— Avez-vous remarqué que, depuis deux ans, il n'y a plus de vocations à Saint-Louis de Gonzague ? reprit Servet.

Brusquement les préoccupations changèrent. La moisson régulièrement fauchée parmi eux les intéressait prodigieusement. Cheudaine déclara :

— Il n'en sera pas de même cette année. J'en connais qui iront au noviciat.

Tous l'interrompirent, secoués par une irrésistible curiosité :

— Qui ? nomme-les ?

— Impossible !

— Alors, pourquoi nous en parler ?

— Je ne puis rien dire...

— Cependant...

Les insistances s'exaspéraient. Seul, Jouques demeurait à l'écart. Enfin, Cheudaine céda :

— Il s'agit de Zimmer.

Aussitôt, des doutes s'élevèrent :

— Est-ce lui qui te l'a avoué ?

— Certainement non.

— Comment donc le sais-tu ?

— Je l'ai deviné.

— Quelle blague !

— Ce n'est pas difficile à découvrir !

Léonard haussa les épaules :

— Pourquoi ne pas raconter que j'entrerai aussi au noviciat ?

— Et Lanie ?

— Et Bernières ?

— Tout le monde, alors !

Les mots se croisaient. On soupesait les piétés. Chacun établissait l'enchère de dévotion pour son candidat, et, à mesure qu'ils se passionnaient plus, l'air aussi semblait changer. Le collège Saint-Louis de Gonzague avait repris possession d'eux.

Bernières se leva, ne résistant pas à la mystérieuse attraction.

— Il est quatre heures, je vais au salut.

— Quelle hâte ! Nous avons une demi-heure devant nous.

— N'importe ! d'ailleurs, je sers...

Cheudaine aussitôt demanda :

— Partons-nous ensemble ?

Et déjà Servet prenait son manteau, quand Léonard écarta sa chaise :

— C'est une idée, s'écria-t-il, autant faire la route en même temps !

Une béatitude, pourtant, enveloppait la demeure. Jouques s'approcha de Léonard :

— On est si bien ici ! pourquoi partir ?

Léonard hésita. Jouques avait raison : pourquoi partir ? Jamais l'intimité de sa maison n'avait été si accueillante. Une quiétude régnait dans la pièce, et des objets semblaient s'élever des paroles muettes qui retenaient.

— Ah ! fit-il brusquement, là-bas c'est encore mieux. Viens avec nous.

Et il entraîna Jouques.

Au dehors, tous frissonnèrent. Un air glacial faisait ployer les épaules. Les contreforts de Saint-Cyr, saillant dans la nuit, semblaient porter au-dessus d'eux une bâtisse de rêve. Quand les collégiens passaient auprès d'un bec de gaz, leurs boutons d'or s'allumaient : puis tout s'évanouissait, et seul le bruit des causeries perçait la brume.

Longuement Léonard décrivait à Jouques la chapelle de la congrégation, les corridors, la salle des fêtes. A côté d'eux, Bernières et Cheudaine discutaient le nom du Père qui prêcherait la retraite à la fin de l'année. Lanie, Servet et Delestang se confiaient des moyens d'escamoter les devoirs de géométrie.

— Et, chaque dimanche, vous allez ainsi au salut ? demanda Jouques.

— Oui, chaque dimanche.

— Vous y êtes contraints, sans doute ?

— Jamais de la vie !... Il ferait beau voir qu'on nous y obligeât !

— Alors, pourquoi s'y rendre avec tant de hâte ?

Léonard haussa les épaules :

— Tu ne peux comprendre...

Non, Jouques n'aurait pu comprendre la joie des « bonjours » jetés avec douceur au Frère Frappus, ni le plaisir d'errer parmi les couloirs vides. Déjà Léonard éprouvait une émotion semblable à celle du matin. Le décor acheva de l'exalter.

On était monté dans la tribune, auprès des Pères. Les élèves semblaient ainsi faire partie de la communauté. En bas, l'autel s'apercevait, illuminé magnifiquement. Les traînes des enfants de chœur s'étalaient sur un tapis de blancheur soyeuse. Chacun d'eux marchait d'un pas de velours et portait sur la moire de sa ceinture un rosier d'or appliqué. Le claquoir entre ses mains gantées, Bernières commandait le mouvement rythmique des encensoirs.

Léonard mit la tête entre ses mains. O la douceur inexprimable des songeries que bercent les voix de l'orgue, les parfums sacrés et le scintillement des cierges !

Devant ses yeux, un défilé imaginaire, semblable à celui des Pères, le matin, commença. L'un après l'autre, ses camarades passaient.

Bernières, d'abord : étiolé, sans idéal, vivant chichement entre son père trop vieux et une belle-mère que la pauvreté rendait haineuse. Celui-là,

Léonard l'apercevait distinctement dans une cure de campagne, et traînant sans secousse une vie décolorée.

Puis, Cheudaine, le romancier ! A sa vue, une vague ironie plissait les lèvres de Léonard. L'obsédant souvenir du paletot noir, sur lequel les externes du lycée avaient aplati un soleil d'œuf, s'emparait de son esprit, et il ne comprenait point quelle poésie pourrait jamais fleurir en ce grotesque !

Ensuite Servet, d'une nullité satisfaite, préoccupé de toilettes, ravi d'importer au collège les modes neuves...

Mais de tous, celui que Léonard plaignait le plus, c'était Jouques, à cause de la maison de commerce. Ce drap, vendu à l'aune sur la voie publique, révoltait ses habitudes.

A leur tour, enfin, les enthousiasmes guerriers de Delestang retentissaient dans son cœur, y éveillant des ardeurs de bataille que seule la grise figure de Lanie parvenait à calmer : et le mystère dormant en celui-ci ramenait Léonard à sa prédilection pour lui.

— *Regina cælorum !*

— *Regina angelorum !*

Les litanies de la Vierge continuaient, avec un rythme de danse. Dans le chœur, après que le *naviculaire* eut distribué l'encens, les *thuriféraires* lancèrent leurs encensoirs, alternant les volées comme pour sonner les cloches.

Léonard se retrouvait maintenant par la pensée

dans la maison de madame None. Voici son visage austère, ses mains pâles, qui, chaque dimanche, abritées sous des mitaines de dentelle, portent le paroissien à grosses lettres ; et voici encore l'enfance de Léonard privée des caresses familiales, refroidie toujours par l'ombre glaciale des tours de Saint-Cyr...

Est-ce que la vie — celle de là-bas — n'était pas méchante et vilaine ? Quelle joie lui avait-elle jamais accordée ? Léonard tressaillit. La vision du matin, face à face avec celle-là, ressuscitait : tous les Pères allant au réfectoire, absorbés par le bonheur de l'au delà, et saluant au passage avec ce mot énigmatique ?

— Soyez heureux !

« Ah ! je suis fou ! » songea Léonard, effrayé par l'obsession.

Il crut ensuite revenir d'un voyage féerique ; et, tandis qu'à ses côtés le Père Anet chantait d'une voix chevrotante et miséricordieuse : *Regina martyrum, ora pro nobis !* il se signa et attendit la bénédiction.

III

La semaine qui suivit, le cœur de Léonard s'agita. A chacun des actes de la vie journalière il découvrait une portée secrète.

Semaine banale, cependant : aucune fête ne lui apporta d'imprévu.

Dès six heures, au moment où les portes de l'externat s'ouvraient, Léonard venait à l'étude.

Seuls les zélés, qu'hypnotise le prix de diligence, arrivaient en même temps. On se groupait autour du poêle, à demi plongés dans l'obscurité.

Durant ces études matinales, le surveillant — le Père Decurvil — quittait sa chaire et s'asseyait aussi là. Les lèvres agitées par les *Ave Maria* du chapelet, il saluait les arrivants d'un signe de tête.

Elle était d'une infinie douceur, cette première heure, troublée uniquement par le bruit des plumes, le ronflement du coke ou bien encore le froissement des livres. Nul ennui. Le travail en dehors du règlement enchantait. D'autres fois, s'engageaient des causeries discrètes.

— Savez-vous, Père, quand aura lieu la séance d'Académie ?

Et la conversation se poursuivait, irrégulière sans doute, et contraire à la discipline, mais pas assez pour offusquer.

Ces jours-là, d'ailleurs, le Père Decurvil se livra plus que de coutume : un hasard certainement. Il raconta sa jeunesse et comment il avait quitté sa famille pour se donner à Dieu.

— Je suis parti à la fin de la retraite, sans même avertir mes parents... Dieu est si bon ! Mon père qui avait une maladie de cœur aurait pu en mourir ; cette émotion a passé sur lui sans qu'il en souffrit. Je me souviens seulement qu'il me menaçait de la police...

Il en riait doucement :

— Oui, de la police ! il aurait voulu me faire reprendre par les gendarmes !

Tandis que les élèves s'émerveillaient de cette fuite héroïque au mépris des gendarmes, Léonard songeait à cette puissance mystérieuse que le Père appelait « la vocation ». Qu'était-ce que cela ? Y avait-il une voix éclatant au fond de la conscience, ou bien cela se résumait-il en des tendances, une habitude d'aller à Dieu et de le désirer ? Puis, désorienté, il s'interrogeait, imaginait en lui-même des combats qui n'existaient pas, mais que leur recherche suffisait à faire venir.

Et l'étude, la vraie, ayant enfin commencé, pendant que le Père Decurvil est remonté dans sa chaire, Léonard rêve de Saint-Acheul, où est le noviciat. Il suit la théorie des novices, le long des corridors. Tous sont jeunes, pareils à lui. On doit

se réunir, là-bas, comme ici, en des salles tièdes, pour y causer à mi-voix.

Sept heures et demie.. Au coup de sonnette du Père Decurvil, on s'est mis en rangs. Lentement la procession juvénile se déroule dans les escaliers et les jardins. C'est l'heure de la messe.

Encore elle ! qui marque les jours comme le balancier marque les secondes : messe heureuse, demi-heure réservée, chaque matin, aux divagations de l'esprit. Aux coins d'un pilier à gauche, les numéros des cantiques à chanter sont marqués sur un tableau. A droite de l'autel, un saint rayonne dans un décor de roses artificielles, et c'est alors, dans l'enchantement de la prière, la plus inconsciente et la plus sûre des séductions, la séduction par l'eucologe.

Recueilli, Léonard a ouvert ce livre au titre byzantin. Au collège Saint-Louis de Gonzague, il est obligatoire. Depuis des années, Léonard l'a médité. Une partie de sa vie s'est accrochée au coin jauni des feuillets, et quelle partie ! la plus intime, si secrète qu'il n'oserait presque pas de lui-même l'évoquer en sa conscience !

C'est dans son eucologe qu'il a versé ses doutes, ses ambitions, ses regrets pour une place perdue, ou une leçon mal apprise. Cette image lui fut donnée par Lanie le jour où, entraînés par une commune sympathie, tous deux se confièrent leur amitié : presque prophétique, cette image, avec ses lys en gerbe, entourant un calice décoré de pampres.

« Que celui qui a soif vienne à moi ! » dit la légende.

Comme Léonard comprend aujourd'hui le symbole et devine quelle vigne mûre serait seule capable d'éteindre les ardeurs de sa soif mystique !

Voici des sinets mystérieux ; sur l'un d'eux, une sentence ironique de Bourdaloue :

La vraie piété s'accorde avec tous les plaisirs raisonnables.

Il y a aussi un almanach recommandant une vertu pour chaque mois :

JANVIER : Générosité. *Jésus m'a trop aimé pour que je lui refuse quelque chose.*

FÉVRIER : Réflexion. *Jésus, faites-moi connaître ma fin et n'agir que par rapport à elle.*

MARS : Fidélité à la conscience. *La voix de notre conscience, c'est la voix de Dieu qui continue.*

Et toutes ces sentences provoquent la même suggestion, dérobant, sous des doubles sens mystiques, l'image trop vive de la prêtrise. Comment cet eucologe ne serait-il pas délicieux, puisque chacun de ses mots répond aux désirs qu'il éveille ?

Tout à coup, l'orgue s'anime. On est à l'*Introït*. La chapelle s'emplit du bruit léger des eucologes qu'on fouille pour découvrir le cantique :

Le temps de la jeunesse
Est un temps de moisson...

Les couplets alternent avec des roulades d'orgue

où dominant la flûte et le céleste. Léonard ne chante pas : il a déjà le caprice de l'isolement, ce signe des élections divines.

N'attendez pas cet âge
Où les hommes n'ont plus
Ni force ni courage
Pour les grandes vertus !
C'est faire un sacrifice
Qui nous a peu coûté
Que de quitter le vice
Après l'avoir goûté !

Les voix sont endormantes. Les petits ont des timbres aigus de fillettes, faisant d'une gaieté printanière cet anathème à la jeunesse ; en les écoutant, Léonard comprend la joie des hymnes perpétuelles, l'exaltation en Dieu au détriment de tout souci temporel.

Avec une ferveur qui s'ignorait encore, il entame la suite de ses prières favorites. La première demande à Dieu le succès dans les études. En regard, presque sur la même page, est celle pour les parents. Il la lit aussi par devoir et sans étonnement : il est orphelin.

Seigneur, qui me permettez de vous appeler « mon Père », et qui daignez l'être en effet, souvenez-vous de ceux qui, par rapport à moi, partagent un nom si tendre avec vous ! Écoutez des vœux que me dicte l'obéissance à vos ordres...

Vers la fin, non plus, Léonard ne s'aperçoit pas que l'idée se dévêt, oublieuse de cette même obéissance ;

Surtout rectifiez leur tendresse et sanctifiez les projets qu'ils forment à mon occasion. Que jamais mes intérêts temporels ne puissent balancer en rien mes félicités éternelles ! Ainsi soit-il.

Entre ces deux prières, d'ailleurs, une autre est enchâssée. Elle attend en ce coin de livre ceux qu'y ont amené le désir du succès ou l'amour filial. Elle est, celle-là, la véritable tentation de l'eucologe : et ce fut cette semaine-là seulement qu'elle s'éclaira pour Léonard d'un jour éblouissant. Chaque matin, il la lut, comme si Dieu même eût parlé en elle.

O la belle musique sacerdotale des mots, l'abandon qu'elle respire, les avenirs étranges qu'elle dévoile !

Agréez, Seigneur, que j'implore aujourd'hui vos divines lumières pour connaître les desseins de votre Providence sur moi, et que, touché du désir efficace de mon salut, je vous dise, comme le jeune homme de l'Évangile : « Que dois-je faire pour me sauver ? Quid faciendo vitam æternam possidebo ? »

Après avoir examiné toutes les conditions qui partagent la vie, indécis sur le choix, j'attends vos ordres pour me déterminer, et cela sans restrictions, sans aucune prévention, avec une soumission parfaite.

Non, je ne viens pas, Seigneur, renverser l'ordre de votre sagesse et, par une prévarication sacrilège, assujettir la volonté du Créateur au caprice de la créature. Il n'appartient pas à un esclave comme moi de choisir la manière dont il doit servir son maître. C'est à vous de m'imposer les lois qu'il vous plaira. In manibus tuis sortes meæ. Je n'excepte rien parce que je ne veux

rien risquer et que mes vues sont trop bornées pour découvrir dans l'avenir les différents obstacles qui se présenteront à moi si, sans votre aveu, je me fais l'arbitre de ma conduite.

Encore une fois, parlez-moi ! Fallût-il m'immoler, me voici à vos pieds, prêt à sacrifier le reste de mes jours de la façon que vous estimerez la plus digne de votre grandeur.

Réformez, ô mon Dieu, sur les vues de votre Sagesse Éternelle, les tendresses et les projets de mes parents et, comme je consulte en vous l'oracle de la vérité, faites qu'ils s'y soumettent fidèlement et sans réserve ! Amen.

Après, Léonard fermait le livre. Qu'aurait-il pu désirer de plus ? O Seigneur ! où entendre cette voix qui frappe les élus et les renverse au pied de la croix ? Son tourment le reprenait. Il y a huit jours, aurait-il songé à *cela* ? A force de guetter la volonté divine, il s'imaginait poussé par elle. Il se voyait parti pour le noviciat, déjà prêtre ; ensuite tout s'obscurcissait, et, fermant l'eucologe inutile, l'âme inerte, il défaillait.

Cependant, la messe finie, la journée continuait. Après la séduction de l'eucologe, la séduction de l'esprit.

D'une voix neutre, le Père Labre dicte son cours de philosophie. Il a des raisons définitives et populaires pour pulvériser les hérésies de la philosophie non orthodoxe.

— Les sceptiques doutent de la vie. Ayez une indigestion : voici déjà la réalité subjective établie !

Tout est simple. A ses yeux, la théodicée n'a point de secrets : ni l'âme qui se décompose, comme chacun sait, en trois facultés, ni la cause finale. Sceptiques, athées, matérialistes, tous, quels qu'ils soient, ne sont que malhonnêtes et se détournent du vrai pour excuser leurs défaillances sensuelles. L'histoire de la pensée humaine se réduit à la banale aventure du vice d'impureté s'insurgeant contre les lumières du catéchisme.

En écoutant, Léonard éprouve une joie immense. Il s'extasie devant la providentielle volonté qui l'a conduit à la vérité sans fatigues. La certitude qu'on lui professe tient du prodige. Les opinions du Père Labre sont l'inébranlable soutien de sa foi. Même la tentation d'en examiner le détail ne lui est jamais venue, tant il est accoutumé aux solutions toutes faites. La besogne servie à Saint-Louis de Gonzague est trop bien préparée. Chaque cervelle est un casier où, par ordre et à force de mémoire, les idées sont étiquetées et empaquetées à jamais. L'initiative est détruite jusque dans son désir. L'essentiel est de passer un examen : après quoi, chacun s'en ira dans la vie, fait à une paresse têtue, et se refusant aux doutes, aux recherches, au perfectionnement qui use les robustes.

Souvent Léonard avait goûté la force d'aveuglement volontaire mise dans son cœur par une pareille méthode. Il s'imaginait alors que nul obstacle ne pourrait le faire dévier de sa route. Mais, cette fois, au contraire, l'impression changea : son âme s'effrayait de la lumière. Que deviendrait-il,

livré à la vie méchante, sans fortune, sans appui ? Comment lutter, lui qui n'avait jamais lutté ? Et une envie peureuse de ne pas sortir de sa quiétude l'étreignait.

— Si j'avais la vocation, comme tout serait simple ! songeait-il.

L'étude, — le rêve... Léonard n'a rien à faire. Il relit les notes du Père Labre, essayant vainement de s'intéresser aux alinéas.

PENSÉES DE PASCAL

SUJET : *Apologie probable du christianisme par l'étude du cœur humain.*

EXPOSÉ
DU PROBLÈME :

*L'homme est
toute misère :*

misère dans la nature ; misère dans les rapports avec le monde extérieur.

L'homme est toute grandeur.

QUI RÉSOUDRA
LE PROBLÈME ?

*La philosophie
est impuissante :*

stoïciens et épicuriens ; dogmatistes et pyrrhoniens.

LA RELIGION SEULE
PEUT LE FAIRE :

religion juive, religion de promesse ; religion chrétienne.

APPRÉCIATION : *Œuvre sublime, malheureusement inachevée.*

Les *Pensées* sont à côté de Léonard, mais à quoi bon les ouvrir ? L'essayerait-il, il garderait contre

elles une prévention sans remède. On lui a dit le mot célèbre de Ravignan : « Pascal a fixé le dictionnaire de la calomnie. »

Tout à coup, le carillon de l'angelus remplit Saint-Louis de Gonzague. Après un coup de sonnette, le Père Decurvil s'est agenouillé dans sa chaire : il ânonne les *Ave*. Hâtives, musicalement dissemblables, les réponses s'enchevêtrent, trébuchent dans les *Amen*, hâtent follement la venue du *Benedicite*. Un grand tumulte succède. Des piétinements retentissent dans les escaliers. Les *externes-restants* gagnent la rue. Les demi-pensionnaires traversent les jardins. Au silence de l'étude succède, enfin ! le bruit des couverts. On est au réfectoire.

Vraiment il semblait que Dieu vouût envelopper Léonard. A chaque heure nouvelle, le réseau dans lequel il était pris se resserrait. Cette semaine-là, tandis que ses camarades déjeunaient, Léonard fut chargé de la lecture. Cela revenait ainsi à quelques-uns, à tour de rôle, pendant huit jours.

Le livre s'intitulait *Souvenirs de Saint-Acheul*, livre de saveur spéciale où étaient contées d'angeliques vies de novices, morts, là-bas, dans la paix de Dieu et la gloire de leur renoncement. Et elles étaient d'une poésie grisante, ces histoires de vertus toujours pareillement belles. On aurait dit un calendrier de saints d'hier. Nul miracle n'était en eux. Leur attrait était de les sentir semblables à

soi. Tous avaient été collégiens comme ces collégiens, congréganistes comme eux. On expliquait leurs efforts pour vaincre une mémoire rebelle. Celui-ci, très longtemps, n'avait pu mordre au latin. Un autre, au contraire, promettait de devenir grand poète. Quelques-uns s'étaient montrés d'un caractère difficile. Tout à coup, le plus souvent au cours de la retraite, la grâce était venue. Chez certains aussi, l'intelligence s'était ouverte. Tous, vers la seizième année, au lieu de quitter le collège, y étaient restés, s'oubliant en Dieu. Et quel oubli ! De longues ivresses saintes, des extases, une adolescence ailée, si loin de terre que la mort déjà se lisait dans les yeux. Enfin, celle-ci venait, très douce, porte de paradis s'ouvrant sur les joies ineffables de la récompense.

Peu à peu, au cours de sa lecture, la voix de Léonard vibrait. Ces modèles, au détail si accessible, l'enivraient. L'envie de pareilles félicités le bouleversait. O les heureux ! De telles suavités étaient donc possibles ! Et, pour les posséder à son tour, il appelait de toutes ses forces cette voix jusque-là redoutée, qui crie au fond des cœurs, nommant irrésistiblement les élus. C'était, suprême tentation, la contagion du renoncement, comme il y a la contagion du suicide ; la séduction de son cœur après celle de son esprit !...

Ainsi tout était remué en lui. Aucun acte journalier qui ne poursuivît le même but. Il y avait des mois, des années qu'il vivait ainsi, sans en avoir le soupçon. Nui, d'ailleurs, à qui confier la

crise qui l'agitait. Même durant les récréations, il restait seul. On l'avait nommé *questeur*, charge enviée. Grâce à elle, il pouvait monter à l'étude, sous prétexte d'éclairage à surveiller ou de papier à distribuer. Il y demeurait, la tête collée contre une vitre, regardant ses camarades qui jouaient, et les sentant loin de lui, si loin qu'il s'en épouvantait!...

Le vendredi enfin, il reçut le coup de grâce.

Il rencontra le Père Boijol.

— Tiens, vous voici, grand paresseux ! que faites-vous là ?

Léonard répondit gaiement :

— Je fais comme vous. Je me promène.

— Pourquoi ne venez-vous plus me voir ?

— Je ne demanderais pas mieux.

— Alors, suivez-moi !

Ils allèrent dans la chambre du Père. Celui-ci se mit à sa table encombrée de papiers et de livres. Léonard s'assit à côté de lui. La lampe posée sur le cartonier pleurait lentement ses gouttes d'huile. Il régnait dans la pièce une odeur fade. Le silence accroissait l'intimité.

— Ah ! ce bon Léonard, dit le Père Boijol.

Il l'interrogea :

— Que devenons-nous, maintenant ?

Léonard rougissait :

— Je ne sais.

— Il faut savoir. On sait toujours ce qu'on doit faire.

Et, se renversant dans son fauteuil, le Père parut rêver :

— Dire que nous sommes restés ensemble trois belles années : troisième, seconde et rhétorique !...

Comme cela passe !

— C'était le bon temps.

— Mon Dieu, oui !

Des regrets du passé voltigeaient autour d'eux :

— Vous aviez parfois bien mauvaise tête !

— Vous, Père, vous vous montriez bien méchant !

— Que de barbarismes !

— Que de discours latins !

Le Père sourit :

— Il fallait vous exercer à la patience !

Et il montra les monceaux de papiers accumulés sur son bureau :

— Tenez, fit-il, tout cela... des devoirs de vos successeurs ! Est-ce que les rengaines de la philosophie vous amusent ?

— Oh !, non...

— J'ai été pareil à vous. Je n'aimais pas ces inutilités.

Le Père dit « inutilités » avec une raillerie grave. Sa main retournait des feuilles au hasard. Il les regardait de temps à autre.

— Ah ! voici qui est curieux ! dit-il. Comment ce souvenir est-il venu là ?

— Un souvenir ? interrogea Léonard.

— Un brouillon de lettre égaré dans ce fouillis, je ne sais comment, fit le Père Boijol d'une voix légère. Je l'écrivis le jour de mon départ pour le noviciat.

Comme un silence s'établissait, il poursuivit :

— Ce fut bien simple. Je devais aller en vacances ; je n'y allai pas, et voilà...

Léonard ne remarqua pas qu'il n'avait rien demandé. Il eut seulement un mot railleur :

— Alors, point de gendarmes pour vous?... Le Père Decurvil a eu plus de peine !

Le Père Boijol fit un geste de dédain :

— Des gendarmes ! A quoi bon ?

Léonard se rapprocha de la table.

— Cela m'est venu tout à coup. Je n'y songeais pas. Un jour j'ai entendu une voix qui m'appelait. Je me suis trouvé tout autre. Dieu m'avait choisi.

— On entend donc une voix ? demanda Léonard frémissant.

Il éprouvait une anxiété délicieuse. Le Père Boijol le couvrit d'un rapide regard et continua sans répondre à la question :

— Nous étions à Saint-Clément, à Metz. J'avais un ami, un peu mauvais sujet, mais bon, très bon... je le croyais, du moins.

— Qu'entendez-vous par « mauvais sujet » ?

Le Père hésita :

— Inutile de vous le dire, si vous l'ignorez.

De nouveau ses yeux aigus se fixèrent sur Léonard. Il reprit ensuite avec son énigmatique sourire :

— Un mercredi — j'en pourrais donner la date — Jean (mettons qu'il s'appelait Jean) vint à moi, bouleversé : « Figure-toi, me dit-il, que le Père surveillant est venu me trouver et m'a conseillé de me confesser immédiatement. Il aurait vu, cette

nuît, une sorte de chien noir couché au pied de mon lit... Est-ce assez ridicule ? » ajouta-t-il avec un indéfinissable accent... Le lendemain — je l'ai su plus tard — le Père surveillant revint à la charge sans succès. Pendant la nuit encore, il avait revu le chien, très distinctement, montant sa garde infernale.

Léonard interrompit le Père Boijol :

— Vous avez cru à cette vision ?

— Attendez!... Le vendredi matin, Jean ne se leva pas. N'entendant aucun bruit dans l'alcôve, le Père surveillant ouvre les rideaux. Il pousse un cri : le chien, cette fois, s'était couché sur la poitrine de Jean ; Jean était mort !

Le Père Boijol répéta, très grave :

— Mort !... En enfer, peut-être...

Les trois derniers mots tombèrent tragiquement. Léonard eut l'intuition d'une chute dans un trou sans fond. L'enfer, certain comme le monde extérieur lui-même, se révélait à lui.

— Mais, enfin, dit-il, si ce n'était pas vrai ?...

— Si ce n'était pas vrai ! répliqua violemment le Père Boijol : mais c'est vrai ! puisque je suis *là*, à cause de cela !...

Léonard se leva brusquement :

— Adieu, Père, dit-il.

Et il sortit.

Il frissonnait. Le bruit de sa marche lui causa du malaise. Il ne se souciait plus d'entendre « la voix », mais il avait compris que lui aussi, par peur, se déciderait peut-être à rester *là*.

IV

Le lendemain était jour de confession.

Tous les matins, pendant la classe, un Frère passait avec un cahier sur lequel le professeur mettait sa signature et notait les incidents. On appelait cela « le rapport ». Le samedi, au moment du rapport, les élèves désireux de se confesser remettaient un billet mentionnant leur nom et celui du confesseur choisi. Le Père Préfet établissait, à l'aide de ces billets, une liste générale. Elle servait à appeler chacun à tour de rôle, durant l'étude du soir. C'était un contrôle commode permettant de surveiller les piétés.

Lorsque Léonard donna son nom — il se confessait chaque semaine, comme la plupart — il ressentit une anxiété indéfinissable. Il n'avait encore pris aucune résolution, mais se flattait d'un imprévu. Depuis huit jours, la marche de ses pensées avait été si inattendue qu'autre chose encore devait arriver.

La journée passa, lente. Le soir, à la chapelle, il ne pria pas. Nul examen de conscience. C'étaient toujours les mêmes péchés qu'il racontait, le moment venu, sans les chercher, comme une leçon.

Quand on l'appela, il prit machinalement de l'eau bénite, fit un signe de croix et sortit.

Dans ce corridor où, le dimanche précédent, les Pères, avaient passé, des élèves se promenaient, les bras croisés, ou l'eucologe dans les mains. Pour éviter toute perte de temps, on attendait là que la confession précédente fût terminée. De temps à autre, la chambre d'un des Pères s'ouvrait. Il y avait un court remue-ménage, des bruits de pas causés par l'entrée et la sortie ; puis, au bout d'un instant, un nouveau venait reprendre la suite de la garde sainte, et le silence recommençait.

C'était toujours là un groupement curieux, permettant de catégoriser les consciences.

Devant la porte du Père Gourmanel, se tenaient ceux, tels que Delestang ou Servet, que la grâce touchait peu, les tièdes, les irréguliers amenés seulement par le retour des fêtes légales.

Devant la porte du Père Anet, attendaient les piétés naïves, mais banales, ceux qu'on appelait dans les classes les *moyens*, la plupart ni forts ni faibles, mais sincères en leur volonté de perfection comme dans leur acharnement au travail.

Devant la porte du Père Propiac, enfin, se trouvaient les forts en thème, les présidents d'Académie, et l'élite des congréganistes.

Des attitudes diverses traduisaient ces différences. Les pénitents du Père Gourmanel restaient inattentifs, ou, réfugiés près d'une fenêtre, cherchaient à se distraire en regardant les passants. Ceux du Père Anet se promenaient, absorbés par

l'examen de leurs fautes, si contrits dans leur posture qu'on les eût accusés volontiers d'exagérations hypocrites. Ceux du Père Propiac marchaient aussi, mais tête haute et respirant l'aisance de la confession fréquente.

Lorsque arriva Léonard, on apercevait ainsi la silhouette de Cheudaine examinant une gravure pendue au mur, tandis que Bernières, les mains enfouies dans les manches, allait et venait avec la régularité d'un religieux en méditation.

Tous trois se firent des signes, satisfaits de se retrouver dans une commune attente. Comme celle-ci se prolongeait, Léonard s'approcha de Bernières :

— Cela va bien depuis dimanche ? demanda-t-il à voix basse.

Bernières était externe libre : ils ne s'étaient pas revus depuis leur réunion chez madame None.

— Oui, très bien !

Bernières retomba dans son recueillement. Cheudaine, quittant sa gravure, vint auprès de Léonard :

— Que feras-tu demain, pendant la sortie ?

Celui-ci haussa les épaules avec un air d'ignorance.

— Et rien de neuf ?

— Mais non, rien.

Tout à coup, la porte du Père Anet s'ouvrit. Tandis que Bernières se précipitait, Zimmer sortit.

Il semblait grandi trop vite, avait les bras trop longs, les jambes trop hautes, et la poitrine étriquée comme si on l'eût écrasée entre deux planches. Des yeux d'expression incertaine éclairaient son visage.

— Regarde-le ! fit Cheudaine. J'avais bien dit qu'il songeait au noviciat !

Léonard répondit avec irritation :

— Qu'est-ce que cela me fait !

Mais, en même temps, il ne put s'empêcher de suivre avec une inquiétude jalouse la démarche de Zimmer qui s'éloignait extasié, sans rien voir autour de lui.

— C'est sûr ! il n'y a qu'à l'examiner

— Ah ! laisse-moi en paix, répliqua Léonard.

En effet, c'était sûr : Léonard avait reconnu dans Zimmer le rayonnement spécial qui est la marque de l'élu. Un regret lui vint de ne pas le connaître mieux :

— Nous serons ensemble, songeait-il.

Et, comme une porte s'ouvrait encore, il frissonna, croyant son tour venu. Ce n'était que Servet sortant de la chambre du Père Gourmanel. Cheudaine s'éloigna.

Léonard demeura seul. Il éprouvait le besoin de s'étirer les bras et de changer de place. Un malaise obscur s'était emparé de lui. Il fut sur le point de se trouver mal. Il se rendit compte, comme dans un rêve, qu'un élève quittait le Père Propiac, que lui-même entraît, qu'il s'agenouillait. Ce fut ensuite un calme profond. Il entama sa confession.

La chambre du Père Propiac avait deux fenêtres. Entre celles-ci se trouvait un vaste prie-Dieu dont le dossier servait d'armoire. Au-dessus, un Christ en cuivre était pendu.

Le Père Propiac était assis dans un fauteuil de paille, à côté de ce prie-Dieu. Les mains sur les yeux, le coude contre l'accoudoir, il paraissait ne pas voir qui entrait.

Le reste de la chambre était pareil à toutes les chambres de Pères. Des rideaux blancs pendaient devant les carreaux. Dans un coin, le lit s'entourait de tentures jaunes formant alcôve. Il y avait aussi une chaise, une table, un poêle devant la cheminée et un grand désordre de livres.

Aucune image de piété. Cela ressemblait un peu à un appartement d'hôtel à la nuit ; dans l'air traînait une odeur caractéristique de religieux non soigné, on ne savait quoi de très fade qui écœurait légèrement. La lampe posée sur la table avait son abat-jour baissé. Elle formait au plafond une tache claire, coupée par des cernes noirs qui s'évanouissaient vers les bords. L'ensemble était plongé dans une ombre de chapelle qui changeait la pièce en confessionnal. Instinctivement, on parlait bas.

Léonard récita le *Confiteor*. Il entendait en même temps le Père Propiac murmurer doucement les prières sacramentelles. Puis, pendant une seconde, la main, cette main mystérieuse qui voilait le visage, s'éleva dans l'air, esquissant une bénédiction :

— C'est bien, mon enfant, dites-moi vos péchés.

La phrase s'éteignit. Le Père semblait accomplir un devoir fastidieux et s'assoupir. Léonard commença :

— Mon père, j'ai été gourmand paresseux.

Une série de péchés véniels sans ordre. Il s'accusait de certains auxquels il n'avait jamais songé. Il éprouvait le désir d'en allonger la liste. Il avait été d'ailleurs ce qu'il disait, mais peu : il s'agissait plutôt de tendances que de faits.

A chaque péché, le Père hochait la tête, comme s'il approuvait.

Léonard eut une hésitation et dit enfin :

— De toutes ces fautes et de toutes celles de ma vie, je demande pardon à Dieu, et à vous, mon Père, pénitence et absolution, si vous le jugez bon...

Après un silence, le Père toussota et commença l'exhortation :

— Il faut vous recueillir, mon enfant, et prier Dieu d'arracher de votre cœur les imperfections qui s'y trouvent. Il est écrit qu'au jour du jugement il nous sera demandé compte proportionnellement aux dons qui nous auront été faits. Vous avez eu le bonheur de recevoir ici une éducation chrétienne et d'éviter naturellement les écueils où se perdent les jeunes gens de votre âge. Remerciez-en Dieu par de plus grands efforts.

D'une voix grise, avec des phrases de sermon et une abondance de citations latines, il commenta la parabole des ouvriers dans la vigne.

Léonard écoutait. Rien de tout cela ne répondait à ses pensées. La justice du Christ récompensant également les travailleurs de la première et de la dernière heure le déroutait aussi.

Le Père, enfin, s'arrêta :

— Vous n'avez plus rien à me dire ? je vais vous donner l'absolution.

Sans s'expliquer quelle force l'entraînait, Léonard l'interrompit :

— Mon Père...

Celui-ci, dont la main bénissait déjà, reprit sa position d'écoute :

— Qu'y a-t-il ?

— Je ne sais si je dois...

— Quelque chose de grave ?

— Oui.

— Une faute ?

— Non.

— Du courage ! expliquez-vous.

La voix du Père avait abandonné l'intonation sacerdotale.

Comme Léonard se taisait, il l'encouragea encore :

— N'oubliez pas, mon enfant, que le confesseur est le conseiller mis par Dieu sur votre route. Rien de ce qui se dit à ce saint tribunal ne vient d'un autre que lui. Exposez donc à Jésus-Christ, ici présent, quel est votre tourment. Si c'est un péché, vous le trouverez miséricordieux. Si c'est autre chose...

— Oui, autre chose.

— Alors, il vous guidera.

Un silence éperdu succéda, durant lequel rien ne sembla plus exister que la présence directe, adorable, de Jésus parlant presque bouche à bouche avec le pénitent. Léonard leva les yeux vers le Christ pendu au-dessus de lui. Les bras illuminés

par les rayons perdus de la lampe, et ouverts tout grands, semblaient l'appeler.

— Depuis quelques jours, mon Père, je me demande si je ne devrais pas me consacrer à Dieu, me faire religieux, vivre pour lui. Je ne sais, je ne vois plus, j'hésite... Sans doute, j'ai bien compris que ce serait le meilleur, mais comment être assuré que Dieu m'appelle? Je lis mal en moi-même. J'ai peur de m'égarer. Peut-être, aussi, ces inquiétudes ne sont-elles qu'une tentation. Dieu est infiniment bon. Pourquoi refuserait-il de se laisser servir?

Son émotion croissant, les désirs qu'il expliquait lui apparaissaient maintenant très nets et agrandis. Plus il avait insisté sur ses hésitations, plus il les découvrait vaines. Le mutisme inattendu du Père avait achevé de l'entraîner. Il laissa tomber sa tête entre ses mains, secrètement déçu de ne pas même se sentir félicité!

— En effet, mon cher enfant, c'est chose grave.

Le Père ne disait plus : « mon enfant » ; sa main esquissa une nouvelle bénédiction. Il poursuivit, après avoir réfléchi un instant :

— Il faut avant tout vous recueillir durant de longs jours. Cherchez à vous éclairer avec moi. De loin, tout paraît aisé, mais la réalité déconcerte. Si Dieu ne demande pas l'impossible dans l'état religieux, il exige cependant un dévouement complet, une abnégation sans limites. Avez-vous calculé l'importance d'un engagement dont vous porterez les suites jusque dans la vie éternelle?

Léonard écoutait, atterré. Au lieu de l'accueillir avec joie, le Père répondait par des phrases décourageantes.

— Il faut dire adieu au monde : or, vous êtes plein d'ardeur, vous avez peut-être du talent et assez de ressources pour parvenir à une situation élevée. Le sacrifice est grand. La société, elle aussi, a besoin d'honnêtes gens donnant l'exemple de la vertu. Beaucoup d'ambitions y sont légitimes, presque nécessaires, et, satisfaites, procurent des joies permises. Se faire religieux, c'est y renoncer, rentrer dans le néant, être le bâton mis dans la main de la Providence et qui jamais ne résiste à son action... Il y a encore la pénitence, les jeûnes, les macérations régulières...

— Oh cela !

Le Père ne parut pas entendre l'interruption :

— Il faut oublier les siens, n'avoir plus d'autre famille que Dieu. L'Évangile l'a dit : *Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi !* Je ne parle pas des luttes à soutenir contre vos parents ; mais le monde tentera de vous retenir parce qu'il ne vous comprendra pas. Aurez-vous assez de fermeté d'âme pour vaincre ses obsessions intéressées ?

A mesure que le Père détaillait les difficultés, mettant ainsi la perfection religieuse presque au-dessus des forces humaines, la volonté de Léonard s'exaltait.

— Tout cela, je l'ai fait, lui dit-il.

La voix du Père devint plus dure :

— Mon cher enfant, ne vous enorgueillissez pas. Cet état auquel vous aspirez est celui que toute âme devrait atteindre. Le Christ l'a dit encore : *Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée, car je suis venu mettre la division entre l'homme et son père, la fille et sa mère, et l'homme aura pour ennemis les gens de sa maison.* Il n'y a donc pas deux façons d'accepter la croix, ni deux façons de la charger sur l'épaule. Il est demandé à chacun selon ses moyens, vous ai-je dit, c'est-à-dire selon les grâces qui lui ont été dispensées. Les vôtres sont ineffables.

Après avoir exalté la grandeur du sacrifice, il le ramenait à une nécessité de salut, si bien que, tout à coup, sans un mot, sans une demande, avant tout examen, la vocation se trouva hors de cause, devenue obligatoire par le fait qu'on en avait parlé !

L'émotion de Léonard fit place à une défiance. Même lorsqu'elle se donne, l'âme veut sentir que son offrande est libre.

Il murmura :

— Pensez-vous donc que l'état religieux soit nécessaire absolument ?

Le Père répondit :

— Dieu vous attendait, mon cher enfant.

Puis, il revint à la nécessité de remercier le Seigneur. Ne fallait-il pas se rendre digne de son choix ? Comme s'il eût deviné en Léonard un début de révolte, sa rhétorique de chaire revint. La

confession, un moment interrompue sembla renouée. Il ajouta :

— Quand vous serez au noviciat, vous connaîtrez que, loin de vous sacrifier, Dieu a voulu votre joie.

— Mais, Père, dit encore Léonard, je ne sais si j'entrerai à Saint-Acheul, ou ailleurs !

Le Père Propiac répliqua avec une certaine impatience :

— Croyez-moi, mon cher enfant, s'il faut tendre vers une vie parfaite, il serait puéril de rechercher une vertu trop haute et au-dessus de nos forces. C'est s'exposer à succomber. Chez nous, vous trouverez une vie aisée, une piété sans excès, mais régulière : en un mot, le moyen d'approcher de la sainteté sans obligations surhumaines. Le choix de l'ordre dans lequel vous entrerez revient à votre directeur : telle que je connais votre conscience, votre place est là, pas ailleurs.

Léonard ne répondit rien.

— Avez-vous déjà parlé dans votre famille des projets qui agitaient votre âme ? demanda le Père amicalement.

— Je les ignorais moi-même.

— Il le faut, mon cher enfant. Bien entendu, choisissez avec discernement les personnes auxquelles vous vous confierez. Vous êtes orphelin, je crois ?

— Oui.

— Cela simplifiera les choses. Votre tuteur ?

— Mon tuteur habite Paris.

— On le dit peu chrétien.

— Je l'ignore, ne le voyant jamais.

— Il est inutile en ce cas de l'avertir actuellement. Votre tante est fort pieuse, au contraire. Mise au courant de vos désirs, elle vous aidera certainement à surmonter l'opposition de votre tuteur.

A mesure qu'il parlait, le malentendu qui depuis un instant s'était glissé entre eux s'aggravait. Léonard releva la tête :

— Ne disiez-vous pas tout à l'heure, mon Père, qu'avant de m'engager d'une manière définitive je devais longtemps réfléchir ?

Le Père rougit et ramena sa main sur son front :

— Vous avez raison. Je ne veux pas aller contre vos volontés. Il ne s'agissait, d'ailleurs, que d'un conseil.

Et il affecta de revenir sur ses dernières demandes :

— Espérez donc et priez. A la fin de l'année, si vos dispositions se sont maintenues, je vous ferai suivre une retraite. Soyez sûr que, durant cette consultation suprême, Dieu vous éclairera pleinement.

Ses mains se levèrent : d'une voix émue il prononça les paroles de l'absolution.

Léonard écoutait, recueilli. Il se voyait engagé irrévocablement, et, loin d'en éprouver de la joie, demeurerait inquiet.

Au moment d'abandonner le prie-Dieu, il sentit sur son épaule la main du confesseur.

— Un mot encore...

— Qu'y a-t-il?

— Vous êtes, n'est-ce pas, l'ami intime de Lanie?

Il répondit :

— Certainement.

— Eh bien, dans vos conversations... — oh ! je ne veux pas être indiscret ! vous pouvez ne pas répondre si cela vous plaît, — dans vos conversations ne vous a-t-il jamais laissé penser qu'il ^{se} déciderait comme vous ?

Léonard, stupéfait, regarda le Père Propiac :

— Cela !... cela, par exemple : le saurais-je, je ne vous le dirais pas !

Il avait pâli, blessé au cœur. Le Père sourit, et, d'une voix enveloppante :

— Vous m'avez mal compris, mon enfant. Vous apprendrez plus tard — bientôt, je l'espère — que les joies de l'apostolat sont expansives. On est si heureux d'être entre les mains de Dieu, que l'amour de son nom nous fait désirer la même extase pour nos amis...

Il traça sur le front de Léonard des signes de croix qui semblaient une caresse, puis soupira, ayant l'air de se livrer :

— J'ai été comme vous ; je voulais garder pour moi seul le trésor de ma vocation. Depuis lors, j'ai tant regretté de ne l'avoir pas partagé avec ceux que j'aimais, que je me suis juré d'éviter le même regret à ceux que Dieu appellerait et qu'il soumettrait à ma direction.

Sa voix se fit plus chaude :

— Oui, reprit-il, vous ne m'avez pas compris. Tout à l'heure, également, lorsque je vous priais d'avertir votre tante, vous n'avez pas compris. Je voulais vous épargner des peines que vous ignorez, et qui vous accableront peut-être. Si, en mettant mon expérience à votre service, j'ai blessé votre besoin d'être seul à seul avec Dieu, pardonnez-moi ! mon affection seule m'avait entraîné.

Cette fois, il frappait juste. Une à une, les nuances disparaissaient sous le cours de ses phrases molles. Une grande douceur envahit Léonard. Il demeurait immobile, s'humiliant tout bas de s'être mépris.

— Et maintenant, mon cher enfant, maintenant que nous avons quitté le confessionnal, que ce n'est plus Dieu qui vous parle, mais l'ami, laissez-moi vous dire ma joie de la bonne nouvelle que vous m'avez annoncée tout à l'heure !

Les bras du Père s'agitèrent avec des gestes lents ; il avait les yeux humides, la bouche fleurie d'allégresse :

— Vous croyez faire un sacrifice à Dieu ? C'est Dieu qui se donne à vous ! Tout ce que je pourrais vous dire n'approchera jamais des jouissances infinies que la vie d'un bon religieux procure naturellement. Je le sens, il y a un instant, j'ai été dur, très dur, pour vous ; mais mon devoir était de vous montrer les souffrances du Calvaire avant de vous en découvrir la gloire. Ne devais-je pas éprouver la sincérité de vos résolutions ? Confes-

seur et prêtre, je n'avais pas le droit de vous influencer en vous annonçant le paradis qui vous attendait. En ce moment, mon cœur éclate. Croyez-en l'ami sûr et expérimenté qui vous parle : non, vous ne sacrifierez rien ! Vous vous imaginiez abandonner votre famille ? Vous entrez dans une autre, plus affectueuse, plus vigilante, plus maternelle, s'il est possible. Vous renonciez au monde ? Rien de ce qu'il vous aurait donné n'aurait rempli votre cœur, et l'amour divin vous inondera ! La pénitence elle-même vous paraîtra délicieuse, et presque trop facile...

En écoutant ces phrases brûlantes, Léonard chancela :

— Père ! que vous me rendez heureux ! murmura-t-il, défaillant devant l'ivresse rêvée qui se réalisait enfin.

— Ce n'est rien encore, auprès des joies de l'apostolat ! Quand vous aurez aussi conduit une âme au bon port, quand vous vous sentirez, vous-même, l'instrument de la miséricorde divine, alors seulement vous goûterez un bonheur ineffable ! Ah ! humiliez-vous d'avoir été l'élu choisi pour accomplir de telles merveilles ! Nous sommes, je vous le jure, les récompensés au centuple, ceux pour qui le Seigneur a réservé ses bénédictions et dont il comble les désirs, avant même de leur ouvrir son paradis !

La voix du Père chantait un triomphe, l'enveloppement de l'enfant extasié s'achevait.

— Eh bien ! ne me direz-vous pas adieu ?

Il ouvrit les bras : Léonard se jeta sur sa poitrine. Ce fut une étreinte inoubliable. Il se laissait embrasser, sans conscience des sanglots qui le secouaient.

— Grand enfant !... bientôt mon frère ! murmura le Père Propiac.

Et son baiser sembla la prise de possession de Léonard, l'avant-goût de l'immense affection impersonnelle qui allait absorber cette âme pour jamais !

A demi ivre, Léonard se détacha de l'étreinte.

— A samedi, dit le Père.

— A samedi !

Dès lors, des causes secrètes commencèrent autour de lui le grand œuvre de l'isolement.

Le soir même qui suivit sa confession, il parut transfiguré. Madame None, qui l'observait, en fut frappée :

— Qu'as-tu ? demanda-t-elle.

Mais Léonard se tut, estimant déjà qu'elle ne comprendrait pas l'origine de sa joie. Comme elle insistait, disant :

— Vraiment, tu aimes bien peu travailler, puisque la perspective d'un jour de liberté te change à ce point...

Il s'en défendit :

— Vous vous trompez, la liberté m'est indifférente.

Il exposa ses idées. On n'est vraiment libre qu'en pratiquant l'obéissance. En supprimant le désir, on supprime aussi le besoin d'indépendance.

Madame None écouta sans objections :

— C'est une plaisante philosophie, murmura-t-elle.

Elle avait, en effet, la haine des soumissions à tout ce qui n'était pas ses propres volontés.

Les semaines passèrent. L'hiver était venu, hiver à pluies régulières. Certains jours, la neige tomba : Nevers semblait un essaim d'oiseaux noirs avec ses clochetons s'échappant des toitures blanches. Léonard n'en ressentit aucune tristesse.

Il était renfermé dans sa chimère. Il connut les ivresses de l'amour divin, la jouissance de s'être sacrifié sans que rien fasse sentir le sacrifice. Il eut des extases à la communion. Pendant l'action de grâces, il disait seulement : « Jésus ! Jésus ! je suis à vous ! » et son cœur fondait d'allégresse. Quand il marchait, il se surprenait à modérer son allure, comme s'il eût perçu autour de lui les plis d'une soutane. Le samedi, la confession achevait l'enivrement. Les sévérités graduées du Père Propiac entretenaient le miracle. Celui-ci ne parla plus une seule fois de vocation, mais le thème choisi pour ses exhortations prouvait qu'il y pensait toujours.

Et l'isolement du monde, le premier, le plus facile aussi, commença.

Léonard ressentit le dégoût de la vie. Il prit en haine ses occupations journalières. Sa chambre lui fut odieuse ; il n'y rentrait qu'avec le serrement de cœur de l'exilé. En revanche, il adora le jardin réservé aux récréations des Pères, la forme des cours, l'odeur de l'étude. Le collège lui était devenu nécessaire, tant il y découvrait le cadre de son existence prochaine.

En même temps, les Pères lui parurent changés. Il surprenait sur leurs visages un autre sourire ;

le mot du Père Propiac : « bientôt mon frère ! » se lisait dans leurs yeux. Durant les récréations, le Père Decurvil prit l'habitude de converser avec lui. Il raconta qu'il priait Dieu chaque jour pour que la division fût sage. Il lui confiait son espoir de partir pour la Chine :

— Je serais si heureux d'aller là-bas !

Et Léonard comprenait la signification de ce mot « heureux » si souvent prononcé.

Comme c'était écrit dans les histoires de Saint-Acheul, des succès inattendus couronnèrent ses espérances. Il fut premier régulièrement.

Chaque premier portait une décoration fixée sur un ruban, blanc et rose pour l'excellence, bleu et blanc pour les compositions, noir et rouge pour la diligence. Le lundi matin, après l'annonce des places, on allait la recevoir des mains du Recteur. Le Père Bartolène accueillait Léonard avec des étonnements pleins de bonhomie :

— Encore vous ! toujours premier ! Qu'avez-vous fait au bon Dieu pour mériter pareille chance ?

Il eut aussi des mots ambigus :

— Mieux vaut tard que jamais ; vous voici devenu bon élève... je l'espère, du moins...

Ou encore :

— Les premiers nous doivent de donner l'exemple.

Les notes de semaine étaient toutes pareilles. Le dimanche, le Père Sixte, qui venait les lire à l'étude, annonçait régulièrement :

— Léonard Clan : 4 a.

On comptait par *a*, *æ*, *e*, etc., pour se distinguer de l'Université.

A vrai dire, Léonard n'avait rien modifié dans ses habitudes, mais tout était bien de soi-même, sans qu'il y mît d'effort.

Une autre fois, le Père Sixte le fit venir chez lui :

— Mon cher ami, dit-il, vous savez que nous choisissons nos enfants de chœur parmi les élèves dont la conduite est exemplaire. J'ai décidé que vous en feriez partie. Comme il est un peu tard pour vous enseigner la manœuvre des encensoirs, vous serez *maître des cérémonies*.

Léonard demeura muet de saisissement. Il s'excusa ensuite, le rouge au front. L'usage voulait que le nouvel enfant de chœur fournît l'aube de dentelle, la soutane, et la ceinture en moire brodée. Jamais sa tante n'aurait consenti à donner une telle somme. Ce fut une seconde humiliante. Le Père Sixte interrompit Léonard :

— Je sais cela, mon enfant. Vous resterez ici pendant moins d'une année ; il serait inutile de vous obliger à une pareille dépense. Vous trouverez certainement parmi ceux qui existent un vêtement à votre taille. Il suffira.

Il le congédia émerveillé d'une telle bonté.

L'orgueil de Léonard s'exalta. Il se crut différent des autres — se complut dans l'idée qu'il était très fort, et parfois il s'étonnait de sacrifier à Dieu une si haute intelligence. Il aurait voulu

jouir des admirations de ses camarades, en publiant ses projets. Lorsqu'on causait en classe ou en étude, il affectait le silence. Il regretta de ne pouvoir se lier avec Zimmer, qui était externe libre et ne paraissait pas aux récréations ; il lui aurait parlé de Saint-Acheul. Enfin, il joua parce que le règlement le demandait, mais il racontait l'ennui que lui causait cet effort.

L'isolement ainsi croissait. Il ne méprisait plus seulement le monde, sa maison, mais encore ses camarades, toute jeunesse, tout élan.

Un à un, les liens qui l'attachaient à la vie commune étaient brisés : son intelligence même se transforma. Il devint très intolérant et affirma glorieusement des idées qu'il jugeait neuves, bien que dix années de lente préparation les eussent déposées sur sa conscience. Il résuma la morale dans la négation de l'amour. La fondation d'une famille devint à ses yeux un acte vicieux : l'anormal était érigé en loi ; la loi, couverte d'anathèmes.

Un jour, il résolut de décider Cheudaine à entrer dans la congrégation. Cheudaine s'excusa de son mieux :

— Je ne suis pas assez pieux. Il faudrait se confesser fréquemment et réciter des offices. Cela m'effraye.

Léonard insista :

— Tu te trompes ; être approbaniste n'engage à rien.

Sur un nouveau refus plus catégorique, il s'emporta :

— Il faut de vilaines raisons pour renoncer si obstinément au bien !

— Je n'aime aucune femme, répliqua Cheudaine, quoique tu sembles le penser.

Léonard n'en parla plus, mais surveilla Cheudaine. L'idée d'une aventure de cœur lui avait paru monstrueuse. L'isolement suprême s'opérait enfin, Léonard eut la haine de l'amour. Il devint neutre.

Tout dans son éducation l'avait voulu. Les autres isolements même n'avaient été créés que pour préparer celui-là, le plus caractéristique et le plus nécessaire. Au sermon, le Père Anet et le Père Propiac tonnaient contre l'impureté. En rhétorique, le Père Boijol professait que *Bérénice* est une œuvre immorale, « grâce à la langueur sentimentale qui y règne, et bien que le devoir y triomphe ». Des Pères découvraient dans la tristesse de Molière le remords d'une vie trop agitée. Banni de la littérature et de la morale, l'amour l'était aussi de l'histoire. Il y avait un joli mot pour désigner les maîtresses de rois au rôle politique trop prépondérant pour qu'on pût les passer sous silence : on les appelait les « favorites ». Ce nom aidait à excuser Louis XV. Si l'aventure de la Maintenon soigneusement tue permettait d'en faire une sainte ménagère adonnée à la garde de la vertu royale, Marie de Médicis devenait un fléau, et Élisabeth d'Angleterre une sorte d'Antéchrist. Au catéchisme, enfin, paraphrasé le dimanche en des conférences d'allure

philosophique, la faute originelle — la faute de la femme par excellence — écrasait les autres au point de justifier Dieu des cruautés de l'enfer.

Seules, les amitiés de Léonard avaient échappé à ces actions dissolvantes. Une aventure dernière les dispersa.

Depuis quelque temps, les cœurs s'agitaient; un souffle printanier avait passé. En se rendant à la messe, les élèves apercevaient, dévotes assidues, la femme d'un juge et ses deux filles. Agenouillées près des bénitiers, elles s'amusaient à suivre le va-et-vient des mains agitant l'eau pour les signes de croix. L'une des deux jeunes filles était très blonde. On la surnomma Phœbus, à cause de ses cheveux qui lui mettaient une auréole, et elle incendia les cœurs. Des romans coururent à son propos. On assurait qu'un externe nommé Bruet se rendait sous ses fenêtres pour échanger avec elle des signes. Certains complotèrent d'aller surprendre ce manège criminel. On en parla comme d'une faute capable de provoquer un renvoi.

Des intimités innocentes s'établirent entre élèves. Le mercredi, jour de sortie, Léonard et Lanie avaient ainsi pris l'habitude de longues courses rêveuses; et, durant les petites récréations, la plupart erraient sous les arbres, échangeant des confidences.

Tout à coup le bruit courut que les groupes deux à deux étaient interdits.

Ce fut une révolution. La cour s'émut. La police

se prolongeait même en dehors du collège. On sut qu'un tel s'était montré le dimanche avec un tel, que deux autres s'étaient rencontrés pendant une sortie. La certitude qu'il existait des dénonciateurs anonymes, mettant le Père Sixte au courant de ce qui se passait en ville, accrut l'irritation. Des soupçons prenaient corps. Un soir, quelqu'un assura que M^{me} de Bernières avait été vue à la chapelle entrant, le même jour, dans trois confessionnaux. Delestang ne douta plus :

— C'est Bernières qui cafarde! s'écria-t-il.

Le mot se répéta, grossissant les colères. Dans Saint-Louis de Gonzague, naguère si familial, un vent de rébellion avait soufflé. A la récréation de midi, personne ne voulut jouer. Des groupes se formaient, poursuivis par le Père Decurvil qui, la clochette à la main, disait d'une voix triste :

— Mais amusez-vous donc! Amusez-vous donc!...

Un éclat se pressentait. Il survint au moment de la sortie des classes.

Lorsque les philosophes parurent, en haut de l'escalier qui menait à l'étude, un cri partit :

— Voilà le cafard!

Il enflamma. Autour de Bernières qui arrivait, la division s'était massée, rageuse, les poings tendus, poussant des huées

— Conspuez le cafard! conspuez!

La face verte de frayeur, il niait. Les corps de sonnette du Père Decurvil disparurent, couverts par les voix. Le cri se répéta, formidable :

— Cafard! cafard!

Des menaces éclataient :

— Recommence ! on te fera ton affaire !

Vainement les professeurs essayaient d'arrêter le flot. Certains prenaient des élèves par le bras :

— Allons, vite ! descendez ! ou prenez garde à vous.

Le Père Boijol cria :

— Avez-vous fini, lâches, d'insulter un de vos condisciples !

Sans rien entendre, Bruet fendit les groupes. D'un coup de poing, il fit voler les livres de Bernières. Jeté de l'un à l'autre, la veste déchirée, celui-ci dégringola l'escalier.

— Cafard ! cafard !

On hurlait l'épithète ; tout le collège en semblait soulevé, quand le Père Sixte parut.

— Rentrez à l'étude ! fit-il d'une voix tonnante qui domina le tumulte. Vous attendrez là que le Révérend Père Recteur ait statué sur les incidents abominables qui viennent de se passer...

Un calme aussitôt succéda. L'exécution de Bernières avait d'ailleurs satisfait. L'un après l'autre, les élèves achevèrent leur descente. Ils passèrent devant le Père Sixte qui, durement, scrutait les visages.

On prit ses places dans l'étude, et, les livres une fois rangés dans les pupitres, l'attente commença.

Du dehors, arrivait le bruit des externes libres qui, retenus aussi, se promenaient dans la cour. Quelques-uns, las d'attendre le goûter, tiraient en cachette du chocolat et le mordillaient.

Il y eut une anxiété lorsque l'on entendit frapper à la porte. Le *portier* s'y rendit et revint vers Bruet.

— Le Père Sixte te demande, dit-il.

Bruet se leva et sortit en ricanant.

A cinq heures, la cloche sonna. Elle seule, ignorant la révolte survenue, annonçait indifférente la fin de cette curieuse récréation. Le Père Decurvil récita les dizaines de chapelet coutumières, fit faire la lecture spirituelle ; puis, l'étude commença, anxieuse.

Un bruit de pas, enfin, résonna. Machinalement, tout le monde se leva. Le Père Bartolène entra, suivi du Père Sixte.

Il monta dans sa chaire, promena lentement son regard sur l'assistance et commença :

— Mes chers amis, des événements graves se sont passés tout à l'heure ; je ne reviendrai pas sur eux. L'un de vous vient d'être chassé. Je prévins les intéressés que, si cet exemple ne suffisait pas, je n'hésiterais pas à me montrer de nouveau impitoyable.

Il y eut un mouvement de stupeur. Le silence, déjà profond, s'accrut. Tous avaient compris que Bruet était la victime. Des frissons égoïstes témoignaient aussi qu'on était allégé, sans pitié, en somme, pour celui qui partait.

Le Père Bartolène reprit :

— Depuis quelque temps, l'esprit de la division a changé. Ceux à qui je m'adresse plus particulièrement ici savent à quoi je fais allusion. J'en-

tends que rien de semblable ne se reproduise. Vous avez, il y a une heure, insulté gravement un de vos condisciples. Son seul crime avait été de vous reprocher votre conduite par son attitude et ses actes... Au lieu de les persécuter, vous devriez bénir ces élèves de choix qui nous secondent dans notre tâche, et que je remercie publiquement. Il n'y a pas de délateurs à Saint-Louis de Gonzague...

Le Père Bartolène s'arrêta, semblant vouloir accentuer la gravité de cette parole, et répéta :

— Il n'y a pas de délateurs ici, je vous l'affirme !

Puis, satisfait de l'impression produite, il ajouta, avec une ironie à peine perceptible :

— Heureusement pour la division et pour vous, il y a seulement des anges gardiens qui méritent votre respect et que je soutiendrai, quoi qu'il arrive !

Il se leva, s'attarda une seconde à mesurer les soumissions, et partit.

A travers les bancs, comme un murmure, le mot bizarre courait :

— Des anges gardiens ! Des anges gardiens !...

Léonard avait écouté, stupéfait.

Une autre anxiété le dévora : allait-on mettre obstacle à son amitié pour Lanie ?... Son amitié ! A celle-là du moins, sa vocation n'avait pas touché. Elle demeurerait entière. Les âmes d'enfants ont ainsi leur paradis sans désir, et croient aux fraternités électives.

Chose curieuse, plus l'idée du renoncement s'était implantée en Léonard, plus il avait tenu à

cette amitié. Tendresse aux origines obscures. Tout était dissemblable en eux. Léonard, orgueilleux, mystique, avec des enthousiasmes que fouettaient les circonstances ou que des vétilles suffisaient à énerver : Lanie, indéchiffrable, lent, peu sensible aux exaltations morales et dépourvu d'irritabilité. Cependant, ils se croyaient pareils et s'en aimaient mieux.

Tandis que, le même soir, les élèves s'éparpillaient en bandes chuchotantes dans la rue des Quatre-Fils-Aymon, Léonard attendit Lanie à la porte du collège.

Tout de suite, son inquiétude se déclara. Lanie y répondit avec son habituelle tranquillité ; il fallait bien prévoir qu'un jour ou l'autre il y aurait une affaire.

Comme ils parlaient, Jouques survint. Il sortait du lycée, où déjà l'histoire avait couru :

— Elle va bien, votre boîte ! s'écria-t-il, enchanté d'une revanche ; combien paie-t-on chez vous les anges gardiens ?

Et sa rancune éclata contre Bernières, dont les dédains silencieux l'avaient exaspéré.

— Ah ! chez nous, cela ne se serait pas terminé si facilement ! on l'aurait tué, écrasé comme une bête, et on aurait conspué le pion, hué le fournisseur, démoli la boutique !...

Léonard l'interrompit rudement :

— Je t'en prie, plus un mot ! Ce qui se passe à Saint-Louis de Gonzague ne te regarde pas.

Les poings serrés, il attendit que Jouques les eût quittés.

— Quel emportement ! dit Lanie.

— Mais non, balbutia Léonard.

Pourtant, il n'était pas calmé. Il en voulait à Jouques d'avoir dit à voix haute ce qu'il pensait tout bas.

— Ah ! c'est du joli, la vie, les camarades !

Justement, comme ils s'étaient remis à marcher très vite, ils allaient rejoindre et dépasser un groupe d'élèves qui discutaient le renvoi de Bruet. La dispute s'élevait sans contrainte, avec des phrases claires. A leur approche, elle s'éteignit.

— Bonsoir, dit Lanie en passant.

— Bonsoir...

Subitement, Léonard se retourna :

— Qu'est-ce que vous dites, là-bas ?

Derrière lui, une phrase avait couru, onduleuse, très distincte cependant :

— Taisons-nous ! un ange gardien...

— Qu'est-ce que vous dites ? répéta Léonard exaspéré.

Mais le groupe déjà s'était évanoui dans l'ombre. Léonard fit un geste découragé.

— Après tout, cela devrait m'être si indifférent ! murmura-t-il, reprenant le bras de Lanie.

Ces injures, en effet, n'auraient pas dû l'atteindre : ne méprisait-il pas ces envieux, si éloignés de sa perfection !

— Quoi qu'il arrive, reprit-il, nous nous promènerons ensemble mercredi...

Lanie répondit tranquille :

— Si tu veux...

Il sembla que Léonard eût éprouvé aussitôt le besoin d'excuser une telle révolte contre son collègue bien-aimé :

— Profitons avec usure du temps qui nous est donné : Sait-on seulement ce que réserve l'année qui vient ?

Il ajouta, d'un ton de confiance :

— J'ai des nouvelles graves à t'annoncer.

— Ah !... fit Lanie.

— Oui, mercredi...

Autour d'eux, la rue s'était vidée. La nuit, d'un gris très fin, noyait les choses. Chaque porte cochère, s'enfonçant au-dessous d'ogives défleuronnées, avait l'air d'abriter des fantômes. Il y avait aussi dans l'air une sorte de sérénité qui attendrissait les cœurs.

— Comment ne l'as-tu pas vu ? reprit doucement Léonard. Depuis quelque temps, j'ai changé, Dieu merci ! La vie s'est éclairée pour moi d'un jour nouveau. J'ai pris des résolutions...

Il expliqua son dégoût du monde, l'idéal de mystique pureté dont il s'était épris. Il se grisait, rien qu'à redire la philosophie décevante dont sa raison avait bu l'ivresse. Les mots se pressaient sur ses lèvres.

Tous deux, progressivement, avaient ralenti leur marche, oubliant l'heure tardive. La place de Saint-Cyr formait à l'entour un espace sans lumière et vide. Ils se trouvaient là plus seuls

qu'ils n'auraient pu l'être sur une route de campagne.

— Tu es nerveux comme une femme, fit Lanie avec un sourire ennuyé.

— Tu te méprends, répondit Léonard : c'est ma vie qui se décide.

Lanie l'arrêta :

— Je ne sais si j'entends bien : en ce cas, ne continue pas ! On se repent toujours d'avoir parlé de ces choses.

Léonard pâlit, puis répliqua après un silence .

— En effet, je sens que nous ne nous entendons pas.

— Vois-tu, reprit Lanie, nous n'avons pas sans doute les mêmes idées. J'ai envie d'être heureux, tout bonnement, comme la plupart et d'une façon égoïste. Je gagnerai ma vie, je ne sais encore comment ; je me marierai ensuite, j'aurai une femme que j'aimerai, des enfants qui seront toujours en bonne santé... C'est fort plat, j'en conviens : je n'envie rien autre cependant. Peut-être à cause de cela, ma piété est-elle inférieure à la tienne, mais qu'y faire ?

Léonard répéta :

— En effet, nous ne nous entendons pas...

Comme le Père Propiac avait bien lu dans l'avenir ! Voici que Léonard découvrait avoir rêvé pour Lanie une vie pareille à la sienne. Au lieu de cet idéal désiré, un malentendu, le plus grave ! les séparait. Lanie parlait de famille : lui savait que la famille est méprisable. Lanie voulait une femme,

des enfants : lui croyait à la chasteté, loi suprême. . Il parut soudain que, sans effort, presque sans ennui, leurs existences se détachaient. Ce fut très court. Ils étaient restés sur la place, l'âme agitée, grosse des confidences qu'ils auraient dû se faire et qu'ils ne se feraient plus jamais.

— Adieu, dit Lanie.

— Adieu, répondit Léonard.

Et leur amitié se dispersa dans la nuit.

Le lendemain, le Père Boijol rencontra Léonard :

— Une bonne nouvelle pour vous, s'écria-t-il, vous êtes choisi comme président d'Académie.

Léonard demeura immobile, sans joie de cet honneur nouveau, le dernier qu'il n'eût pas encore reçu.

— Et votre ami Lanie ? continua le Père.

Léonard répliqua, ironique :

— Je croyais que, depuis le renvoi de Bruet, le mot « ami » était interdit ?

— Oh ! pour vous, grand enfant, ce n'est plus la même chose !

— Bah ! qu'est-ce que cela fait ? fit lentement Léonard, je n'y tiens pas.

L'œuvre d'isolement était achevée.

Cela s'était fait logiquement, sans volontés apparentes. Tout avait été emporté par l'engrenage, avec méthode. Après sa demeure, il avait pris en haine les siens, ensuite ses camarades ; puis, ses idées avaient été spécialisées ; enfin, cette amitié même, pâle soleil illuminant les journées de col-

lège, cette amitié s'était évanouie sans effort ni phrases désespérées, mais à cause de *cela*, toujours.

Il était seul !

Ce fut une transformation inattendue. Sa piété tout à coup changea. Plus d'élans, rien que la sécheresse absorbante du moi. Et vraiment, il parut dès lors le fruit mûr qu'il suffit de toucher pour le détacher de l'arbre. On en fut informé, sans doute, ou bien Dieu donna au Père Propiac d'admirables clairvoyances. Le samedi qui suivit, en effet, celui-ci termina son exhortation par ces étranges paroles :

— Remerciez Dieu, mon enfant ! à dater d'aujourd'hui, il vous tient enfin dans sa main tout entier... tout entier.

VI

Comme la fin de la classe approchait, Léonard sortit pour avertir les *conseillers de congrégation*. Tout à l'heure, en effet, le conseil devait tenir séance dans la chambre du Père Gourmanel.

A pas lents, Léonard suivit le corridor des classes. Il s'amusait à écouter au passage.

Le collège Saint-Louis de Gonzague faisait à cette heure un grand bruit de machine. On aurait dit le grondement d'une usine en marche. Lès timbres aigus des voix rappelaient les déclics clairs des métiers. Il y avait aussi des cris subits pareils au choc éclatant des marteaux sur l'enclume. Des paroles graves de professeurs rythmaient la cadence, comme l'auraient pu faire les secousses assourdies des volants.

L'usine à mémoire était en marche. De la huitième à la philosophie, tout y obéissait à la même force motrice : une pédagogie très forte et toujours identique. C'était l'heure de choix durant laquelle les maîtres, mondanisant la science, livraient le secret de réussir avec un mince acquit.

En passant devant la rhétorique, Léonard distingua la voix du Père Randuel, le professeur

d'histoire, qui récitait les victoires de la campagne d'Italie :

— Montenotte, Millesimo, Dego, Ceva, Mondovi...

L'un après l'autre, les élèves répétaient :

— Montenotte, Millesimo...

Et Léonard aussi retrouvait, comme en un coin d'armoire longtemps fermée, des séries analogues de noms classés par dates, sans souci de géographie ou de tactique. Il se rappela ce cours étrange où l'histoire tout entière était réduite à des batailles alignées entre deux traités, comme une phrase entre guillemets, avec, de temps à autre, de longs espaces vides catalogués sous la rubrique : « Etat de l'Europe en... », où rien ne paraissait plus vivre.

— Comme c'est aisé à retenir ! songea-t-il.

Et, involontairement, il fredonna :

— Montenotte, Millesimo, Dego...

Un peu plus loin, cependant, derrière la porte des « Humanités », on entendait une explication d'Homère. L'élève allait très vite sans s'arrêter aux incertitudes d'interprétation. On eût dit une course faite, le guide en main, dans une ville où l'on n'a point le temps de demeurer. Et, de fait, ne convenait-il pas de traduire une fois au moins tous les textes exigés par l'examen ? De la sorte, nulle surprise.

A chaque verbe irrégulier, il y avait une interruption :

— Temps primitifs ? interrogeait le Père.

Les temps défilaient dans l'ordre, telle une garde

d'honneur présentant les armes, à la sortie du général ; puis, fourmis infatigables, on s'attelait encore au texte...

Léonard continua son chemin, se hâtant d'approcher de la troisième. De celle-ci, des syllabes arrivaient, très sonores :

Poursuis ! tu n'as pas fait ce pas pour reculer !
Ta main a commencé par le sang de ton frère,
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère !

La voix du Père Rinchon coupa la tirade.

— *Jusqu'à ta mère !* baissez d'un ton.

L'élève reprenait :

Je prévois que tes coups...

Le Père Rinchon l'arrêta :

— Baissez, baissez... l'énormité du crime fait qu'on n'ose le nommer : *Jusqu'à ta mère !... Jusqu'à ta mère !...*

Combien amusante, cette heure consacrée chaque semaine à l'art de se poser noblement et de lire avec la « voix naturelle ». Par ce cabotinage, les gestes se formaient comme était formé l'esprit. On savait mettre des rondeurs dans les mouvements, rendre les attitudes séduisantes, polir les distinctions natives, ou simplement atténuer les vulgarités irrémédiables.

Et Léonard se souvint du plaisir éprouvé jadis à gesticuler ainsi devant la chaire professorale.

C'était très loin déjà, et regretté. Il entendit une dernière fois l'élève répéter :

Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère !

puis repartit.

Maintenant, le bruit croissait. Léonard s'approchait des petites classes. Dans celles-ci, les voix s'enchevêtraient, plus brèves. Emportées par l'enthousiasme des *concertations*, demandes et réponses se croisaient, comme par un jeu de raquettes.

— Le supin de *ferre* ?

— *Latum*.

— Une victoire aux Romains ! Le passé de *cado* ? ... Le chef de camp ? ... Personne ne le sait ? ... Allons ! deux victoires à qui le dira !

L'enchère s'établissait, d'une gaieté retentissante. Chaque classe à partir de la quatrième était ainsi divisée en deux camps : Romains, Gaulois, Grecs ou Carthaginois se disputaient des « victoires », servant d'appoint aux comptes de « diligence ». Léonard retrouva dans sa mémoire le temps où on l'avait de cette façon créé *chevalier*. Cela donnait droit à un écusson à couronne comtale ou de simple baronnet. On choisissait une devise et des armes. C'était très envié et faisait savourer la noblesse.

Des rires s'élevèrent, accueillant la bêtise d'une réponse. Ailleurs, des joies folles répondaient à une promesse de lecture. Les rudiments de la

grammaire semblaient partout noyés dans l'amulette, comme les diphtongues dans les gravures d'un abécédaire illustré. A coup sûr, ils étaient bien des charmeurs, ces maîtres, charmeurs au point de faire presque regretter le temps des conjugaisons et des dictées.

Tout à coup, Léonard tressaillit. Une porte s'était ouverte, laissant passer trois Pères qui sortaient de la sixième. Un élève marchait derrière eux, tenant des chaises. Léonard, effaré, se rangea contre le mur.

— Le Père Provincial !

C'était lui, en effet, arrivé la veille pour l'inspection du collège. A sa suite, venaient le Père *socius* et le Père Bartolène. Ils avaient commencé tout à l'heure la tournée des classes : un séjour d'une demi-heure dans chacune, passée à écouter silencieusement les réponses aux interrogations du professeur — examen des élèves et des maîtres.

Les trois Pères avançaient gravement, sans paraître apercevoir Léonard. Le Provincial avait un visage austère, les joues barrées de longues rides, le corps élancé et des yeux vert grisaille, limpides et durs. Derrière lui, était le *socius*, à la fois factotum et chargé de surveiller le Provincial, comme celui-ci surveillait les collèges. Très voûté, il s'effaçait en marchant, et tout, jusqu'à sa barrette trop grande, mal ajustée sur sa tête, marquait son affectation de n'exister pas. Enfin, le Père Bartolène, ventru, gardant son allure de paysan madré.

Ils passèrent.

Léonard, songeur, les vit gagner l'escalier. Et il serait resté là encore très longtemps, si enfin la cloche n'avait sonné, allègre, annonçant les classes finies.

Subitement, les *Sub tuum* s'égrenèrent. Ils roulèrent de salle en salle, avec des cadences qui allaient en s'affaiblissant, depuis la huitième où l'on aurait cru entendre un chant d'enfants de chœur au lutrin, jusqu'à la philosophie où ils semblaient une psalmodie de chanoines. L'usine fermait. La sortie commença.

A mesure qu'un conseiller passait, Léonard l'appelait :

— Tout à l'heure, conseil chez le Père Gourmanel !

De temps à autre, un Père apparaissait au milieu des groupes, tenant ses cahiers et ses livres, comme le prêtre tient le calice recouvert du voile, en allant à la messe. Un silence de cloître enfin plana sur les classes. Léonard descendit le dernier.

Les conseillers se retrouvèrent devant la porte du Père Gourmanel. Ils étaient six. Il y avait, de plus, Léonard et les deux assistants, Lanie et Bernières. Depuis son aventure, celui-ci demeurait très à l'écart.

Léonard annonça l'arrivée du Provincial.

— Je l'ai rencontré comme on sortait. C'est un nouveau.

Servet répliqua :

— C'est à cause de lui, sans doute, qu'on a remis la pièce à lundi.

Depuis un mois, en effet, une représentation dramatique était préparée. On en parlait avec mystère. Un conseiller demanda à Léonard :

— Tu joues, n'est-ce pas ?

— Oui.

Servet eut un ricanement d'envie :

— Parbleu ! le contraire eût été étonnant.

Il ajouta, dédaigneux :

— Quel est le titre de la pièce ?

— *Canossa*, du Père Longhaye.

— Comme ce sera drôle !

Un autre dit :

— J'ai lu de lui *les Trois Flavius* ; c'était très beau.

Il commença l'une des tirades :

On espère à quinze ans ; à quarante on méprise.

— Qu'est-ce qu'on fait à soixante ? demanda Lanie ironique.

Servet se mit à rire :

— Je connais cela ; il y a aussi un beau vers :

Quand le glaive menace, il ne gît pas à terre.

Ils s'interrompirent ; le Père Gourmanel arrivait.

— Vous êtes au complet ? demanda-t-il ; entrez !

Leurs casquettes à la main, ils obéirent. Le Père ajouta :

— Nous resterons debout, si vous le voulez. Je n'ai pas de chaises en assez grand nombre. D'ailleurs, ce sera court.

La chambre, trop petite, fut envahie. Servet s'appuya contre le prie-Dieu, d'autres se réfugièrent près des fenêtres. Le Père Gourmanel nombra les têtes d'un coup d'œil :

— Oui, tout le monde est bien là !

Satisfait, il commença :

— Mes chers enfants, je vous ai réunis pour vous annoncer que notre prochaine fête aurait lieu le jour de la solennité du Sacré-Cœur.

Il exposa ensuite un plan de réformes pieuses. Le bruit des jeux de la cour gênait l'onction des phrases.

Il s'agissait d'un nouveau projet destiné à parachever l'entraînement des congréganistes vers le bien. Cela consistait à fonder les *Chevaliers du Sacré-Cœur*. Chaque fois qu'il aurait causé à l'étude, menti ou commis une infraction à ses devoirs, le chevalier du Sacré-Cœur marquerait sur une feuille spéciale sa défaite. Les occasions de victoires étaient innombrables. Elles seraient aussi comptées. Aux jours de réunion, on déposerait ce bilan dans une urne, placée aux pieds de la statue du Sacré-Cœur. Le Père ne dit pas, d'ailleurs, ce que deviendraient les bulletins. Leur dépouillement ne regardait personne.

— Ce n'est pas encore définitif, poursuivit-il ; j'attends l'approbation du Révérend Père Recteur

On écouta en silence. Le projet souriait peu. Son

discours achevé, le Père se tourna vers sa table.

— J'ai des demandes d'admission, dit-il, et des approbanistes seront, je pense, en état de prononcer leur consécration à la prochaine fête.

Il chercha dans ses papiers :

— Voici, d'abord, pour les consécérations : on pourrait désigner de Randal, de Cambriac, Verdelières...

Tandis qu'il lisait les noms, petit à petit, les chuchotements commencèrent : on échangeait à voix basse des impressions.

— Verdelières... C'est tout, répéta le Père.

Il ajouta, très calme :

— Vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

— Non... non...

Une à une, les voix répondirent, quelques-unes indifférentes, d'autres avec des hésitations. La plupart pesaient réellement le mérite des nouveaux élus. Aucun ne rougissait de juger ses camarades.

— Bien, dit le Père ; quant aux demandes d'admission, je n'en ai qu'une seule... Il s'agit de Cheudaine.

— Ah ! Cheudaine ! il s'est donc décidé ? demanda Lanie à Servet.

Celui-ci répondit à mi-voix, rageur

— Oui, pour être de l'Académie.

Le brouhaha reprit. Le nom de Cheudaine amenait des récits. Quelqu'un était parvenu à se procurer un feuillet du roman sur le moyen âge. Un autre dit :

— Il lit de l'Alexandre Dumas !

Le potin de petite ville surgissait, réduit aux proportions du collège, mais pareillement impitoyable pour l'absent.

Le Père Gourmanel frappa sur la table des coups secs avec une règle :

— Un peu de silence... Que disiez-vous, Lanie? Mais Lanie se récusa.

— Je ne disais rien, absolument rien.

Alors le Père recommença son interrogation :

— Qui est d'avis d'accepter Cheudaine comme approbaniste ?

Tous eurent un geste semblable. On s'en désintéressait. Tout à coup, Léonard s'avança :

— Mon Dieu, mon Père, il ne s'agit pas de Cheudaine, que je ne mets pas en cause, mais du principe. Je demande qu'on n'accepte pas Cheudaine.

Le Père Gourmanel s'arrêta, étonné :

— Pourquoi cela ?

— J'ai su pertinemment que Cheudaine n'avait autrefois aucun désir d'être des nôtres. Ne disait-on pas tout à l'heure qu'il se propose simplement pour pouvoir faire partie de l'Académie ?

Léonard avait pris un ton agressif. Depuis qu'il en était préfet, la Congrégation lui paraissait sa chose. Il croyait devoir la défendre.

Le Père Gourmanel rougit :

— Il est indubitable que vous n'avez pas ici à examiner cette question. L'Académie, dans chaque classe, réunit les élèves dont les aptitudes littéraires sont les plus grandes. Vous ne voudriez pas, j'imagine, qu'elle fût composée d'autres membres

que ceux dont la conduite est exemplaire et particulièrement pieuse. Or, je m'en suis informé, Cheudaine réunit ces conditions.

Léonard répliqua sèchement :

— Un ancien lycéen!...

— J'en conviens, fit le Père Gourmanel embarrassé, ce n'est assurément pas une recommandation.

Puis, il parut prendre un grand parti, et, se tournant vers les conseillers :

— Il n'y a pas d'autre objection ? La cause est entendue. Mes chers amis, je vous rends votre liberté.

Les conseillers sortirent. Le Père avait remis ses mains dans ses manches et salua chacun d'un sourire indifférent. Au moment seulement où Léonard s'approchait de la porte, il se ravisa :

— Une seconde, Clan : j'ai à vous parler.

— Vous avez besoin de moi ?

— Vous saurez tout à l'heure..

Léonard, agité par une sourde impatience, s'arrêta. La façon dont ses remarques avaient été accueillies blessait son amour-propre. Il attendit que le Père voulût bien s'expliquer. Celui-ci paraissait embarrassé.

— Un simple mot, dit-il enfin : vous avez prononcé tout à l'heure, à propos de Cheudaine, des paroles qui m'ont vivement frappé. Je n'ai pas voulu insister en présence de vos camarades, comprenant votre discrétion. Voulez-vous, maintenant que nous sommes seuls, me les mieux expliquer ? Qu'y a-t-il ?

Léonard eut un sursaut. Brusquement l'idée lui était venue que le Père Gourmanel cherchait à lui faire jouer le rôle attribué à Bernières.

— Je n'ai rien à ajouter, fit-il froidement.

— Comprenez-moi bien, reprit le Père. Je ne vous demande rien que de très simple. Si nous avons un conseil de Congrégation, c'est évidemment pour être assurés de n'admettre parmi les approbanistes que des élèves méritant cette faveur. Vous avez protesté contre l'admission de Cheudaine. Je sais que votre conscience seule vous guidait, lorsque vous vous prononciez ainsi. Il est nécessaire au bien général que je connaisse vos raisons.

Il allait continuer ; Léonard l'interrompit d'une voix impérieuse :

— Je ne puis rien dire de plus que ce que j'ai dit. Il ne m'appartient pas, je le suppose, de surveiller la conduite de mes camarades. Nous avons, chacun, notre ange gardien ; ne me demandez pas de lui faire concurrence ; ce serait peine inutile.

Il sortit ensuite, sans même saluer le Père Gourmanel. Une grande fierté l'agitait. D'un seul coup, il avait soulagé son cœur et lavé, semblait-il, le collègue de la tache qui, depuis l'aventure de Bernières, en ternissait la gloire.

A peine dans le corridor, il se heurta au Père Propiac. Celui-ci s'approcha vivement :

— Je vous attendais.

Le mot fut prononcé d'un ton si grave que, refu-

sant de se laisser prendre le bras, Léonard recula. Sans en deviner la raison, peut-être seulement parce que sa colère n'était pas entièrement calmée, il avait éprouvé une défiance soudaine.

Par les fenêtres du couloir les rayons de soleil pénétraient, mettant des tapis de lumière sur les carreaux peints. Le grand bruit des élèves qui jouaient continuait dans les cours. Le Père commença :

— J'ai un service personnel à vous demander. Peut-être savez-vous déjà que le Père Provincial est arrivé ?

— Oui.

— Je désirerais vivement... que vous allassiez lui rendre visite.

— Moi ? et pourquoi faire ?

— Pour qu'il vous connaisse.

Léonard réfléchit une seconde et dit sèchement :

— Je ne devine pas...

— Mon cher enfant, reprit le Père, deux mots suffiront à vous expliquer. Le Père Provincial a l'habitude de nous interroger sur les événements qui intéressent le collège. J'ai cru devoir lui parler de vous... discrètement. Il sait que vous devez être des nôtres... plus tard...

— Vous lui avez parlé de cela !

Les sourcils froncés, Léonard attendit la réponse du Père Propiac, qui baissa les yeux :

— Je n'ai pas cru mal agir.

— Il est joli, le secret de la confession ! répliqua l'enfant avec un geste de colère.

Le Père Propiac laissa passer l'orage, accoutumé sans doute à de pareilles aventures.

— Je ne sais pas d'où vient votre irritation, dit-il tranquillement. Le secret de la confession n'a rien à faire ici. J'ai confié mon espérance au Père Provincial, comme vous-même m'aviez confié la vôtre. Il s'agit là seulement d'une confiance qui restera religieusement enfouie au fond de son cœur.

Il eut ensuite un flot de paroles douces :

— Mettons, si vous le voulez, que j'aie été trop hâtif. Ce que j'ai dit là, le Père Provincial ne l'aurait-il pas connu avant trois jours ? Il lui eût suffi de regarder vos notes, de s'informer de votre conduite... Dieu marque si nettement son élection qu'elle transparaît infailliblement.

Sa voix sonnait comme une musique. On n'aurait pu deviner si Dieu parlait en lui ou s'il se défendait simplement d'une démarche inconsidérée.

— Mais, enfin, reprit Léonard, si je ne me décidais pas ?

— Ah ! mon enfant !...

Le regard et le ton du Père Propiac exprimèrent une certitude de possession si absolue que Léonard frissonna. Il baissa la tête.

— C'est entendu ? interrogea le Père Propiac.

— Quand faudrait-il y aller ? demanda enfin Léonard, sans répondre directement.

— Mais demain... ou après... quand il vous plaira. N'êtes-vous pas libre ?

— C'est bien, j'y vais.

Le Père, que l'agitation de Léonard avait frappé, eut un mouvement d'ennui.

— Tout de suite? pourquoi si vite?

— N'est-ce pas ce que vous demandiez?

— Certainement, mais peut-être le Père Provincial n'y sera-t-il pas.

— Je le verrai bien. Où est-il installé?

— Dans la chambre voisine de la grande chapelle. Je vais vous y conduire.

— Je vous remercie: je connais le chemin.

Sans laisser au Père Propiac le temps d'ajouter un mot, Léonard descendit l'escalier.

Quel instinct l'avait poussé à faire immédiatement la démarche réclamée, il l'ignorait vraiment. En même temps, et pour la première fois, l'idée d'une pression morale avait effleuré sa pensée.

En deux enjambées, il gravit le perron qui précède la chapelle, et pénétra dans une antichambre. A droite, une porte à tambour indiquait la pièce occupée par le Provincial. En face, un saint Ignace était dressé sur un socle.

Le saint, vêtu du laid manteau des prêtres espagnols, tenait une main levée. L'autre portait un livre ouvert sur lequel se détachait, en or, cette devise de son ordre: *Ad maiorem Dei gloriam!* Avant de frapper, Léonard se retourna et regarda la statue.

En dépit de sa vocation, il n'avait encore pu se plier à une dévotion spéciale envers le maître de Manrèse. Raison d'esthétique, sans doute. Les

images de saint Ignace le représentent trop dédaigneux, le front fuyant, le nez impérieux, sans charité dans le sourire.

Cette fois, la devise attirait surtout l'attention de Léonard :

« Pour la plus grande gloire de Dieu ! »

Son amphibologie voulue et son but en somme incertain lui donnaient des airs de bataille. Elle était, en même temps, un cri de guerre et une justification possible des pires entreprises. Grâce à elle, ne pouvait-il pas devenir méritoire de substituer à la Providence divine des volontés très humaines ?

Léonard murmura :

— Après tout, si cela était?...

Il eut ensuite le sentiment qu'il s'égarait et, sans enthousiasme, mais résolu, il frappa à la porte du Provincial.

— Entrez, répondit une voix.

Très grand, d'une maigreur d'ascète, le Provincial était appuyé contre la cheminée. Et de lui Léonard ne vit d'abord que les yeux, deux petits yeux gris et fixes qu'aucune bienveillance ne pouvait animer.

La chambre aussi paraissait rigide. Trop grande, sentant l'inhabité, sa nudité voulue désorientait.

— Que désirez-vous de moi ? dit le Provincial.

Le ton était si peu encourageant que Léonard répondit aussitôt :

— Si je vous dérange, mon Père, je reviendrai plus tard.

— Non : vous pouvez parler. Je suis ici pour tous ceux qui désirent me voir.

— Mon Père, balbutia Léonard, on m'avait dit... Je m'appelle Léonard Clan... J'ai l'intention d'entrer au noviciat, et c'est pourquoi je suis venu...

— Vous avez eu raison.

Le Père regarda plus attentivement Léonard. Ses yeux scrutèrent, détail par détail, le visage de l'enfant. Aucun geste ne permit de deviner le résultat de son examen.

— Quand mettrez-vous votre projet à exécution ? demanda-t-il après un silence.

Léonard hésita. Il ne s'était jamais encore posé cette question.

— A la fin de l'année... peut-être.

— Dans deux mois, alors ?

Léonard répéta :

— Dans deux mois, s'il le faut.

L'échéance si proche l'épouvanta tout à coup. Le Provincial lut-il un doute dans ses yeux ? il répliqua :

— C'est nécessaire. Plus vous entrerez tôt, mieux cela vaudra. Nous exigeons de nos novices un grand changement de vie. Il vous sera d'autant plus aisé que vous serez plus jeune.

Léonard baissa la tête et ne répondit pas.

— En avez-vous parlé à votre confesseur ?

— Mais... certainement !

Léonard s'étonna d'une pareille demande. Comment le Provincial pouvait-il l'ignorer, puisque le Père Propiac avait lui-même l'avoir averti ?

Toujours avec les mêmes intonations sèches, le Provincial reprit :

— Je suppose, en ce cas, que votre confesseur vous aura mis au courant des obligations qui vous seront imposées. Nous ne vous demanderons qu'une chose : l'obéissance. Obéir, obéir d'une façon absolue ! toute la vocation tient là. Il y a un mot que vous connaissez sans doute : *perinde ac cadaver*. C'est bien cela. Une fois au noviciat, j'exigerai de vous le dépouillement de l'homme. Vous ne devrez plus être que par moi, et pour Dieu.

Léonard répéta, les yeux à terre :

— Oui, obéir...

— Vous savez cela, conclut le Père, en pesant sur les mots. Il était bon cependant que je vous le répétasse. Souvenez-vous-en, et priez Dieu pour vous et pour moi.

Comme un écho, Léonard répéta encore :

— Oui, mon Père, je prierai Dieu...

Un silence suivit. Une dernière fois, le Provincial examinait Léonard.

— Nous vous accueillerons volontiers, dit-il. Allez !

Il le congédiait, satisfait évidemment. Léonard était une recrue acceptable. Même, il jugeait inutile de l'interroger sur ses parents, sa fortune, renseigné certainement d'autre façon.

Léonard répondit :

— Adieu ! mon Père.

Il sortit chancelant.

Il répétait à voix basse :

— Obéir, obéir !...

Chaque fois, ce mot comme une pierre scellait son cœur dans un caveau plus froid. Cependant, qu'avait révélé le Provincial que Léonard ne connaît déjà ? Cette obéissance même, d'un rigueur si terrifiante, il l'avait acceptée et déjà savourée.

Tout à coup, il eut un geste de désespoir. Là-bas, derrière les bâtiments des Pères, il entendait se continuer l'allégresse des cours. C'était comme un frémissement de vie libre, une joie éperdue s'épanouissant vers le ciel, en dépit des murailles qui tentaient de l'arrêter. Léonard imagina ses camarades : il les regardait courir sans soucis du lendemain, sans promesse chargeant leur front. Une envie d'être pareil à eux lui serra la gorge.

« Ah ! les heureux ! qui ne doivent rien ! »

Et il songea :

« Est-ce que je dois vraiment quelque chose ? »

Quelle loi l'obligeait à être différent des autres et à souffrir ? S'était-il engagé sans retour à devenir le bien de cet homme dont la sécheresse l'avait glacé ?

« Mais je suis libre encore... libre ! »

Et, par une compromission involontaire, il détourna sa vue de l'avenir :

« Plus tard seulement, je verrai... »

D'un mouvement soudain, il prit son élan. Une envie désordonnée l'avait saisi de se mêler aux jeux, lui qui ne jouait plus, de pousser des cris et de gambader. Ce bruit, qu'il entendait maintenant

si distinct, l'attirait irrésistiblement ; il l'envelop-
pait à le soulever, comme fait un vent d'orage.
Il courut.

Il arrivait, quand Lanie, revenant du parloir,
l'appela :

— Une grave nouvelle ! Zimmer est malade...

— Zimmer !

— Une fièvre typhoïde ; on en désespère...

Léonard resta cloué au sol. Il n'entendait plus
ni la joie des jeux, ni les rires, ni les voix dont
l'allégresse semblait encore grandir ; il n'enten-
dait qu'elle, la mort venue et prenant au hasard,
sans choisir.

Tout s'effaça. Il se signa d'un geste grave, et,
apaisé, monta vers l'étude.

VII

Le lundi soir qui suivit, tout le Nevers pieux monta vers Saint-Louis de Gonzague. Dès sept heures, des caravanes arrivèrent dans la rue des Quatre-Fils-Aymon. Une grande rumeur s'élevait là. Il y avait partout des salutations, des caquetages de femmes et des froissements de soie.

— Que de bruit ! fit madame None ; il n'y en aurait pas plus pour un incendie.

Léonard répondit :

— Il y a plus de mille invités.

Eux aussi se rendaient à la représentation. De la crise subie trois jours auparavant, tout, en apparence, était oublié. A la confession du samedi, le Père Propiac avait interrogé Léonard :

— Eh bien ! votre visite au Père Provincial ?

— Elle est faite.

— Que vous a-t-il dit ?

— Rien que je ne connusse.

Le Père avait paru se contenter de cette réponse évasive. Depuis, Léonard n'y songeait plus : son cœur se reposait.

— Quelle belle nuit ! dit madame None.

La soirée était radieuse, en effet. Dans les jardins voisins, les arbres tendaient leurs branches

par-dessus les murailles pour surveiller l'exode pieux. Les étoiles, vues au travers, les décoraient de lanternes féeriques. En passant sur la place Ducale, on apercevait la Loire entourant la ville d'un arc d'argent.

— Bonsoir, Madame.

Les Bernières s'approchèrent. M. de Bernières félicita Léonard.

— Vous jouez le rôle de l'empereur, n'est-ce pas ? On dit la pièce magnifique.

Louchant, la voix cassée, la figure encadrée par un collier de barbe grise, il avait une allure démodée de gentilhomme 1830. M^{me} de Bernières répondit aux compliments de madame None.

— Sans doute, Jean joue également, mais il n'a qu'un petit rôle, un tout petit rôle...

Elle s'inquiétait :

— Auriez-vous par hasard des nouvelles de ce pauvre Zimmer ? On a bien cru que la soirée n'aurait pas lieu. Quel malheur pour ces bons Pères, qui ont fait tant de dépenses, s'il était mort aujourd'hui ou hier !

Mais madame None ignorait tout. Elle demanda même quels étaient les parents.

— Je ne sais, de petites gens, des marchands de parapluies, je crois.

A côté d'eux, M^{me} Servet et un juge parlaient du Père Frégier. Le juge analysait la dernière conférence d'hommes :

— Il étudie actuellement les vertus cardinales. C'est admirable. Dimanche, à propos de la Force,

il a examiné l'origine du pouvoir. Il ne peut rien rester après cela du système républicain.

M^{me} Cheudaine arrivait aussi. Elle jetait autour d'elle des regards épouvantés. N'étant pas « du monde », elle se rapprocha d'instinct d'un groupe de femmes en noir, des domestiques, sans doute, pratiques du Père Jouselin ou du Père Anet, admises à la fête par faveur insigne.

Toutes disparurent, noyées dans la famille Rohn-Mayer, qui dévalait au complet.

Depuis deux mois, M^{me} Rohn-Mayer travaillait à faire offrir à la chapelle de Saint-Louis de Gonzague un tapis de fête qui couvrît le chœur. Chacun s'inscrivait pour un carré.

En passant auprès de M^{me} Servet, M^{me} Rohn l'appela.

— Notre montagne nous coûtera neuf cents francs, dit-elle; cela fait cinquante francs par carré. Vous m'en devez un.

La réponse de M^{me} Servet se dissipa dans le bruit. On arrivait.

Madame None dit :

— J'ai la haine des cohues. On risque ici d'être étouffée.

Léonard aperçut aussi Jouques, mais sans pouvoir l'atteindre.

Soudain, après une poussée dernière, l'espace s'élargit : madame None et lui, ayant passé la porte, venaient de pénétrer dans la cour d'honneur.

Là, le tassement s'émiettait en petits groupes éparpillés au hasard.

Tout près de l'entrée, le Père Boijol répondait, auprès des mères inquiètes, du succès des examens, proches désormais.

— Certainement, il sera reçu, et bien. Pourquoi voulez-vous qu'il ne le soit pas ?

— Ah ! mon Père, que vous me rendez heureuse !

Et les mêmes mots revenaient :

— Un peu paresseux, peut-être, mais bon enfant !

« Bon enfant » signifiait « inintelligent », mais ne blessait pas les amours-propres.

Plus loin, échelonnés, d'autres professeurs encore. Ceux des basses classes, enveloppés par des rires d'élèves, répondaient aussi :

— Oui, oui, turbulent, mais bon enfant!.. on en fera quelque chose.

Les mains dans les manches, avec un sourire de sainteté qui transfigurait sa bêtise, le Père Anet se promenait solitaire. Inconscient de son rôle, pure lumière rayonnant sur cette agitation mondaine, il allait aux humbles, à tout le petit monde qui, représentant lui aussi une force sociale, avait été pourvu d'invitations.

— Allez vite, disait-il, vous n'aurez plus de place, si vous tardez !

Madame None salua le Père Sixte, qui, ne répondant à aucune avance, poursuivait en pleine fête sa surveillance coutumière.

— Ne te mets pas en retard, dit-elle ensuite à Léonard, va te costumer

Mais Léonard s'était arrêté. Au pied d'un escalier, un cercle d'hommes entourait le Père Frégier. On entendait des exclamations :

— Admirable ! Superbe !... Très philosophique !

La voix du Père dominait, avec des sonorités cuivrées :

— L'essentiel, Messieurs, est qu'on veuille bien m'écouter. Amenez-moi du monde, beaucoup de monde...

Et il avait un rire ironique d'athlète, certain de la victoire.

Des avocats, d'anciens magistrats, des inamovibles, M. de Randal, M. de Bernières, les Rohn-Mayer, toute l'élite nivernaise acclamait sa dialectique. On le remerciait avec effusion de servir la bonne cause, surtout d'avoir donné à des convictions de famille une portée métaphysique qu'on ne leur soupçonnait pas.

— Ah ! dit le Père Propiac s'approchant de madame None, voici une tante fière de son neveu !

Madame None se retourna, surprise :

— Oui, répondit-elle ; ne craignez-vous pas cependant que ces sortes d'amusements ne donnent des idées de cabotinage ?

Elle ajouta, désignant le Père Frégier :

— Le Père a eu, dimanche, un gros succès auprès de ces Messieurs.

Le Père Propiac montra, d'un geste large, le groupe dont les admirations se faisaient plus bruyantes :

— C'est un apôtre, dit-il simplement.

Léonard tressaillit. Un tel triomphe l'enivrait de désir.

— Les apôtres sont bien heureux ! murmura-t-il.

Et il s'éloigna brusquement, se rendant au *costumier*.

Le couvent s'animait maintenant d'un murmure de foule. Le long de la cour, la salle de théâtre étincelait. Léonard aperçut le Frère Frappus qui distribuait des programmes près d'une porte.

— Donnez-m'en un, dit-il, emporté par une allégresse soudaine.

— Ah ! non, je n'en aurai jamais assez pour les invités !

— Donnez quand même.

Il lut rapidement l'en-tête. Au-dessus du titre de la tragédie : *Canossa*, le soleil de la Compagnie flamboyait :

A. M. D. G.

SÉANCE LITTÉRAIRE

EN L'HONNEUR DE SAINT LOUIS DE GONZAGUE

Les yeux de Léonard descendirent et s'arrêtèrent sur son nom mis en italique :

HENRI IV DE FRANCONIE, roi d'Allemagne. *Léonard Clan*.

— Vous verrez, Frère, s'écria-t-il, comme je vais bien jouer !

Justement le Père Randuel, chargé de la surveillance des acteurs, arrivait effaré :

— Enfin, je vous trouve ! Qu'attendiez-vous ? vous êtes en retard.

— Me voici, Père, cria Léonard, qui partit en courant.

L'heure qui suivit fut délicieuse. Dans la salle de réunion des Pères, baptisée *costumier* pour l'occasion, les acteurs achevaient de s'habiller. Pêle-mêle, moines et cardinaux revêtaient leurs soutanes. Bernières était en bénédictin ; Lanie avait la robe blanche du pape. Des seigneurs, sous la surveillance pudibonde du Père Randuel, ajustaient leurs maillots. Immobiles dans leurs cadres, saint Stanislas et saint Jean Berchmans contemplaient ce carnaval en vêtements pieux.

A l'entrée de Léonard, on cria :

— Vive l'Empereur !

Deux cardinaux en avance jouèrent à saute-mouton. Quelques-uns réclamaient le punch promis.

— On n'en donnera que dans les coulisses, répondit le Père Randuel. Venez !

Alors une procession étrange se déroula dans les jardins : il fallait les traverser pour se rendre au théâtre. Coiffé d'un serre-tête en moire blanche et portant une lampe, Lanie ouvrait la marche. Derrière venaient Léonard, les cardinaux, les seigneurs et les moines. Le ciel faisait luire les cuirasses et ensanglantait les robes rouges. Des gens, accoudés aux fenêtres des maisons voisines, les regardaient passer.

Tout à coup l'un des moines entonna à pleins

voix le *Parce Domine*. Lanie se mit à rire si éperdument que sa lampe s'éteignit.

— Sauve qui peut ! cria-t-il.

Une volée délirante suivit. On sautait les parterres. Le Père Randuel, furieux, menaçait de punir. On arriva en scène au moment même où, pénétrant par la grande porte, le Provincial faisait son entrée.

Il avait les mains jointes, suivant sa coutume. Derrière lui, les Pères suivaient en file : le Père Bartolène d'abord, attentif à ne rien prendre pour lui de cette fête, le Père Sixte, ceux de la résidence, ensuite le Père Anet, le Père Propiac, le Père Jousselin, le Père Darbois, enfin les professeurs. Le Père Frégier manquait au cortège.

Rangés aux côtés de la salle sur une estrade à trois gradins, les élèves applaudirent. La rampe se leva, illuminant la toile.

Sur la frise, comme sur le programme, comme sur le livre de saint Ignace, la devise *A. M. D. G.* brillait en lettres d'or : mais, là plus qu'ailleurs, tandis qu'elle dominait la foule accourue, les maîtres enrégimentés, les enfants rieurs, le Provincial même, inconnu dans la ville et cependant salué de ses vivats, elle apparaissait inquiétante, d'une ironie sereine et redoutable.

— En scène ! dit le Père Boijol.

Les rôles en main, il s'accouda contre un portant. On frappa les trois coups. Les premiers vers de la tragédie tombèrent :

Prends courage, Thierry, finissons notre tâche,
L'heure avance...

Delestang les disait avec des mollesses chantantes, en marquant la coupe classique des césures.

— Il fait trop chaud, murmura Léonard, je m'en vais.

Comme il ne paraissait qu'au second acte, il revint au jardin.

Malgré les bonnes volontés, ce premier acte laissa froid. Lanie seul souleva des approbations avec une tirade sur la simonie :

Et c'est trop peu, dans ces âmes vénales.
De la chair et du sang menant les saturnales,
Satan — le monstre impur — foule avec volupté
La conscience du prêtre et sa virginité.

On crut y voir une protestation contre le malheur des temps. En revanche, la scène maîtresse n'émut pas, trop brève, d'ailleurs, pour qu'on pût analyser la conception de l'amour filial qu'elle révélait :

Ah ! Gérard ! mon père est le bourreau du tien !

s'écriait Thierry annonçant à Gérard l'assassinat de son père.

LE PAPE

Gérard, souvenez-vous que vous êtes chrétien !

GÉRARD

Mon père !

THIERRY

Au meurtrier ne dis pas anathème !

Grâce !

GÉRARD

Je lui pardonne ; et toi, Thierry, je t'aime...
Sois mon frère !

THIERRY

Oh ! merci !

LE PAPE

L'adorable bonté

Nous d'un nœud sanglant votre fraternité :
Aimez-vous ! aimez Dieu, l'Église et sa querelle !

La douleur du fils s'arrêtait là : la religion suffisait à en sécher les larmes, en cinq vers.

A pas de loup, le Frère Frappus s'approcha de Léonard. Lui aussi errait dans le jardin, guettant le succès de la pièce.

— Que faites-vous ? demanda-t-il ; on a peut-être besoin de vous sur la scène.

— Tranquillisez-vous, Frère : je ne parais pas à cet acte.

Ils restèrent côte à côte. Leur rencontre évoquait en Léonard le dimanche matinal où le Frère l'avait félicité d'être nommé préfet.

— Est-ce une belle pièce ? continua le Frère. On dit que le Père Longhayé a bien du talent.

Léonard l'interrompit :

— Zimmer ? quelles nouvelles en a-t-on ?

Le Frère soupira :

— Il est mort aujourd'hui, à quatre heures.

— Ah !...

-- C'était une question d'heures... Prenez garde de vous enrhummer, vous ne pourriez plus déclamer.

— Pourquoi joue-t-on la pièce ce soir ? interrogea Léonard d'une voix qui tremblait.

— Avait-on le temps de prévenir que tout était changé?... Et puis...

Le Frère s'arrêta. On devinait combien cet accident lui paraissait secondaire. Une salve d'applaudissements arriva, joyeuse ; il eut un geste d'orgueil.

— Entendez-vous ? cela marche bien ! tant mieux !

— L'acte finit, répliqua Léonard.

Mais il resta immobile. Cette fin de Zimmer, si brève, terrorisait son plaisir. Son cœur se serrait de frayeur.

Tout à coup, une ombre s'approcha. Le Père Frégier, furtif, un sac de voyage à la main, traversait le jardin. En apercevant Léonard, il lui caressa la joue d'une tape amicale.

— Êtes-vous content ? vous applaudit-on ?

Sans attendre la réponse, il continua sa route. Léonard s'était rapproché du Frère Frappus :

— Où va-t-il ?

— Il part.

— On l'a appelé auprès de quelqu'un ?

— Non, il quitte la résidence.

Léonard, stupéfait, répéta :

— Il quitte Saint-Louis de Gonzague ?

— Certainement.

Comme Léonard paraissait incrédule, le Frère donna des explications mystérieusement.

— Je viens d'apprendre cela par hasard. Avant d'aller à la séance, le Père Provincial l'a prévenu qu'il l'envoyait à Boulogne. Il va, sans doute, prendre son train.

C'était vrai : peut-être à cause du trop grand succès des conférences, sans même donner de raisons, le Provincial avait ordonné ce départ.

Évitant les adieux, le Père Frégier obéissait sur l'heure. « Obéir ! obéir ! » Subitement le mot terrible du Provincial était revenu à la mémoire de Léonard. Cette obéissance vivante, cessant d'être un mot vain ou une possibilité, venait de passer devant lui.

Le Père, d'ailleurs, avait son visage habituel, sa marche coutumière. Il quittait ce pays, cette demeure, le jardin, tous ces lieux auxquels un peu de son cœur avait dû s'accrocher : pas un signe, cependant, n'avait trahi son émotion.

On l'avait voulu, cela lui suffisait.

Léonard se retourna vers le Frère, révolté contre l'exemple.

— Ainsi, il est parti !

— Oui, pourquoi pas ?

— Et ses conférences ?

— Il y en aura un autre qui viendra.

Le Frère, lui, trouvait cela très simple. Il savait que la maison n'en souffrirait pas. A la place du Père Frégier, arriverait un nouveau prédicateur, doué d'aptitudes semblables et destiné au même apostolat.

Accablé, ne sachant plus si son découragement

était provoqué par la mort de Zimmer ou ce départ tragique, Léonard rentra.

Une fièvre régnait dans les coulisses. On buvait du punch. Le Père Boijol reprenait violemment Bernières :

— Vous êtes paralysé ! vous ne remuez pas ! vous n'avez pas l'air de sentir ce que vous dites !

Il appela ensuite Lanie .

— Vous, c'est bien, la voix portait, on a dû vous entendre. Mais vous manquez d'onction. Soyez pape, que diable !

Et, avisant Léonard :

— A quoi pensez-vous ? demanda-t-il, vous semblez méditer un complot.

Celui-ci secoua la tête.

— Savez-vous que Zimmer est mort ?

— Ah ! on vous l'a dit ? Et bien ! gardez-le pour vous. Il faut que, ce soir, tout marche à souhait.

Pareil au Frère Frappus, il ne songeait qu'au succès du collège, et il tourna les talons, inquiet, réglant la machinerie, absorbé par les minuties de la scène autant que par une préparation d'examen.

De nouveau, les trois coups retentirent : Léonard entra en scène.

Il ne vit rien, d'abord. Il parlait d'une voix contenue. Devant lui, il percevait le vide fait par la salle, et qui, reculé par l'éclat de la rampe, devenait prodigieux.

Puis, il s'apprivoisa. Son émotion se calmait. Il osa regarder, et c'étaient des yeux partout, rien

que des yeux fixés magnétiquement sur les siens et réfléchant ses frissons.

Ce fut enfin une ivresse. Ce silence, qui vivait de l'écouter, l'exaltait. Il devint Henri IV, souffrait, s'irritait, fut hautain, découragé, brutal ; tout cela, vraiment, sans effort, presque sans y songer, si bien que, tout à coup, l'assistance applaudit.

La tragédie, d'ailleurs, s'adaptait au désarroi de son cœur. Déchu, traqué, l'empereur se réfugiait dans une cabane et y agitait tour à tour des projets de folle révolte ou de soumission sans réserve aux volontés du pape.

Il eut des cris de doute, des gestes d'angoisses. A mesure qu'il allait, il ne savait plus s'il exposait ses propres anxiétés ou celles d'un personnage imaginaire. L'ovation grandissait. Les autres acteurs étaient comme entraînés par elle. Dans la scène où il refusait à son père de quitter le cloître, Bernières employa des intonations qui doublèrent les réticences du dialogue :

CINCIUS

Épargne-moi des avis insultants ;

Je veux...

THIERRY

N'achevez pas ! n'achevez pas ce crime

De pousser ma jeunesse au chemin de l'abîme.

Ah ! si l'on aime ainsi, qu'est-ce donc que haïr ?

Ne pourrai-je être à Dieu sans vous désobéir !

CINCIUS

Tu désobéirais ?

THIERRY

Dieu vaincra, je l'espère.

CINCIUS

Prends garde !

THIERRY

Qu'il est dur de lutter contre un père !
Mais de ce dur combat vous même êtes l'enjeu !
Mais je lutte pour vous, quand je lutte pour Dieu !

Ces réponses enchantaient. On applaudit encore par deux fois.

Mais, lorsqu'au troisième acte Léonard apparut, à demi fou, roulant sa personne impériale sur les marches du trône pontifical demeuré vide, quand, d'une voix secouée par des sanglots de colère, il cria :

Allez dire à ce maître, à ce juge,
Que vers lui, malgré vous, je me suis élancé,
Que mon front suppliant bat ce marbre glacé,
Qu'après tant de bassesse il peut enfin m'en croire,
Que je l'attends !...

on fut pris de délire.

Le premier, le Père Boijol cria des coulisses, où il surveillait les entrées :

— Bravo ! bravo !

Comme une trainée de poudre, le cri se propagea. Il grossit, devint une acclamation : on oubliait qu'un simple élève avait joué. La plupart s'étaient levés. D'autres disaient :

— C'est superbe, admirable !

Et un grand bruit s'éleva. Il emplit le jardin, étonnant les demeures voisines ; Nevers tout entier

célébraît la gloire de Saint-Louis de Gonzague et de son enseignement.

Léonard cependant s'était relevé. Il salua. Durant une minute le monde venait d'être à lui. Il l'avait conquis, rendu docile à ses gestes, à ses mots. Aucun terme qui pût exprimer cette jouissance. Il aurait voulu arrêter le temps, et il eut une défaillance, chancela, salua encore, rentra enfin dans la coulisse.

Le Père Boijol accourut :

— Vite, du punch : prenez garde de vous refroidir.

Le Père Randuel lui serrait les mains :

— Étiez-vous assez en veine !

Les figurants l'entouraient de regards jaloux. Il était le pôle attirant les pensées, mais ne s'en apercevait pas. Il savourait uniquement la minute triomphale, sentant qu'à jamais sa vie tendrait à la retrouver.

Par un miracle, elle se renouvela.

La toile était tombée ; des rappels retentissaient. Tout à coup, le Provincial apparut sur la scène, suivi du Père Bartolène. Il félicita successivement les acteurs d'une voix glacée. Le Père Bartolène ponctuait ses phrases de hochements de tête approbatifs. Arrivé devant Léonard, un brusque sourire illumina la face rigide du Provincial. Il tendit les deux mains :

— Ah ! mon cher enfant, Dieu vous a départi des dons bien précieux. Usez-en toujours pour lui et sa plus grande gloire !

Le Père Bartolène aussi rompit son silence officiel :

— Soyez toujours un acteur divin, dit-il d'une voix sifflante, comme vous le fûtes ce soir.

Alors Léonard remercia, extasié. Le compliment du Provincial couronnait sa victoire. Il effaçait les duretés premières, entourait le passé et le futur d'une auréole. La mort de Zimmer, le départ du Père Frégier, l'angoisse de la vocation, tout s'évanouissait dans une musique de gloire.

Au dehors aussi, l'enchantement se prolongea. Madame None, si avare de compliments, vint la première à sa rencontre :

— Vraiment, dit-elle, tu as très bien joué.

Les Randal, M^{me} Servet et la foule des Rohn-Mayer, accourus autour d'elle, l'enveloppaient de phrases puérides :

— Que vous devez être satisfaite !

— Voilà une tante bien heureuse !

— Il arrivera où il voudra.

— Et quelle belle pièce !

D'autres attendaient que Léonard passât, désireux de le voir de près, comme une personnalité rare.

M^{me} Cheudaine, s'avança, audacieuse :

— Mon fils a raison d'être votre ami : vous avez été si bien !

— Mâtin ! déclara Jouques, tu déclames proprement !

A côté de lui, une fillette, enfin, s'écria :

— Que c'était amusant de pleurer !

Léonard souleva l'enfant et l'embrassa :

— Je vous paie pour tout le monde, s'écria-t-il avec un emportement de plaisir.

— Une de vos parentes, sans doute ? demanda le Père Propiac, qui s'était approché.

M^{me} Jouques répondit :

— C'est ma fille, Madeleine. Elle ne savait pas encore ce qu'est une représentation.

Durement, le Père regarda Madeleine. Elle était enveloppée dans une capeline blanche. Une grâce juvénile s'échappait d'elle. On ne voyait cependant que ses yeux couleur de primevères, rendus violets par la nuit.

Le Père Propiac se tourna brusquement vers madame None :

— Il faut emmener Léonard. Ne pensez-vous pas qu'il est très fatigué ?

Ils partirent. Ce fut un retour lent dans la même nuit claire. Nevers était assoupi. Au-delà de Saint-Cyr, le désert monastique s'étendait. La lune, profilant les silhouettes des gargouilles, peuplait l'air de fantômes.

En arrivant, madame None, qui avait allumé la lampe, fit un geste de crainte :

— Une dépêche !

Elle la parcourut des yeux ; puis, l'ayant relue, la tendit à Léonard :

— C'est de ton tuteur.

A son tour, Léonard l'examina. Le papier bleu disait seulement :

« J'attends Léonard à Paris. Urgence absolue.

ARTUS. »

Madame None murmura, après un court silence :

— Il doit être fort malade, puisqu'il se souvient que tu existes.

— Très malade, peut-être.

— C'est bien. J'irai demain en parler au Père Sixte. Bonsoir.

Ils se séparèrent anxieux. L'inconnu venait d'entrer dans leur maison.

VIII

— Son tuteur le réclame?

Le Père Sixte fit un haut-le-corps mal réprimé et continua d'une voix brève :

— Comment voulez-vous, Madame, que nous puissions accepter la responsabilité de l'instruction de nos élèves, si, pour un oui ou pour un non, les parents nous les reprennent? Les examens sont proches ; la retraite des philosophes commence jeudi. Le moment est vraiment mal choisi pour emmener Léonard.

Madame None expose la situation :

— Le tuteur de mon neveu s'occupe rarement de son pupille. Une affaire très grave a seule pu motiver sa demande.

— Je le comprends, Madame ; mais ce sont là des considérations de famille dans lesquelles il nous est impossible d'entrer.

— J'estime nécessaire le départ de Léonard, réplique sèchement madame None ; je crois avoir le droit d'en être seule juge.

Le Père Sixte réfléchit ; puis, se tournant vers Léonard :

— Soit ! vingt-quatre heures, pas plus. C'est aujourd'hui mardi ; soyez ici jeudi matin.

D'un signe, il les congédie.

— Tu partiras à deux heures, dit alors madame None à Léonard.

Le calme claustral de Saint-Louis de Gonzague a repris. Dès sept heures, la cloche a sonné l'étude coutumière. Grave, mais sans inutile homélie funèbre, le Père Decurvil a fait part de la mort de Zimmer :

— Nous écouterons la messe à son intention. On dira ensuite le *De profundis* pour le repos de cette âme que Dieu a bien voulu rappeler à lui.

Et le silence s'est accru, alourdi par ce deuil d'enfant.

Nulle félicitation n'a accueilli Léonard. Il éprouve une angoisse à l'idée de cette visite à un tuteur dont il ne sait rien, qu'il n'a même jamais vu. Rouage démonté, sa pensée tourne dans un cercle d'inquiétude, et, au sortir de la chambre du Père Sixte, il n'hésite pas : il se rend chez le Père Propiac.

Comme le Père Sixte, celui-ci apprend la nouvelle avec un étonnement maussade.

— Vous ne connaissez pas votre tuteur ?

— Non

— Vous ne lui aviez pas écrit ?

— Pas un mot.

Le Père tombe dans une rêverie.

— Faudra-t-il profiter de ce voyage pour lui faire part de mes projets ? demande Léonard.

Après un long silence, le Père répond :

— S'il est malade au point d'être appelé à

paraître devant Dieu, à quoi bon ? Sinon, une lettre, plus tard, vaudra mieux.

— Une lettre ?

— La lettre est un fait. Elle dit ce qu'elle veut dire. On ne discute pas avec elle. La discussion seule amène des paroles imprudentes.

Puis, mû par une sorte d'instinct prophétique, il ajoute :

— Plaise à Dieu, mon enfant, que, durant cette absence, il vous fasse sentir en sa plénitude la joie de lui appartenir. Allez ! que votre bouche, vos yeux et votre cœur demeurent fermés.

Léonard se révolte contre cette suspicion.

— Père, je ne m'absente que vingt-quatre heures.

— Je le sais, réplique froidement le Père Propiac.

Il partit à deux heures, comme l'avait voulu madame None. En se rendant à la gare, il aperçut le magasin de Zimmer. Les auvents étaient clos sévèrement. Un billet noir, collé sur l'un d'eux, annonçait que la mort — faillite irrémédiable — causait la fermeture...

Voyage étrange, en vérité, tenant du cauchemar et de la féerie !

C'est d'abord l'approche de ce Paris mystérieux que grandissent ses ignorances.

Le jour tombe. Les maisons roses de la banlieue gisent, pareilles à des jouets défraîchis jetés par un enfant le long des chemins. Au loin, la ville se

pelotonne dans l'air sale. Oh ! cette gare immense, sorte de hangar provisoire que rongent les fumées. Les locomotives halètent comme si l'air leur manquait. Les fontes des plaques tournantes sonnent sinistrement.

Léonard s'arrête dans la cour du débarcadère. Il pensait bien que nul ne viendrait l'y chercher. Une pareille solitude cependant l'effraye, et il reste là, irrésolu, quand soudain quelqu'un l'appelle :

— Clan ! par quel hasard ?

— Toi, ici !

C'est Bruet, le rhétoricien chassé. Il approche, la boutonnière fleurie, vêtu d'habits d'irréprochable coupe. Rien en lui ne rappelle l'élève de Saint-Louis de Gonzague, renvoyé quatre mois auparavant.

Alors un dialogue bref s'engage :

— Qu'est-ce que tu fais ? demande Bruet.

— J'arrive.

— Resteras-tu longtemps ?

— Un jour à peine.

— Toujours à la boîte ?

— Oui.

— Bien du plaisir !

— Et ton examen ? dit Léonard.

— Mon bachot ?

Bruet éclate d'un rire ironique.

— Bon pour les imbéciles !... Est-ce qu'il y a besoin de cela, pour réussir ?... On voit que tu arrives de ta province !

Il enveloppe ensuite Léonard d'un regard de

pitié et inspecte son uniforme. Léonard sent brusquement le rouge lui venir au front. Pour la première fois, son collègue lui fait honte. Il se sent mal habillé : cette humiliation puérile devant un camarade méprisé est un supplice.

Bruet, indifférent en apparence, frappe le trottoir du bout de sa canne.

— Chacun son goût ! dit enfin Léonard : nous n'avons pas les mêmes idées.

Il regarde ensuite autour de lui, comme s'il cherchait quelqu'un.

— Est-tu seul ? demande Bruet.

— Pour le moment : mon tuteur m'attend chez lui.

— Tu n'es jamais venu à Paris ?...

— Qu'en sais-tu ?

— Cela se voit. Tu ne sauras pas te débrouiller ; je vais te quérir un sapin. Attends-moi.

— Non, c'est inutile.

Mais déjà Bruet s'est éloigné. Léonard éprouve une colère sourde contre cet air novice qu'on lui découvre. Non seulement ses vêtements lui sont odieux, mais sa tenue, ses gestes, sa façon d'être.

Une minute après, Bruet revient :

— Voici le véhicule. Où demeure ton tuteur ?

— 3, rue de l'Université.

— Vous entendez, cocher ?

De nouveau, Léonard regarde Bruet au fond des yeux. Une question lui brûle les lèvres. Il ne parvient pas à la retenir.

— Tu as trouvé une position ?

Les lèvres crispées, il voudrait en douter

— Viens me faire une visite demain, tu verras cela.

— Je n'aurai pas le temps.

— Cinq minutes suffiront. Agence Durthal, 8, place de la Bourse. J'y suis tous les jours à cinq heures.

Bruet le met ensuite dans la voiture :

— C'est entendu, à demain ! Tu diras aux garçons de bureau que je t'ai donné rendez-vous : sans cela, tu poserais.

La voiture s'ébranle et roule sur les pavés.

Aux yeux de Léonard, quelque chose vient d'être bouleversé dans le monde. La morale de son collègue — cette morale sur laquelle sa vie spirituelle est assise — est renversée. Un fait a suffi pour la détruire : Bruet heureux. Pourtant, un doute lui vient. Si Bruet s'était moqué de lui ?

Aussitôt, il se décide : demain, quoi qu'il arrive, il ira au rendez-vous, rien que pour éclairer son ignorance !

Autour de lui, c'est Paris, un Paris de rive gauche, très provincial, mystérieux dans son vêtement de nuit. Partout, des hautes maisons. Léonard voudrait aller plus vite. Par instants, il évoque la place de Saint-Cyr. L'air qu'on respirait là-bas était si frais, presque parfumé !

— Ah ! c'est le collégien !... Approche-toi, mon garçon, et faisons connaissance.

Assis dans un fauteuil Louis XIII, que décorent

des chimères, M. Artus examine Léonard. Le ventre rond, le crâne dénudé, la figure hérissée d'une barbe argentée, M. Artus sourit. De lui, Léonard aperçoit surtout deux yeux malicieux, d'une incroyable mobilité, brillant derrière les vitres de lunettes immuables. La voix est un peu mince, mais rieuse. Avec son air de perpétuelle ironie, ce tuteur lui semble très différent de ce qu'il imaginait.

— Nous vous avons cru très malade, fait-il embarrassé.

— Malade ! qui a dit cela ?... Encore cette vieille folle de None ! La seule maladie qui m'ait pris, mon garçon, fut de penser à ton existence. Cela suffit bien... Allons, vite ! j'ai faim. Jean, menez-le dans sa chambre et mettons-nous à table.

Le dîner est délicat. Vers la fin, M. Artus et Léonard s'accourent sur leurs sièges. Les murs sont décorés d'assiettes anciennes : des plats mauresques à feux rouges, des assiettes japonaises à l'émail azuré, des chines verdâtres, des moustiers à papillons. Dans l'encoignure, une vasque de Rouen met ses festons multicolores. Autour de l'horloge, sont des plats Renaissance, célébrant en bleus ternis les mythologies de la mer.

Comme dans la voiture, Léonard pense à Nevers. Il perçoit en même temps l'égoïsme des bibelots rares, la douceur des tapis moelleux et de la gourmandise satisfaite. Combien lointaine la salle à manger de madame None, avec son carrelage, ses bahuts clos ! Il semble à Léonard que sa jeunesse

s'est écoulée, là-bas, dans un lieu sans lumière. Seuls les réfectoires de Saint-Louis de Gonzague pourraient rivaliser grâce aux bois clairs qui les décorent ; mais à peine y pense-t-il : l'oubli déjà les atténue.

— Causons, dit M. Artus.

Sirotant son café, il entame un discours.

— Sorti de boîte muni de parchemins, qu'est-ce que tu comptes faire de ta vie ?

Léonard restant muet, il s'explique :

— Oui, je l'avoue, j'ai pu te paraître un tuteur peu soucieux de ses devoirs, réduit à un rôle notarié... Hé ! hé ! ce ne fut pas une sinécure ! Je ne prétends pas à ta reconnaissance, mais que diable ! c'est quelque chose. Madame None ayant pris le reste, que faire de plus ?

Il ajoute d'un ton incisif :

— Je déteste cette excellente None ; elle me le rend. Peut-être agiras-tu donc sagement en contrôlant nos dires quand nous parlerons l'un de l'autre.

M. Artus se renverse ensuite sur son siège et poursuit d'une voix légère :

— Madame None et moi ne nous sommes jamais entendus à ton propos. Elle a rêvé pour toi l'éducation brillante des bons Pères ; mon rêve était inverse. Cependant, j'ai cédé. Je discute rarement avec les femmes : elles tiennent à leurs raisons comme à leurs robes, passionnément. Après tout, le mal fut relatif. Il est puéril de s'occuper de la façon dont on lange un marmot. Madame None a fait langer à sa fantaisie ton intelligence, c'est fort

bien. Tu as travaillé, on te dit sage, j'en suis enchanté... Reste l'aiguillage, qui est mon affaire. Y as-tu songé ?

Léonard ne répond toujours pas.

— Tu ne dis rien ? Allons ! ma dépêche avait du bon. J'ai eu raison de m'inquiéter.

— Vous vous trompez, dit enfin Léonard, depuis longtemps je pense à mon avenir. Les Pères nous font faire une retraite à cette intention, à partir d'après-demain. Je vous communiquerai ma décision, lorsque je serai moi-même fixé.

— Ta décision ?

M. Artus a un soubresaut ; puis, son rire éclate, sec comme un bruit de noisettes secouées dans un sac :

— Admirable ! admirable ! Une retraite ! Sauras-tu mieux après si l'enregistrement est préférable aux douanes ?

Blessé, Léonard se lève :

— Il est possible que nos points de vue soient différents, réplique-t-il ; vous n'avez pas à trouver le mien ridicule, puisque vous ne le connaissez pas.

Subitement, les sourcils de M. Artus se sont froncés :

— Tu ne te feras pas jésuite, j'imagine ?

— Pourquoi non, si cela me plaît ?

Léonard s'est retourné vers son tuteur. Leurs regards se croisent. Presque involontairement, les ripostes partent :

— Je ne le permettrai pas ! crie impérieusement M. Artus.

— De quel droit ?

— Du droit que m'a légué ton père en mourant.

Puis, ils se taisent. Léonard baisse la tête, soucieux.

Son père ! il y songea si peu !... Avec quel soin jaloux ce souvenir fut écarté de sa vie... Il l'a connu, c'est vrai ; mais il était très enfant. Qu'en saurait-il ? Personne qui lui en désire parler ; nul portrait. Madame None le haïssait parce qu'il était libéral. Aujourd'hui encore, en guise de pardon, elle affecte l'oubli. Et il semble qu'au mot de M. Artus tout le passé descende dans la salle tiède. Ce nom du père qui n'est plus suffit à l'évoquer.

Après une pause qui paraît démesurée, M. Artus dit d'un ton affectueux :

— Si je parle ainsi, ce n'est pas pour condamner ton inexpérience. Les grands sentiments sont le miroir auquel se prennent les cœurs de ton âge. On parle de sacrifice, de dévouement, de devoir, et, jonglant avec des mots, on devient leur victime. Prends garde : après tout, la proie est de nature à valoir au moins une tentative. Tu es intelligent ; on se figure que tu seras mon héritier ; — ce qui est, il est vrai, une conjecture : — double raison pour te donner des conseils intéressés et te pousser plus qu'un autre à des décisions auxquelles tu n'aurais jamais songé de toi-même.

De nouveau, Léonard relève la tête avec colère :

— On ne m'a jamais poussé à rien ; on voit bien que vous les connaissez mal.

— Qu'en sais-tu ?

— Vous les connaissez mal, vous dis-je. Si vous aviez parlé cinq minutes avec le Père Provincial ou l'un quelconque de nos professeurs, vous changeriez d'opinion. Les Pères veulent — vous entendez bien — ils veulent que la vocation vienne de Dieu seul. Ils s'opposent à cet appel, l'éprouvent par tous les moyens à leur portée... Il y a deux ans, un de nos camarades a voulu entrer au noviciat ; il n'a pas pu : il a dû se contenter d'entrer au grand séminaire.

— Etait-il pauvre ou bête ? interrompt M. Artus.

Mais Léonard n'entend point. Il a suffi de ce conflit pour dissiper l'amollissant bien-être auquel il s'abandonnait lâchement tout à l'heure.

— Moi-même, s'écrie-t-il, j'en suis la preuve vivante !

M. Artus s'est levé à son tour :

— Inutile de poursuivre ; s'il te plaît de choisir ce métier, libre à toi. J'exige simplement, comme j'en ai le droit, que tu attendes ta majorité. A vingt et un ans, que ce soit avec une femme ou avec Dieu, un homme peut faire les bêtises qu'il lui plaît ; d'ici là, je remplace ton père, et tu m'obéiras.

La voix de M. Artus est nette, définitive.

— C'est tout ce que j'avais à dire, fait-il. C'était nécessaire, je m'en aperçois... Et, maintenant, veux-tu venir au théâtre ?

— Je n'y tiens pas.

— A ton aise. Tu pars demain matin, sans doute, pour ne pas manquer cette retraite ?

— Demain soir, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. J'ai une visite à faire.

— Tu connais du monde à Paris ?

— Un ancien camarade.

— Fort bien !

Chose étrange, la soirée s'achève délicieusement. Tous deux sont rentrés dans le cabinet de M. Artus. L'âpre dispute est oubliée.

M. Artus s'exprime par petites phrases saccadées, et toujours avec de légers rires, couvrant mal sa mélancolie. Le flot amer des souvenirs est entré avec Léonard dans sa demeure. Il parle de Shanghai, qu'il habita deux ans. Il sourit tristement à l'idée de Ceylan, qu'il ne reverra plus, et conte des aventures survenues au désert. Une merveilleuse vision de réel se dégage de ses mots brefs.

— J'ai vu cela, dit M. Artus. Ton père, lui, croyait au bonheur du foyer : à vivre aimé, qui sait s'il ne fut pas le plus sage ?

Et, se tournant vers Léonard :

— Il faut agir, toujours agir ! mais agir seul, à quoi bon ?

A quoi bon ! c'est le mot de saint Ignace : « A quoi bon gagner le monde ! » mais retourné cette fois contre Léonard, proclamant la désolation des existences sans but. En l'écoutant Léonard, a éprouvé un doute léger :

« Si tout était plus compliqué que je ne me l'imaginais ? » pense-t-il.

Puis, il retombe dans sa somnolence

Il fait bon. L'odeur d'un bouquet d'héliotropes pèse doucement dans l'air. Léonard voudrait que Bruet le vît là. Quelle revanche ! car il attribue à Bruet ses propres expériences et voit dans le luxe de la maison Artus des grandeurs imaginaires.

— Qu'est-ce que l'agence Durthal ? demande-t-il soudain.

— Ne la connais-tu pas ? répond M. Artus. C'est la plus grande agence télégraphique de Paris. Elle démolira l'*Havas*.

Il analyse en connaisseur les avantages de l'affaire et se lève enfin :

— Réfléchis, cette nuit, à ce que tu désirerais. Je ne veux pas que tu sois venu chez ton tuteur sans rapporter un souvenir de ton voyage.

— J'ai réfléchi.

— Déjà !

Léonard a jeté un regard sur son uniforme de collégien, à coupe gamine et ridicule. Machinalement, il passe les mains sur la double rangée de boutons d'or, comme pour les cacher.

— Je désirerais un autre costume...

— Tu n'as que cet accoutrement ? Je reconnais là cette chère None. Tu as raison, mon ami, nous y pourvoirons dès demain. Bonsoir.

— Bonsoir, Monsieur... dit Léonard.

Ce mot lui brûle les lèvres, tant il remercie mal. Grâce à M. Artus, il ne rougira plus devant Bruet !...

Qui l'eût reconnu le lendemain, un peu raide dans ses vêtements nouveaux, élégant à force de

jeunesse ? Pas une seconde il ne songea qu'il y avait là une sorte de reniement de son collègue. Sa pensée était ailleurs.

Ils virent Paris, — non pas le Paris des vieilles pierres et des musées, mais ce Paris féminin et pervers, où le trottoir est aux filles et aux rois sans royaume, où toutes les déchéances coudoient toutes les fortunes ; ce Paris dont Léonard écoutait, la veille, le grondement et qui, maintenant, roulait sous ses yeux tant de vagues humaines.

Ils virent aussi les Tuileries mélancoliques, et le Luxembourg aux verdure qui chuchotent des refrains de mansarde et ombragent les trottins.

M. Artus disait :

— Il suffit d'une journée pour détester Paris. Il faut trois ans pour l'adorer.

Léonard répliqua :

— Je ne tiens pas à l'aimer.

Et il vanta Nevers. Cependant ce fut du bout des lèvres. Il avait oublié Saint-Louis de Gonzague.

A cinq heures, Léonard arriva place de la Bourse. Une plaque de marbre, placée à côté de la porte, annonçait l'agence Durthal ; il y avait autour d'elle des enseignes de modistes et de commissionnaires en soieries. Léonard éprouva du plaisir à constater cette promiscuité.

L'agence occupait l'entresol.

Il s'adressa à un huissier installé à l'entrée dans une chaire solennelle :

— M. Bruet ?

L'huissier répliqua d'un ton rogue :

— M. Bruet ? je ne sais pas... Adressez-vous à l'autre.

L'autre était un chasseur, chamarré de boutons d'argent. Coiffé aux initiales de l'agence, il courait les bureaux.

— M. Bruet ? répéta Léonard, l'arrêtant au passage.

Le gamin l'enveloppa d'un regard insolent.

— Pas là, M. Bruet.

Il tourna les talons. Léonard le retint :

— J'ai rendez-vous avec lui ! Il m'attend.

— C'est bien : je vais voir où il est.

« Peu polis, les gens de la maison, » pensa Léonard saisi d'inquiétude.

Autour de lui, la salle s'emplissait de murmure. Des gens affairés arrivaient. La plupart, très corrects, allaient et venaient, affectant des impatiences. Derrière un vitrage du fond, on distinguait le roulement d'une imprimerie en marche.

A mesure que le temps passait, Bruet devenait aux yeux de Léonard un plus grand personnage.

— Eh bien, cette réponse ?

— Là ! je vous l'avais dit : il n'y est pas.

— Je l'attendrai.

— Dame, vous savez, il n'est pas sûr qu'il vienne.

— Me voilà, au contraire, dit Bruet, qui arrivait, le chapeau sur la tête, avec l'allure tranquille d'un homme retrouvant son chez lui. Tu es à l'heure... Comment va ? Entre là-bas, je t'y rejoins.

Léonard se dirigeait vers la salle désignée quand, hargneux, le chasseur l'obligea à rebrousser chemin : il fallut l'intervention de Bruet pour calmer la dispute.

— Ils sont aimables, tes domestiques ! s'écria Léonard.

— Ah ! mon cher, que veux-tu ! fit Bruet négligemment ; tant de personnes viennent nous ennuyer qu'on se défend comme on peut... Viens.

Ils entrèrent dans le sanctuaire.

— Le cabinet du patron, dit Bruet ; le mien... quand il n'est pas là.

Il tourna le bouton d'une lampe électrique. La pièce s'éclaira, tout entière en grandes tables et meubles de cuir rouge. Des papiers couvraient un immense bureau. On éprouvait une sensation bizarre à enfoncer sans bruit dans les tapis. Ce luxe sévère, si différent des coquets arrangements de la maison Artus, interdit Léonard.

— Assieds-toi, dit Bruet, offrant une cigarette à Léonard. Non ? C'est vrai : défendu là-bas !

Il s'installa devant le bureau, et feuilleta des doubles de dépêches, tirés à l'encre grasse.

— Quoi de neuf ?

— C'est à toi que je le demande, répliqua Léonard.

Il trouvait maintenant la Providence injuste.

— Ah ! si cela peut t'intéresser, il y a encore une révolution en Bolivie.

— Alors, tu travailles ici, reprit Léonard : qu'est-ce que tu y fais ?

— Ce que j'y fais ? Je suis le secrétaire du patron : quatre cents balles par mois ; le double... d'ici peu. Voilà. C'est papa qui m'a trouvé cela, par des relations.

— Tu as eu de la chance, murmura Léonard d'un ton rageur.

— Quand repars-tu ?

— Ce soir. Aucune commission pour les camarades ?

— Ah ! les camarades !... Au fait, qu'est-ce qui s'est passé à la boîte depuis mon départ ?

Léonard se leva, irrité :

— Avant-hier, on a joué une tragédie.

— Vous êtes gais, là-bas !

— Plus de mille personnes y assistaient.

D'un geste large il évoqua la foule qui l'avait enivré de gloire.

— Laisse-moi donc tranquille ! répliqua Bruet ; le monde de Nevers ! Qui est-ce qui connaît cela ?

Justement la porte s'ouvrait. L'huissier entra, apportant une carte et des dépêches.

— C'est bien, dit Bruet, faites attendre. Je suis occupé.

Il montra la carte à Léonard :

— Encore un sénateur qui vient nous embêter !

Léonard eut un sourire d'ironie :

— Tu fais maintenant poser les sénateurs ?

— Pourquoi pas, puisqu'on leur rend service ?

On ne nous refuse rien, parce qu'on a besoin de nous. On a ce qu'on veut, des billets de théâtre,

des femmes, l'œil chez les tailleurs. Ce sont les bénéfices de la position !...

— Comment connaissais-tu le directeur de l'agence ?

— Je ne l'ai jamais vu ! il est en Amérique, ie ne sais où.

— Est-ce un banquier, un homme d'affaires ?

— Un monsieur qui s'amuse à démolir l'*Havas* : j'ignore le reste.

— Mais, enfin, avec qui travailles-tu ici ?

— Avec Lannemaze. C'est lui qui est le chef de l'agence à Paris.

Léonard réfléchit ; il éprouvait le besoin de montrer qu'il n'était pas étranger à ce monde dont Bruet voulait l'étourdir

— Mon père connaissait beaucoup un Lannemaze qui habitait Dijon, dit-il.

— C'était le frère, qui est mort panné. Le fils de celui-là mange maintenant la fille à Weber... six millions de dot ! Il était sans le sou et s'est fait épouser ! En voilà un veinard !

Les yeux de Bruet flambèrent de désir. Léonard le sentit rempli d'ambition et dépourvu de scrupules.

— La besogne commence, dit Bruet montrant les dépêches ; tu peux rester, si le cœur t'en dit. Le métier n'est pas absorbant.

Léonard s'excusa.

— Alors, adieu ; amuse-toi bien chez les Révérends ! et bonne chance, au bachot !

Léonard pâlit comme sous le coup d'une insulte :

— Tu aurais aussi bien fait de passer le tien, répliqua-t-il d'une voix rageuse.

Et, rêveur, il retourna chez M. Artus.

Le même soir, il fit une rentrée mélancolique, par les rues de Nevers. Comme après la tragédie, la nuit était d'une clarté sereine. Surpris, Léonard écouta le silence provincial, absorbant le bruit de sa marche, et qu'il n'avait jamais soupçonné jusqu'à ce jour.

Madame None vint ouvrir elle-même :

— Artus était-il à l'agonie ? demanda-t-elle.

— Nullement : il va fort bien.

— Alors, pourquoi ce voyage ?

— Une fantaisie, je pense.

Léonard eut ensuite un mot irréfléchi :

— Figurez-vous, ma tante, que j'ai rencontré Bruet. Il a une position superbe !

Une flamme passa dans les yeux de madame None :

— Un mauvais sujet !

Seul dans sa chambre, Léonard murmura :

— Un mauvais sujet... Est-ce bien sûr ?

Le lendemain, il entra en retraite.

IX

— Dieu vous attend là, mon cher enfant, dit le Père Propiac : puisse-t-il vous inonder de sa lumière !

Du geste, il montra la maison enfouie sous un massif de platanes. C'était un ancien couvent d'Augustines, devenu maison de campagne de Saint-Louis de Gonzague, et qu'un calme profond enveloppait.

Au bout de la route on voyait Nevers ; çà et là, des clôtures d'arbres chuchotants, à travers la plaine d^e Loire.

Léonard ne répondit pas. Il ressentait une grande lassitude de son voyage.

Le Père reprit :

— Votre état d'avancement spirituel m'a paru nécessiter une direction spéciale. Suivez les divers exercices comme vos camarades : voici, en outre, de quoi alimenter vos méditations.

Il tendit à Léonard des feuillets qu'enveloppait une couverture verte.

— Chaque matin, je vous en apporterai de nouveaux. Ce sera pour vous l'occasion de causer avec moi, si vous le désirez. Prenez aussi des notes : elles nous seront un élément précieux. Samedi,

enfin, sous le regard de Dieu, nous arrêterons une résolution irrévocable. Il est bien entendu que, si vous voulez vous adresser pour votre confession générale au prédicateur de la retraite, vous êtes libre de le faire. Je crois cependant que ce n'est point désirable. Il ne vous connaît pas comme je vous connais... A demain, mon cher enfant.

Longuement, Léonard regarda s'éloigner le Père, dont la silhouette ressortait, plus noire que d'habitude, sur la poussière du chemin.

— Entrons-nous ? demanda Cheudaine, qui arrivait.

— Alors, on nous enferme ici trois jours ! murmura Léonard.

— Bah ? la prison est jolie !

Tous les deux passèrent la grille.

Journées suprêmes où, dans la paix du cœur et l'immuable sérénité des choses, ils durent juger le monde d'après leurs ignorances et décider de leurs vies, — de leurs âmes !

Plus d'étude ; plus de classe. Pour règle unique, le silence et le rêve. Pour distraction, des homélies et des chapelets. Pour décor, le jardin.

Ce fut exquis, d'abord : on campa dans les fleurs. Les allées elles-mêmes étaient prairie. Cheudaine découvrit une meule de foin fraîchement coupé, et s'y creusa une thébaïde. Bernières resta près de la maison sur un banc ; les passants l'apercevaient du dehors. Léonard se promena à l'aventure.

Ce jardin l'enchantait, avec ses taillis aux rameaux

enchevêtrés. Plus il avançait, plus l'ombre était profonde. Aucun bruit, mais la paix des jours d'été. Au bout d'une allée enfin, l'horizon se découvrit : encore la plaine, puis Nevers baigné de bleu, les tours de Saint-Cyr planant dans l'azur et près d'elles, à peine distinct, le carillon de Saint-Louis de Gonzague...

Léonard s'arrêta. Il était là tout à fait solitaire. S'étendant sur les hautes herbes, il s'installa. Il avait apporté avec lui les feuillets du Père Propiac, ainsi qu'une édition des *Exercices* de saint Ignace annotée par le Père Roothaan. L'ayant découverte dans la bibliothèque de madame None, il s'en était emparé à tout hasard, séduit par ce latin particulier, comme il l'avait été jadis par le bréviaire et les oraisons sacerdotales. Il n'ouvrit rien il rêvait

« Paris ! songeait-il, j'ai vu Paris ! »

Il ne retrouva d'abord dans sa mémoire qu'une vision confuse de mouvements et d'êtres. Des visages ensuite apparurent, distincts : celui de Bruet, celui de M. Artus... Il entendit leurs voix, retrouvait les longues causeries de M. Artus, ses récits de voyages. Tout à coup, il tressaillit : le drame commençait. Il se rappela pour quelles raisons M. Artus l'avait fait venir...

Léonard se leva et marcha. La défense expresse d'entrer au noviciat le troublait moins que les soupçons étranges de son tuteur. Une conscience neuve parlait en lui, lucide, défiante, fortifiée par l'orgueil et l'isolement :

« Tout est possible, disait-elle : tu en vaux la peine !... »

« Tu en vaux la peine », avait dit M. Artus. Les désirs de Léonard, sa vanité, ses ambitions sans formule répétèrent : « Tu en vaux la peine ! »

Il eut peur. Il voulut prier. La prière, ressource des élus, se refusa.

— Mon Dieu ! suis-je donc si changé ? murmura-t-il saisi d'angoisse.

Et, résolu, il prit les feuillets du Père Propiac. Là serait certainement le viatique tout-puissant qui l'aiderait à chasser la tentation.

L'en-tête portait :

MÉDITATION SUR L'INDIFFÉRENCE A L'ÉGARD
DES CRÉATURES

Les yeux de Léonard tombèrent sur ces premiers mots, écrits en italiques :

Tout ce qui existe sur la terre a été créé pour l'homme, afin de l'aider dans la poursuite de la fin pour laquelle il fut créé lui-même.

Léonard rejeta les feuillets, révolté par cette morale. Des voix aussitôt, amplifiant la sentence, la paraphrasèrent dans son cœur :

« Plantes et marbres, êtres humains ou objets, tous les esprits, toutes les vies, tout est créé pour toi ! Va vers le but. Ce qui n'est pas toi est ta chose. *Et reliqua super faciem terræ propter hominem creata sunt.* La fin est le moteur et l'excuse. »

De nouveau, Léonard fit un effort pour s'arracher au prestige.

Il s'interdit de réfléchir. Inconscientes, ses lèvres murmurèrent :

— Paris ! j'ai été à Paris !...

Et l'on aurait cru vraiment que, dans sa pensée, Paris était devenu le but suprême, celui qui doit s'atteindre avec l'aide de toutes les choses créées.

Tout à coup, on appela les retraits pour assister à l'homélie. Léonard partit, allégé : Dieu, peut-être, répondrait à ses doutes.

Il répondit en effet.

Cette matinée — la première — fut consacrée à l'examen de la vie sous la direction du père Anet, prédicateur de la retraite.

— Y trouvons-nous la raison d'être de l'homme ? demandait celui-ci, avec une conviction têtue d'apôtre.

Non ! disait-il, exposant en phrases brûlantes la vanité de tout.

Rien qui pût satisfaire ici-bas la soif de l'âme. Les parents ? Ils proclament eux-mêmes avec la mère des Macchabées : « Ce n'est pas moi qui vous ai donné l'esprit et l'âme, mais le Créateur du monde ! » Les amitiés ? Mirage vain que dissipent les revers, les années, ou l'éloignement. La richesse ? Mot sonore, symbole du bonheur illusoire.

Moins âpre que le Père Gourmanel, le Père Anet décrivit le monde. Il n'était plus l'abîme de perdition, mais la machine à misère, une meule

inconsciente, détruisant les rêves et les projets les plus aimés.

Léonard écoutait. A mesure que la parole prêchée se déroulait, un crucifiant dialogue avait lieu dans son âme.

— Non, le monde n'est pas ce qu'on dit là. Il cède aux forts. Il se soumet à ceux qui veulent. M. Artus est heureux ; Bruet est heureux ; les riches sont heureux...

— Mon Dieu ! obéir à votre enseignement ! demeurer vôtre !

— Cet enseignement te trompe. On cherche à te duper. Souviens-toi de ce qu'a dit M. Artus.

— Mon Dieu ! ne pas discuter vos ordres ! redevenir comme autrefois !

La voix du Père Anet s'éleva, plus affirmative :

— L'homme est le domaine de Dieu...

En traits violents, il peignit cette sujétion de l'homme se continuant jusque dans l'éternité, et l'homélie finit sur une prière humiliée qu'illuminaient des mots tirés de l'Écriture :

— Seigneur ! Seigneur ! vous êtes grand, d'une force éclatante et supérieure à toute attaque. Seigneur, nous sommes vôtres, et nous ne nous lèverons pas contre vous ! Amen

Silencieux, les retraitants se dispersèrent dans les jardins. La tristesse de l'existence, décrite par le Père Anet, les avait rendus très graves. Plus inquiet, Léonard regagna son refuge fleuri.

Il s'assit, résolu cette fois à lire les feuillets du Père Propriac sans se laisser distraire.

Tout ce qui existe sur la surface de la terre a été créé pour l'homme, afin de l'aider dans la poursuite de la fin pour laquelle il fut créé lui-même,

avaient-elles dit. Le texte continuait :

De là, l'obligation pour l'homme de n'user des créatures ou de s'en abstenir qu'autant qu'elles l'approchent ou l'éloignent de sa fin. Nous devons donc, avant tout, nous établir dans une complète indifférence à l'égard de toutes les choses créées, dont l'usage ne nous est pas, d'ailleurs, interdit, ne donnant pas, autant qu'il dépend de nous, la préférence à la santé sur la maladie, aux richesses sur la pauvreté, à l'honneur sur l'humiliation, à une vie longue sur une vie courte.

Léonard s'attacha au sens des mots, cherchant à en pénétrer la signification et y apportant, par un singulier phénomène, l'impartialité d'une étude spéculative.

L'implacable pensée de saint Ignace — ce qu'il nomma le *Fondement* de ses *Exercices* — était ensuite commentée. On n'aurait pu trouver là ni une analyse banale, ni des éléments de mystique mondaine ; mais, dépourvues de toute image qui en eût voilé la rigueur, les phrases s'adressaient directement aux âmes de choix qu'une dernière secousse doit entraîner à l'élection religieuse.

Ainsi, l'indifférence était le but.

Indifférence nécessaire, parce que disposer des créatures, c'est attenter au droit de Dieu, douter de la marche providentielle des événements, et préférer l'œuvre à l'ouvrier.

Indifférence nécessaire, parce qu'il n'est point de vertu qui ne soit un renoncement sans réserve, point de paix du cœur sans détachement, point de péril qui ne dérive du désir !

Et quelle indifférence ! Rien qui fût épargné. Dieu voulait qu'on enveloppât dans un identique mépris, non seulement la richesse, la santé, l'honneur, mais encore le talent, l'intelligence, les grâces spirituelles, les occupations de son état, le succès divers des entreprises, la chose publique, ses amis, les affections régulières, les parents, tout ce qui est ou peut être.

C'était l'abstraction de toutes choses, l'anéantissement du désir, la négation de l'instinct, la révolte avouée contre les lois de la morale naturelle et de la société :

« Être indifférent, disait le commentaire, au point de pouvoir apprendre la mort de son père ou de sa mère sans ressentir plus d'émotion que s'il s'agissait d'un étranger. »

« Être entre les mains de l'artiste divin, disait-il encore, l'argile qui ne résiste pas et dont on fait à volonté un vase d'élection ou d'ignominie. »

Table rase ! plus de patrie, plus de famille, plus d'individualités : l'être réduit à une force égoïste, consciente uniquement de sa fin et dédaigneuse des moyens. Une conception de l'univers magnifiquement dépravée, dès lors, apparaissait. Puisque tout, en soi, est indifférent, c'est-à-dire ni bon ni mauvais, tout est ou peut devenir moyen. La création est une matière plastique à former à son

gré. Nulle balance possible entre le bien-être des instruments et son propre salut. Même on allait plus loin : la nécessité de la lutte était proclamée. Le vrai religieux doit aller contre la nature. Enfin, éblouissante paraphrase de la devise : « Pour la plus grande gloire de Dieu ! » une maxime de saint Ignace terminait la méditation :

Il n'est pas de plus sûr moyen de parvenir à la vertu parfaite que de lui préférer les combats. Les batailles sont plus désirables que le triomphe, car les désirs de vertu sont sujets à l'illusion, tandis que les batailles sont toujours réalité.

Léonard ferma les yeux.

Lumière sereine, le souvenir du Christ lui apparut. Était-il possible que le doux entre les plus doux, le consolateur des humbles et des souffrants, lui qui promet le plus grand bonheur aux plus charitables, était-il possible que Jésus eût ainsi voulu le mépris des âmes ?

A leur tour, les heures d'extase pieuse vécues par Léonard revinrent devant sa mémoire. Chacune semblait dire :

« Qu'avons-nous été, sinon la joie de mettre ton cœur sur le cœur du Christ et de vivre de sa vie ? Qu'avons-nous été, sinon l'exaltation du dévouement, l'amour sans arrière-pensée ? »

Et Léonard se rappela ses communions, ses prières pour le prochain durant les actions de grâces qui suivaient. Avec quel délice, même au prix de la sienne, n'aurait-il pas alors sauvé une âme !

Contre la phrase réclamant l'indifférence à la mort des mères, son cœur d'orphelin éclatait aussi. Il se leva, enfin, vaincu.

— Jamais je n'accepterai cela, s'écria-t-il ; je ne peux pas !

La gravité de ces paroles aussitôt l'effraya. N'était-ce pas sa vocation même qu'il venait de condamner ? Comment admettre qu'elle fût sincère, lorsqu'au simple énoncé de la discipline morale imposée par saint Ignace il éprouvait une telle révolte ?

Il eut ensuite envie de sangloter. Une tristesse infinie l'accablait à l'idée qu'il avait pu se tromper sur ses propres désirs. Des doutes aussi lui vinrent, grandissaient. Le commentaire qu'il avait lu était-il bien l'expression de la vérité ? Il se rappela les citations de saint Ignace, moins explicites en somme. On avait pu en méconnaître volontairement la substance. Et, soudain, il découvrit sa défiance à l'égard du Père Propiac.

A vrai dire, elle datait de la venue du Provincial ; cependant, jamais comme en cette journée d'angoisse elle ne s'était précisée. A toutes les heures décisives de sa vie spirituelle, Léonard retrouvait le Père Propiac. S'il était tombé dans un quiétisme maladif, le Père Propiac avait été l'agent de cette chute. Qui lui avait montré la vie religieuse comme une nécessité de salut ? le Père Propiac. N'avait-il pas, tout à l'heure encore, cherché à s'imposer comme confesseur de retraite ?

Dans ces feuillets mêmes, on reconnaissait son langage. Qui sait s'il n'avait pas voulu tenter une surprise, trouvant, comme le disait M. Artus, que le butin en « valait la peine » ?

Les yeux de Léonard tombèrent sur les *Exercices*. Puisqu'une providentielle inspiration avait permis qu'il les apportât, il fallait confronter le texte du saint et la glose du confesseur. Une lecture d'une heure suffirait pour dissiper tous les doutes. Léonard saisit le livre, l'ouvrit, puis recula.

« Demain, pensa-t-il, cela vaudra mieux : je serai plus calme. »

Ce répit, qui substituait un jour d'angoisse aux rigueurs douloureuses d'une immédiate certitude, forma, en quelque sorte, l'entracte du drame.

Le soir vint, mélancolique. Il y avait une statue de la Vierge dans un coin du jardin. Agenouillés, les retraits récitaient devant elle la prière du soir. Au-dessus des têtes, les étoiles souriaient aux flammes des cierges. Des vols tristes de chauves-souris traversaient l'air. Pareilles aux roses qui tombaient des taillis, les litanies suaves s'égrenèrent :

— *Rosa mystica !*

— *Turris eburnea !*

Puis, on monta dans un dortoir aux lits très blancs. Cheudaine était voisin de Léonard et de Bernières.

— Comment avez-vous trouvé la journée ? demanda Cheudaine à voix basse

— Heureuse ! répondit Bernières.

— Lente, murmura Léonard.

Le silence recommença.

Seconde journée de retraite. Aussitôt le lever terminé, un Frère vient demander à Léonard s'il désire voir le Père Propiac.

— Non, pas aujourd'hui.

— En ce cas, voici ce qu'il vous envoie...

Encore des feuillets : la méditation des *Deux Étendards*. Léonard les examine avec une courte hésitation, et les abandonne. Il a mieux à faire aujourd'hui.

Matinée horrible ! Comme s'il eût deviné la crise agitant Léonard, — sa face de saint toujours éclairée par le même sourire, — le Père Anet parla de la mort et de l'enfer.

Tout ce que l'éducation religieuse de Saint-Louis de Gonzague avait accumulé de peurs dans ces âmes d'enfants fut remué à en défailir d'horreur. Il y eut des évocations macabres, des mots à faire pâlir les visages.

Combien savantes, ces homélies !

La première fut consacrée à la certitude de la fin :
— A toute question de vie, l'unique réponse est : « Peut-être. » Serez-vous heureux ? Peut-être. Serez-vous sauvé ? Peut-être. Aurez-vous le talent, la gloire, ou la misère, les déceptions et le dégoût des choses ? Peut-être. Mais mourir, oui. Où se sauver de la mort ? Soyez roi, soyez génie, soyez isolé au fond d'un désert, soyez le ver roulé

dans les entrailles de la terre, qu'importe ! La mort vient et trouve Elle seule enlèvera l'avenir, comme elle a pris le passé. Et voilà la vie : un peu d'écume au bord d'un ruisseau, un peu de poussière dans la plaine, une vapeur qu'un souffle de vent emporte et dissipe sans retour !

La voix du père Anet — un médiocre, cependant ! — devint d'une âpre éloquence :

— Dites-le-vous : « Je mourrai ! je mourrai ! » Savourez ce mot jusqu'en ses significations profondes.

Et ils le savourèrent. Rien ne leur fut épargné. Ils durent contempler la chambre du mourant qu'éclaire un faible rayon de jour, le lit souillé, les objets qui, dans l'ombre, semblent crier : « C'est toi qui meurs à tout jamais ! » Autour, des parents s'agitent ; des domestiques, mornes, se hâtent. Ils se virent, la poitrine agitée par les hoquets, luttant contre les affres du vide.

Ils durent entendre, par avance, le bruit de l'horloge laissant tomber les secondes comme des larmes. L'air aussi est plein de sanglots ; le prêtre détaille d'une voix trouble les prières des agonisants. Ils s'écoutèrent râler.

Ah ! ce froid du crucifix mis dans les mains jointes, et accroissant le froid de la mort ! Sentir ses bras se raidir, sa respiration vaciller comme une flamme que le vent agite, ne pouvoir même plus écarter la sueur d'agonie qui descend le long des joues, goûter enfin la suffocation dernière après laquelle on entre dans l'inconnu !

Le Père Anet fit un geste tragique.

— Tout est fini, aux yeux des hommes. Devant Dieu, la tragédie commence.

Et il décrivit le jugement, l'horreur de la damnation.

Alors tous errèrent, désorientés, à travers les jardins fleuris. Chacun surveillait son cœur, comme si ce cœur eût été menacé de s'arrêter tout à coup. On n'observait plus le silence.

Cheudaine vint trouver Léonard :

— Le Père a été très beau, dit-il.

Pâles d'effroi, ils se rappelèrent le supplice éprouvé par eux, quand, à la mort d'un Père, on les conduisait prier au pied du cadavre.

Léonard murmura :

— Comment Dieu peut-il consentir à damner une créature ?

Cheudaine hocha la tête :

— Toute l'éternité ! toute l'éternité !

Ils avaient, d'ailleurs, subi un tel entraînement qu'ils ne se révoltaient pas contre un pareil destin et n'en mesuraient que l'effroi. Ils le savaient certain, d'une certitude supérieure à celle de la matière.

Léonard demanda encore :

— Penses-tu qu'on puisse faire son salut dans le monde ?

— Je l'espère, répondit Cheudaine.

Léonard s'éloigna.

Loin de l'effrayer comme la veille, l'approche d'une décision le soulageait. Il prit plaisir au si-

lence qui l'enveloppait, ouvrit les *Exercices* de saint Ignace et, grave, en commença la lecture.

Non ! Ces feuillets remis par le Père Propiac ne mentaient point ! Comme ces *Exercices* sont l'admirable roman de l'indifférence ! Roman aride et prodigieux ; algèbre des extases factices, réalisant la sainteté comme on provoque une crise de nerfs !

Voici que devant Léonard ils développent leurs commandements gradués. Ils sont brefs, sans envolées. Parfois seulement des syllogismes y surgissent, troublants à force de rigueur, et il y a des coins d'âme humaine si profondément scrutés qu'on voudrait fuir, comme chassé par un regard trop clairvoyant.

Le procédé est sûr, propre au façonnement définitif des âmes.

Tout d'abord, des annotations précèdent, manuel opératoire à l'usage des maîtres. Il est entendu par le saint que jamais les *Exercices* ne seront faits seuls. Un directeur doit les livrer, par gradations savantes, avec des commentaires appropriés au caractère de l'individu ou au but recherché. Rigides en leur cadre, ils peuvent s'assouplir au gré des volontés.

Et, dès le début, une note explicative du Père Roothaan arrête Léonard.

Aux yeux du Père, les retraitants sont divisés en quatre catégories distinctes : ceux qui désirent être instruits pour recouvrer simplement la tranquillité morale perdue ; ceux qui, tout en étant de bonne volonté, ont cependant de médiocres dispo-

et sans ambition, ceux qui, de la digne place, sont venus aux affaires sans qu'il soit possible de les en séparer; ceux, enfin, qui, sans d'affaires et, bien entendu, riches des dons de l'esprit, sont susceptibles de rendre un fruit toujours de pareilles choses.

Léonard a cru entendre, en lisant, la voix royale de M. Aron. Aron doute ne l'effleure: il est, lui, du quatrième lot, le lot intelligent duquel on espère des « fruits toujours ».

A présent, la solution est apparue, brutale, sans artifice de mots, sans réticences subtiles: Léonard ne sera pas joué! La tromperie certaine a tué le déshonneur. Payonné pour la présence à force d'orgueil, il y renonce par orgueil. Plus d'attente, plus d'appels à Dieu, nul regret. Tout est fondu dans une colère. Il a été pris pour jouer; il se refuse à être dupé!

Mais la mort? mais l'ender possible et qui, ce matin même, ébranlant d'effroi Léonard? Il n'y songe plus.

Il n'éprouve pas non plus d'allègement. Une passion unique — la haine — survit au passé qui vient de s'évanouir. Dérailé, il hait le Père Propiac. Il le hait sans examiner si d'autres que lui sont coupables, sans même soupçonner que ce confesseur fut l'enné même condamnée par des volontés supérieures à lui. Il le hait éperdument, cela suffit.

Que peut servir maintenant à Léonard de continuer sa lecture des *Exercices*, puisque la décision est prise?

Cependant, il la poursuit. Il sent la nécessité de tout connaître. Le livre, d'ailleurs, est bref, d'une franchise éclatante. Il déroule sa méthode, large route sans détours. Point de réticences, point d'ambiguïtés. Des commentaires latins délimitent le sens avec une précision puérile.

Oui, l'indifférence exigée par saint Ignace est bien celle qui, la veille, épouvantait Léonard. Ni patrie, ni famille, rien que Dieu, telle est la loi ! Justement, tandis que Léonard doute encore, le Père Anet s'est approché. Le bréviaire à la main, il fait la tournée des retraitants.

— Eh bien, Léonard ? demande-t-il, priez-vous bien le bon Dieu ?

Il prononce « le bon Dieu » avec l'intonation attendrie de l'amant parlant de l'aimée ; et, comme Léonard a fait un vague signe d'assentiment, il repart, continuant les versets.

Alors Léonard le regarde : comment n'a-t-il pas découvert plus tôt l'indifférence de ce prédestiné ? Sa démarche, ses gestes, la bonne volonté courante de ses interrogations, tout décèle son dédain de la vie. Il est l'épris de son propre salut, ne prêchant le ciel aux autres que pour y arriver lui-même ; et tous sont pareils : le Père Boijol, avec sa gaieté toujours égale ; le Père Decurvil, absorbé par son rêve de martyre ; le Père Bartolène, avec son sourire de velours ; le Père Sixte, d'une sévérité jamais relâchée ; tous pareils, indifférents ! le Provincial l'a bien dit : ils sont des cadavres ! Et Léonard répète :

— Jamais!

Jamais il ne sera un des facteurs de cet égoïsme organisé! Jamais il ne passera sa vie à s'aimer divinement dans les autres!

Implacables pourtant, les *Exercices* détaillent la méthode précise qui permettrait d'y parvenir. Voici des prescriptions pour s'étudier soi-même; voici une minutieuse réglementation de conscience; voici surtout la méthode d'oraison.

Avant de méditer, l'âme doit s'élever vers Dieu et attendre dans la lumière divine que l'apaisement nécessaire aux réflexions soit venu. Puis la symphonie commence. Deux *préambules* en posent le thème musical : la *composition du lieu*, évocation rapide de l'objet, synthèse imaginative fournissant à l'esprit des points de repère tangibles; l'*exercice de désir*, fixant à la volonté le but à atteindre. Ensuite, développement d'admirable logique, les sujets proposés pour la méditation s'analysent. Sur chacun d'eux l'intelligence s'exerce. *Application des sens* : il faut voir, sentir, entendre, goûter l'objet médité. *Application de la raison* : il faut discuter et admirer la vérité proposée. *Application de la volonté* : il faut s'attacher à cette vérité, comme le lierre au chêne. Et, chaque puissance de l'âme ayant ainsi exprimé tour à tour sa soumission, le chant de triomphe survient : dialogue sublime entre le fidèle et Dieu, *colloque mystique* où s'échangent les aveux.

La vie du Christ ainsi détaillée devient -- quelle ironie ! -- l'exercice suprême d'indifférence ! Entre

temps, des recommandations étranges apparaissent. Il faut méditer dans l'obscurité, rester de préférence à genoux, étudier ce sujet au milieu de la nuit, cet autre dans le jour.

Ce code est moins un livre de piété qu'un manuel permettant d'asservir les volontés humaines. Même, vers la fin, Léonard subit la fascination d'une telle méthode. Le délire de l'espérance a succédé aux affres du renoncement. Comme il se sent vivre ! Là-bas, dans Nevers, le soir qui tombe enveloppe les maisons muettes. Au-delà de l'horizon, une immensité se pressent ; et, obstinément, Léonard regarde par-delà la ville provinciale qu'endort le chant des Angelus : il regarde vers Paris !... Sa vocation est morte, plus que morte, méprisée !...

Le troisième jour de la retraite fut consacré à l'élection.

Ayant examiné la vanité de la vie et montré que la mort seule importe, le Père Anet invita chacun à choisir un état de vie.

— Il y en a deux, dit-il, simplifiant le problème : l'état religieux et l'état laïque.

Au premier étaient réservées les garanties certaines de salut. Dans le second, les dangers étaient innombrables.

Léonard écouta, paisible. Son cœur ne pouvait plus changer. Il ne doutait pas, d'ailleurs, qu'il fût possible de se sauver dans le monde. Au contraire, et sans doute pour excuser sa défection, — n'en

était-ce pas une ? — il imaginait sa vie prochaine toujours également chrétienne, très droite, très loyale.

Vers le soir, il écrivit au Père Propiac :

« Vous avez eu raison, mon Père, en m'assurant que Dieu m'accorderait son aide. Je vois clair en moi-même.

« Après mûr examen, je comprends combien peu je suis fait pour la perfection que vous m'avez souhaitée. J'y renonce librement, rempli d'espoir en la grâce de Dieu, convaincu de pouvoir, en restant dans le monde, travailler utilement à mon salut. Je prends cette décision sans regret. Elle est irrévocable, et toute discussion nouvelle serait inutile. Vous ne vous offenserez pas si je cesse de vous confier la direction de ma conscience. Je n'en reste pas moins convaincu de l'ardente charité qui vous fit méprendre sur mon humble valeur.

« LÉONARD CLAN. »

Ce fut là toutes ses notes de retraite.

Le dimanche vint enfin, dimanche d'été qui souriait comme avaient souri les jours précédents. Une messe clôturait les exercices. Tous se trouvèrent réunis à une communion solennelle. Volontiers on se serait cru rejeté d'une année en arrière, à cette fête de congrégation durant laquelle Léonard, nommé préfet, avait songé pour la première fois au miracle de la vocation.

Delestang était là, toujours distrait ; Lanie aussi, conservant sa démarche paisible ; Bernières, absorbé visiblement par des oraisons consciencieuses ; et Cheudaine, et Servet, et Randal... Chacun d'eux sentait en lui la mystérieuse émotion du départ et rêvait le monde différemment.

Léonard se prosterna :

— O Jésus, murmura-t-il, je n'ai point changé !
Mon illusion seule est morte, et je vous reste
fidèle, toujours fidèle !...

DEUXIÈME PARTIE

I

— Peut-on entrer ? demanda Léonard.

Madeleine Jouques poussa un cri.

— Vous!... Huit jours sans revenir!... quel oublieux vous êtes !

Léonard sourit et balbutia :

— Saviez-vous qu'il pleut, ce soir?... J'avais envie de mon pardon : j'ai donc averti mes gens, et, certain de vous trouver, je suis venu...

Il s'arrêta, inquiet, sur le seuil :

— Votre frère n'est pas chez lui ?

Madeleine fit une révérence moqueuse :

— Il est dehors, vous l'avez dit. Rassurez-vous, il rentrera dans un quart d'heure.

— Et vous gardiez le logis, seule ?

— Cendrillon.

Léonard dit gaiement :

— J'entre ; tant pis si je vous compromets !

— Ce ne sera pas pour longtemps : papa me réclame ; je rentre à Nevers la semaine prochaine.

— Déjà ?

— Déjà...

Ils hésitèrent, comme s'ils avaient quelque chose à se confier.

— Je vous précède, dit encore Madeleine, qui avait rougi.

Elle le conduisit dans le cabinet de travail de Jouques, s'assit ensuite au coin du feu.

— Eh bien ! vous restez debout ? prenez ce fauteuil...

Léonard sourit de nouveau :

— Non, laissez-moi. Je m'amuse énormément chaque fois que je viens ici. J'ai la manie de passer l'inspection.

Ce soir-là, plus que d'autres, il goûtait le calme de la pièce. Elle était d'une intimité pénétrante. Au fond, les reliures des livres piquaient la muraille de points brillants. Les meubles, larges et de couleur sombre, disaient l'aisance. Des Callots accrochés aux murs et un moulage d'après Donatello égayaient cet intérieur un peu grave.

— On se croirait dans un sanctuaire, murmura Léonard avec une ironie à peine marquée. Il n'y manque qu'une statue de l'Éducation : ce serait tout à fait bien.

— Fi ! répliqua Madeleine, aurez-vous bientôt fini de vous moquer de mon frère ?

— Je ne me moque pas : j'admire...

Et, s'approchant d'une table sur laquelle un bouquet de roses s'épanouissait :

— Peste ! fit-il, des fleurs, comme chez des amoureux !...

Madeleine ne répondit pas ; Léonard fit le tour de la table et, s'asseyant en face de la jeune fille la regarda. De l'enfant de jadis, seuls les yeux

couleur de primevère étaient restés. On n'aurait pu dire qu'elle fût jolie. Un charme, cependant, se dégageait d'elle. On la devinait primesautière et sérieuse, capable d'affection et d'espièglerie.

— A quoi songez-vous ? demanda-t-elle à Léonard, gênée par cet examen.

— Je songe au temps, qui est horriblement triste, et j'écoute la pluie, qui est bonne à entendre, quand on est, comme nous, à l'abri...

Les gouttes, en effet, tombaient dehors, rythmées. Pareilles à des doigts mytérieux, elles tapotaient sur les vitres.

— Oh ! oui, bonne à entendre, répéta Madeleine avec un frisson de plaisir.

A l'inverse de Léonard, elle n'éprouvait aucune mélancolie et jouissait pleinement de leur tête-à-tête.

Tout à coup, ils eurent l'impression que cette seconde heureuse s'envolait. La porte s'ouvrit ; Jouques entra, secouant ses vêtements encore éclaboussés par l'eau.

— Bonne nouvelle, mes enfants ; j'entre au *Globe*.

Il éprouvait une joie sereine. Cette réussite secrètement désirée favorisait le dessein de son ambition. Il n'avait, d'ailleurs, jamais parlé de ses démarches.

Affectueusement il serra la main de Léonard, puis répondit au baiser de Madeleine :

— Va, petite Mad, me voici en selle ! il n'y a plus qu'à donner de l'éperon. Je ramènerai de ma course le Prince Charmant de tes rêves !

Madeleine et Léonard reprirent place aux deux coins de la cheminée. Jouques, devant le feu, sécha ses vêtements. La pluie continuait de tomber avec un bruit fade.

— Voici comment c'est arrivé, commença Jouques. Malville, depuis longtemps, voulait abandonner sa critique hebdomadaire. Il se prétend vieilli. Son esprit s'irritait surtout d'un contact habituel et obligatoire avec le roman, qui envahit les lettres. Les érudits de sa trempe se plaisent mal aux fantaisies, bien que ces fantaisies préparent la matière de l'histoire. Bref, il était las. On désirait aussi, au *Globe*, des idées plus modernes. Le format du journal, déjà compact, s'alourdissait de théories anciennes. Malville m'a présenté, et ce fut tout...

Une telle chance, si simplement venue, enchantait Madeleine. Elle la trouvait juste, adorant son frère. Léonard resta pensif.

— Ainsi, murmura Jouques, il suffit de rencontrer un homme pour qu'une vie devienne facile!

Sans Malville, en effet, il serait allé dans un lycée de province, professeur ignoré. C'était Malville qui l'avait retenu à Paris, Malville qui avait pétri sa pensée, puis dirigé sa volonté. Et il parla avec une tendresse recueillie de ce vieillard auquel Paris faisait une réputation de rudesse. Il le dessinait en phrases nettes, avec sa silhouette anguleuse, son austérité, l'âpre désir de vérité dont tout son cœur brûlait. Il en faisait une façon d'apôtre vigoureux et désolé.

Léonard interrompit Jouques .

— C'est un sectaire.

L'évolution religieuse de Malville avait scandalisé. Quelques-uns le baptisaient encore le Renan protestant, non qu'il eût jamais goûté l'ondoyante séduction des doutes systématiques, mais simplement parce qu'il avait abandonné le sacerdoce et pour mieux marquer leur rancune.

— De quel droit juges-tu un homme que tu ne connais pas ? répondit Jouques. Suffit-il de n'avoir pas tes opinions pour être malhonnête ? Il faut être plus juste ou plus charitable.

— En matière d'idées, il n'y a pas de charité, répliqua Léonard d'une voix dure. On peut secourir un misérable, on n'est jamais tenu d'excuser un crime.

Jouques sourit de cet emportement :

— Comme tu changes ! Il semble qu'aujourd'hui ta religion ait perdu toute charité.

— La vie, elle aussi, manque de charité.

Et Léonard tomba dans une rêverie. La mélancolie qui l'avait poussé à monter, ce soir-là, l'enveloppait de nouveau. Des souvenirs le troublaient. Il reprit, laissant parler ses inquiétudes :

— Ah ! les espoirs dont l'enfance est remplie pour mieux exciter nos désirs ! Quel feu de paille ! On s'émerveille d'abord, tant la flamme brille ; mais la fumée s'élève. Il n'y a bientôt plus qu'elle. Elle aveugle, elle étouffe, et la nuit vient. Je te répète que la vie manque de charité : souriant à qui passe, offrant tout, ne se donnant jamais ..

— Tu te trompes : elle cède à qui la prend. Le monde moral est d'une mécanique aussi précise que le matériel. Chacun d'eux échange ses effets dans un jeu régulier d'actions et de réactions. Fatalement, dans l'un comme dans l'autre, la victoire revient aux forces dirigées, et tout ici-bas est équilibré.

— Tu oublies l'existence future.

— Je n'oublie rien. Cette justice même me fait douter de l'au delà.

Jouques se leva et marcha à grands pas :

— Mais ma vie en est la preuve, reprit-il, s'animant. Je n'ai jamais mis de côté une seule de mes ambitions. J'en ai réalisé quelques-unes, j'attends les autres. Nieras-tu cependant que j'aie commencé par des jours durs ? Rappelle-toi, Madeleine, quelle détresse fut la nôtre ! et, après la mort de notre mère, mon père qui, là-bas, s'abandonnait, laissant le commerce à la dérive... Tout à coup, la médaille se retourne : Malville s'intéresse à moi ; j'entre à l'École normale... Peut-être avant deux ans je deviendrai célèbre. A Nevers aussi, mon père devient un autre homme, la maison s'agrandit, l'argent afflue de tous côtés... J'ai eu quinze ans de déveine, c'est quinze années de chance ! Quinze ans ! le quart d'une longue vie humaine !

Léonard avait écouté, recueilli :

— Qu'est-ce qu'un fait isolé, devant le nombre immense des faits qui composent l'ensemble des vies ? murmura-t-il. Tu parles de ton existence ? voici la mienne...

Il avait fait son droit, s'était ensuite jeté dans la littérature, avait goûté du journalisme. L'une après l'autre, les portes s'étaient fermées. Son existence n'avait été qu'un désir tué par l'effort. Même aujourd'hui, devenu riche, — M. Artus lui ayant laissé sa fortune, — il avait le sentiment d'être une belle machine admirablement montée, mais dont il n'était possible de tirer aucun travail. Sans doute, depuis un an, il s'était épris d'études sociales. Le désir de transformer l'humanité douloureuse en une autre selon son rêve et meilleure le passionnait. Il voyait là un but très noble, et cela expliquait son entrée dans « l'Union de la défense sociale », sa passion pour Ronchard, qui la dirigeait; cependant, combien de fois lui arrivait-il encore de mettre en doute le succès de cette recherche !

— Quoi que j'aie tenté, je me suis toujours heurté à un obstacle séparant l'idée pure de l'acte. Je conçois l'une, je ne puis atteindre l'autre. Mon ambition demeure entière, ma déception grandit. Il y a des heures où j'envie le bureaucrate, le paysan, le boutiquier, tous les êtres enserrés dans une règle. En vérité, si l'équilibre dont tu parles existe, quelle force énigmatique détruit ainsi mon effort? Je ne suis ni meilleur ni pire que la plupart; pourtant, j'ai fait moins et souffert plus !

— Il est étrange, répondit Jouques, qu'analysant ton mal avec cette précision tu demeures incapable d'y porter remède. Il y a dans ton être je ne sais quelle impatience inexplicable, une faim d'inconnu

que rien ne satisfait. Je me demande parfois si elle ne résulte pas, selon le mot de Malville, d'une empreinte originelle, d'un *choc en retour* d'éducation, par exemple, agissant à distance et dont les années n'ont pu atténuer l'effet. Sans une formation d'esprit caractéristique, comment expliquer ce fait que, seules, les entreprises ou les théories chimériques soient capables de te retenir ? Tu parlais de Ronchard, de « l'Union de la défense sociale ». Je les connais mal peut-être : d'après ton dire, toutefois, j'imagine encore là une réunion d'hommes de bon ton plus que de bonne volonté, ni tout à fait libéraux, ni tout à fait catholiques, mais un peu les deux, s'amusant à codifier leurs conceptions sociales à l'abri des contradicteurs, avec d'autant plus d'assurance qu'ils savent n'être jamais mis en état de les appliquer. Sans doute, Le Play leur sert de guide. Ils goûtent volontiers l'esprit et l'intransigeance de son œuvre. Encore la déforment-ils, pour la plier aux exigences de leurs traditions familiales ou religieuses. Ce sont des opinions de salon, qui ne sauraient aller au grand air. La liberté de tester, le retour au droit d'aînesse, aux métiers autonomes et fermés, pure utopie ou jeux d'esprit ! Or, voici ma crainte : n'est-ce pas l'irréalisable de ces rêves qui te les fait ainsi goûter ?

— Tu parles en esprit prévenu. Non, l'Union ne se contente pas, comme tu l'imagines, de remuer des idées : elle veut les appliquer. En province, à Paris, partout, des groupes adhérents se sont constitués, véritables foyers de propagande : nous pos-

sédons aujourd'hui une revue, des cours publics dont le nombre va croissant. Bref, nous voulons atteindre l'âme même de la nation ; pour la gagner à nous, il suffira qu'elle nous connaisse !

— Soit, reprit Jouques avec vivacité, mais quel est ton rôle dans tout cela ? Quel but précis recherches-tu ? Il y a mille procédés pour conquérir une place dans le monde, mais un seul suffit, et il faut s'y tenir. Si les médiocres réussissent de préférence, c'est précisément parce que, impuissants à suivre des pistes diverses, ils ne veulent qu'une chose et la veulent bien !

— Mon but... commença Léonard.

Mais il s'interrompit brusquement.

— A quoi bon en parler aujourd'hui ? fit-il après un instant. Tu le connaîtras bientôt, et, si je l'atteins, je suis certain de ton approbation.

— Voilà une parole comme je les aime ! Bon courage ! Ton mal est guérissable. Peut-être ne vient-il que d'une trop grande soumission à certaines influences du passé.

Léonard fit un geste bref :

— Ne parle pas du passé ; il est mort pour moi, plus que tu ne pourrais le soupçonner.

Un silence suivit. Madeleine alla vers la fenêtre :

— Je vous annonce le beau temps, dit-elle enfin. Venez donc regarder : ce Luxembourg est charmant.

Une éclaircie s'était faite. La lune, d'un coup de faucille, avait séparé les nuages. Un jour bleu enveloppait les arbres. On ne distinguait, d'ail-

leurs, que les verdure, de longues allées enveloppées de brume, çà et là des pelouses d'un azur profond et, tout au loin, la perspective des maisons éclairées. Madeleine montra la traînée blanche de brouillard qui semblait suivre les grilles.

— C'est singulier : ne dirait-on pas d'ici un fleuve ? Je m'imagine être à Nevers.

Ce nom remua leurs cœurs. Pour eux aussi, le jardin, si calme, évoquait la ville. Ils la revoyaient avec ses fines aiguilles, ses ogives, le ruissellement des escaliers dégringolant vers la Loire paisible.

Jouques se tourna vers Léonard :

— As-tu remarqué l'aspect de cloître ancien et guilleret qu'a gardé le vieux Nevers ? et le silence délicieux des rues ?... et la plaine ? Ah ! la plaine, toute bleue, avec ses villes aux noms ecclésiastiques, Prière, la Charité... On respirait là-bas un parfum fané de christianisme.

Mais ce que Léonard avait retenu, c'étaient les noms curieux des ruelles : la rue de la Boulerie, la rue de la Tourterelle, la rue des Trois-Carreux, la rue des Belles-Lunettes : elles enfermaient Nevers dans une enceinte de légende, survivant aux tours anciennes, et l'on comprenait que des saints mystérieux se plussent à y être vénérés : saint Arigle, saint Gildart, d'autres encore...

Madeleine dit :

— On voit que vous n'habitez plus Nevers. Vous l'aimez comme une absente.

Elle seule avait le cœur serré, songeant à son départ prochain. Soudain quelqu'un sonna. Le

domestique de Léonard apportait une dépêche. L'heure tardive de son arrivée l'ayant inquiété, il était venu la remettre.

— Donnez, fit Léonard.

Il déchira l'adresse, lut avec un imperceptible tremblement des mains et dit ensuite :

— C'est le Père de Bernières qui me prévient de son passage à Paris. Il arrive demain à la gare du Nord, et me demande d'aller l'y voir.

Il se fit un silence. Jouques eut un mot brutal :

— Tu corresponds avec cet imbécile ?

— Nous nous sommes écrit.

— Drôle de relation !

— Pourquoi ?

Jouques ne savait. Son antipathie d'autrefois continuait sans raisons nouvelles.

Léonard reprit :

— Il y a sept ans que nous ne nous sommes vus ; nous quitions alors Saint-Louis de Gonzague. Notre correspondance a débuté pendant son noviciat, l'année dernière. Bernières commença, je répondis. Tu as tort d'en parler mal, car il a changé.

Jouques haussa les épaules.

— Une lettre n'a point de visage.

Ils étaient revenus autour de la table. Des panaches de vapeur montaient tout droit, au-dessus du thé servi. Les braises, soulevant la cendre qui les couvrait, semblaient des yeux ouverts. L'arrivée du télégramme avait rendu Léonard songeur.

— Il y a des heures où les souvenirs enve-

loppent l'âme, dit Jouques. Je me rappelle maintenant, avec une insistance qui me surprend, un goûter chez madame None auquel assistait Bernières. Quelle étrange réunion ! Je vous scandalisai. On parla philosophie, et nous nous rendîmes à un salut, dans la chapelle de ton collège. Tes amis me déplurent. J'aimerais pourtant savoir où ils demeurent, ce qu'ils font... Imagine, un instant, qu'un prestige les amène autour de cette table, placés comme jadis, et cherche quels pourraient être leurs sentiments. Y en aurait-il un seul — je ne parle pas de nous, dont l'amitié a poussé comme les fleurs tardives et très vivaces — y en aurait-il un seul qui n'éprouvât de la gêne ou de l'ennui ? Et quelle diversité ! Comme ils seraient loin de nous et de ce qu'ils furent eux-mêmes !

— Ce qu'ils sont devenus ? Bernières est jésuite ; les autres...

Léonard chercha, s'étonnant de trouver à tel point étrangers à ses affections actuelles des êtres qui avaient si longtemps partagé sa vie.

Une revue commença. Jouques disait :

— Je revois une silhouette ridicule, Cheudaine. Qu'est-il devenu ?

— Je l'ai retrouvé récemment chez Ronchard, avocat sans causes. Il pioche la sociologie comme jadis il écrivait un roman moyen âge. Certaines sottises sont irrémédiables.

— Lanie, l'ami dont tu ne te séparais pas ?..

— Clerc de notaire ; marié, je ne sais quand, je ne sais où...

— Delestang, ce militaire épris de batailles ?

Madeleine répondit, rieuse :

— Il place des engrais.

— Servet ?

— A Paris encore, ne faisant rien, s'amusant ferme...

A chaque demande, une mélancolie plus grande serrait le cœur de Léonard. Ah ! qu'ils étaient tristes, ces pauvres noms d'oubliés. Ils erraient comme des épaves sur l'océan des souvenirs. Entre eux et l'heure présente, un flot de jours avait passé, chacun les entraînant plus loin.

Jouques murmura :

— Au fait, pourquoi chercher ? Sans doute nous ne les retrouverons jamais...

Tous trois rêvèrent.

Par un hasard curieux, leurs pensées avaient remonté d'un commun accord les années écoulées. Madeleine retrouvait dans sa mémoire un soir d'été où, vêtue de blanc, elle avait applaudi un collégien déguisé en empereur. Jouques songeait à une après-midi durant laquelle, échappé de l'école primaire, il s'était amusé, en compagnie de gamins, à démolir à coups de pioche un vieux pan de mur : temps charmant où l'on avait peur de la police et où l'on vagabondait sans souci de déchirer ses vêtements. Et Léonard voyait, à demi effacés, les visages des camarades dont les noms venaient d'être évoqués. Il ne les regrettait pas ; cependant un indéfinissable charme semblait s'attacher à chacun d'eux.

Leurs trois enfances étaient là : celle de Madeleine, enthousiaste et rêveuse ; celle de Jouques, plébéienne et enivrée des libertés de la rue ; celle de Léonard, bourgeoise et gourmée.

— Où est le temps, murmura Jouques, où j'achetais un pot de marguerites pour l'offrir à un trottin ?

— Où est le temps où je vous vis costumé en roi d'Allemagne ? dit Madeleine à Léonard.

Celui-ci tressaillit. Cheudaine, Lanie, tous ces disparus lui rappelaient la minute où, pris de vertige, il avait entrevu la jouissance du monde possédé. Ainsi revu à distance, combien ce triomphe de collègue semblait puéril !

— Je ne vous comprends pas, répondit enfin Léonard en se levant, même s'il est mauvais, le présent ne vaut-il pas toujours mieux que ce qui n'est plus ?

Il échangea ensuite avec eux des serremments de main presque tendres.

— Il faudra venir lui dire adieu, puisqu'elle veut partir, murmura Jouques tristement.

— Reviendrez-vous bientôt ? interrogea Madeleine.

Et, en descendant l'escalier, Léonard entendit encore sa jolie voix :

— Y voyez-vous ? dois-je descendre pour vous éclairer mieux ?

— Non, merci, ne vous dérangez pas !

Il se retrouva dans la rue d'Assas.

Sous le ciel apaisé, le Luxembourg étalait ses

verdures. Il y avait partout des horloges sonnantes : une pluie d'heures semblait tomber sur le quartier désert. Léonard frissonna.

Le passé l'obsédait. La phrase de Jouques : « Où est le temps où j'offrais des marguerites à un trot-tin ? » avait aussi réveillé en lui des amertumes secrètes.

En vain fouillait-il les jours écoulés : il ne se rappelait rien de tel. Il avait toujours eu le cœur vide, une conduite d'ascète, une fidélité farouche aux observances religieuses, et il envia le roman naïf que Jouques avait laissé deviner : — le pot de fleurs provincial, l'ouvrière aux mains piquées, les rendez-vous le soir, dans le mystère de la rue, surtout la douceur des caresses. Pourquoi sa jeunesse n'avait-elle jamais goûté à la même part de rêve ?

Comme il suivait la rue Auguste-Comte, un bruit de pas le fit retourner. Une femme venait derrière lui. Elle était vêtue de soie claire et marchait, les jupes froufroutantes.

Elle atteignit Léonard, passa sans paraître l'avoir vu ; mais, parvenue près d'un bec de gaz, elle tourna la tête à son tour, et Léonard l'aperçut jolie, en somme, et désirable.

Son cœur battit. Dans le regard de l'inconnue, il avait lu clairement qu'elle aussi trouvait séduisantes sa tournure svelte et sa distinction d'allure.

Il eut une seconde l'envie d'approcher, puis brusquement s'arrêta.

L'inconnue fit un imperceptible geste d'ennui, et, reprenant sa marche rapide, elle disparut.

Léonard demeura immobile dans la rue vide. Une colère maintenant le soulevait contre lui-même. Quelle cause secrète le faisait ainsi différent des autres ? Pourquoi restait-il hors la loi ? Il semblait qu'une pierre eût scellé son cœur ; et, retrouvant près de lui la grille du Luxembourg, que nulle ouverture à cette heure n'interrompait, l'idée lui vint que sa vie était close comme ce jardin.

Le matin viendrait-il jamais qui en ouvrirait les portes ?

II

A Jouques, il n'avait raconté, pour ainsi dire, que l'extérieur de sa vie. Le drame dont sa conscience était le siège restait secret. Il l'évoqua le lendemain, en feuilletant les lettres du Père de Bernières.

Il avait gardé sa promesse : depuis sa sortie de Saint-Louis de Gonzague, il était demeuré fidèle au Christ. Le Christ cependant l'avait délaissé.

Dès le début, il avait senti la grâce l'abandonner. Il priait : Jésus ne lui répondait plus. En vain il était revenu aux fêtes régulières, tenace dans son désir, montrant simplement, pour attendrir l'inflexible, quelle tristesse l'accablait. Tentatives inutiles : de plus en plus la forme divine s'obscurcissait. Puis, un jour, il avait sangloté : cette forme venait de s'effacer, le Christ-idée lui avait fait place.

Une période trouble avait succédé. Il s'était réfugié dans une piété raide. Il s'était appris — lui, le voluptueux des menues chapelles — à aimer Saint-Sulpice ! En même temps, des contrastes avaient divisé son âme. Vierge, il connaissait en esprit les dépravations et jouissait d'imaginations expertes. Soumis aux dogmes, il recherchait les

libertés de parole. Sa volonté restait chrétienne, son cœur cessait de l'être.

C'était l'époque où la vie commençait de souffler sur ses illusions de fort en thème : il venait alors de finir son droit. Obstinement une main mystérieuse détruisait ses desseins.

Tout à coup, la crise éclata : le souvenir de sa vocation l'obsédait. Il crut découvrir l'origine de son insuccès. Il s'était jadis refusé à l'appel du Christ : le Christ, non content de s'éloigner, lui fermait le monde.

Un débat, le plus cruel de tous, alors avait suivi. L'instinct de Léonard criait : « Voici la clé de l'énigme. Dieu se venge ! » Sa raison répondait : « Tu te trompes ! Ta décision, ayant été loyale, ne mérite aucun blâme. » Journées poignantes où le bonheur le plus désirable à ses yeux avait été l'oubli ! En ces temps-là, il avait couru les confessionnaux anonymes, tremblant qu'un prêtre ne découvrit son secret. Il ne communia plus qu'aux solennités obligatoires. C'avait été la fuite systématique de sa conscience, l'effroi des recueils, une volonté tenace de tuer le souvenir ; et, cette fois, enfin, le silence absolu de l'âme s'était fait. Aujourd'hui tout se taisait au fond de lui, la paix était venue. On voit ainsi, dans la campagne, de vieux saules réduits à leur seule écorce ; ils tiennent contre le vent, mais la sève a cessé de les vivifier. Il était pareil à cet arbre, stérile et robuste.

Mal à l'aise, Léonard revint aux lettres du Père de Bernières, que sa rêverie lui avait fait oublier.

Celles-ci, également, racontaient une vie spirituelle, mais toute unie, d'une béatitude irritante et continue. Elles n'étaient, d'ailleurs, ni laïques ni religieuses, ces lettres. La narration d'un beau salut, l'histoire d'une récréation, un jour de fête de saint Stanislas de Kostka suffisaient à leur joie. Le noviciat s'y peignait comme une villégiature poétique : telle une éducation à la Jean-Jacques, très idyllique et dépourvue de rigueurs. Quelques phrases, échappées par inadvertance et trop semblables à des extraits de prédication, marquaient seules l'action produite sur le cerveau par ce régime champêtre.

Léonard eut un sourire d'ironie légère. Un bonheur spirituel si pareil à lui-même suppose une sensibilité peu raffinée : il ne l'enviait pas. Et, qui sait ! peut-être avait-il exagéré le changement produit en Bernières. Comme avait dit Jouques, une lettre n'a point de visage. Il avait savouré dans celles-ci une tendresse un peu spéciale et leur inattendu. Y mettre plus semblait hasardeux.

Avec un geste de doute, Léonard rejeta les feuilles dans le tiroir où elles dormaient d'habitude. L'heure était venue. Il se rendit à la gare.

Il dut attendre sous le hall. La foule des dimanches envahissait les quais. Les fermes vibraient avec des frissons métalliques par-dessus les colonnades grecques. On eût cru volontiers, à voir la gaieté des partants, qu'apportées par les rails la fraîcheur des campagnes vertes et la joie des caba-

rets de banlieue se prolongeaient jusque-là. Tandis que Léonard flânait, contemplant les bousculades, quelqu'un tout à coup s'approcha.

— Clan !

— Servet !

— Tu n'habites pas Nevers ?

— Mais non...

Servet se retourna vers deux femmes qui le suivaient.

— Venez donc ! il faut que vous fassiez connaissance ! Une amie à moi, Féli ; son amie, Marcelle ; un ancien camarade, Léonard Clan.

Il serra les mains de Léonard. Il était de ceux que la vue des visages connus enchante, parce qu'elle procure une occasion de parler ; tout de suite, sans attendre les réponses, il posa des questions.

— Est-ce que tu es installé à Paris ? Comment se fait-il qu'on ne te rencontre jamais ? Où demeures-tu ?

Léonard, gêné, laissait passer le déluge. Marcelle y mit fin.

— J'ai déjà le plaisir de connaître Monsieur.

— Moi, Madame ?

— Certainement : nous avons dû nous rencontrer... peut-être hier.

Léonard tressaillit. Il la reconnaissait en effet. C'était elle, qui, la veille, avait passé près de lui, le long du Luxembourg. Il affecta de ne point s'en souvenir :

— Il est possible... Vous m'excusez ? Voici le train.

— Tu attendais quelqu'un ?

— Bernières.

— Ah ! Bernières ! mais alors j'attends aussi ! Nous allions à Enghien ! nous en serons quittes, s'il le faut, pour ne partir que dans une demi-heure : n'est-ce pas, Féli?... Je suis curieux de savoir comment la robe lui va !

Un flot de voyageurs envahit le quai. Servet se précipita, mais l'alerte était fausse. Un employé déclara qu'il restait cinq minutes avant l'arrivée du train de Hollande.

— Restons ici, dit Servet.

Et, sans que Léonard l'eût demandé, il le mit au courant de sa vie. Depuis deux ans, Féli et lui s'adoraient. Cela suffisait à l'occuper. Il parla aussi des camarades anciens. On en retrouvait beaucoup à la Conférence : Cheudaine, Bruet...

— Au fait, pourquoi ne viens-tu pas à la Conférence ?

— Quelle Conférence ?

— La Conférence Olivaint, chez les Pères. On s'y donne rendez-vous tous les dimanches, pour la messe de neuf heures, c'est très commode.

Léonard eut un sourire railleur et montra Féli :

— Vous y allez... tous les deux ?

— Tu n'y songes pas, avec Féli !

— Pourquoi pas ?

Féli eut un accès de gaieté :

— Les bons Pères feraient une tête.

Mais Servet l'interrompit sèchement :

— C'est bien : assez sur ce sujet !

— Et vos amis, demanda Léonard à Marcelle, vont-ils aussi à la messe de neuf heures ?

Elle répondit, les yeux dans ses yeux :

— Oh ! moi, je n'ai pas d'amis.

Il rougit. La réponse le troublait moins que le regard jeté sur lui. Il s'aperçut aussi combien il l'avait mal vue. Elle n'était pas jolie, mais inquiétante. Son corps avait des lignes grêles. Elle souriait toujours, d'un sourire sensuel et sec. Ses cheveux blonds étaient roulés négligemment sur sa nuque.

— Voulez-vous me donner le bras ? dit-elle en s'approchant de lui. Le piétinement sur place me fatigue.

Il ne parut pas avoir entendu :

— Cette fois, nous ne nous trompons plus, reprit-il.

La sortie recommençait. Une foule nouvelle s'écoulait, les mains encombrées. Des embrassades sonnaient dans les coins. Le Père de Bernières parut. Léonard et Servet s'avancèrent à sa rencontre, laissant les deux femmes en arrière.

Le Père aperçut tout de suite Léonard, s'approcha, et, gravement, colla sa joue contre les joues de celui-ci.

— Et moi ! s'écria Servet, ne me reconnais-tu pas ?

Était-ce le costume, l'odeur retrouvée et pareille à celle qui régnait dans la chambre du Père Propiac, était-ce simplement cette accolade particulière, Léonard sentit soudain sa sympathie pour Bernières se glacer.

Marcelle et Féli, demeurées à l'écart, regardaient en souriant.

Servet tourna un instant autour du Père :

— Eh bien ! vrai, la robe te va mal. Il en est qu'elle avantage ; elle te diminue, au contraire. Tu sembles plus petit qu'autrefois... Mais comprends-tu cette chance ? j'arrivais ici, j'allais partir : tout à coup, je rencontre Clan, qui m'annonce ta venue. Aussitôt...

Léonard l'interrompt :

— Je le regrette, mais nous ne pouvons rester ici. Bernières n'a que le temps nécessaire pour retrouver son train à la gare de Lyon.

Il héla une voiture, salua légèrement Marcelle et Féli, qui les avaient suivis de loin, et obligea Bernières à monter. Un peu ahuri, Servet protestait :

— Comment ! vous êtes si pressés ?

— Certainement.

— Adieu donc, dit le Père

— Adieu.

La voiture partit.

— Quelles sont les dames qui vous accompagnaient ? demanda le Père de Bernières ; elles ont l'air fort bien.

— Tout à fait bien, répondit Léonard, mais je ne les connais pas.

Puis, curieux, ils s'examinèrent.

Servet avait raison : la soutane allait mal à Bernières. Cependant elle tenait à lui. C'était bien un

jésuite qui revenait. Cela se reconnaissait à des indices caractéristiques ; le dos plus courbé que jadis, une façon lente de lever les paupières, des ongles gris, la robe tachée, et encore cette odeur, obsédante et spéciale, qui dès l'abord avait gêné Léonard. Le Père semblait, d'ailleurs, avoir toujours été ainsi. On ne pouvait plus déjà l'imaginer autrement. Léonard en éprouva un malaise. Il tenta de le dissiper :

— Tu es vraiment aimable, dit-il, de m'avoir prévenu de ton passage. Je t'en demeure reconnaissant.

Bernières sourit.

— J'avais moi-même des raisons pour désirer vivement ta rencontre.

— Parlons vite et bien : que deviens-tu ?

— Je suis heureux.

Le mot mystérieux qui autrefois avait miroité aux yeux de Léonard était revenu naturellement.

— Je ne te demande pas cela, mais où tu vas, ce que tu comptes faire...

— Tu t'y intéresses donc ? Je suis nommé surveillant au collège de Besançon. Ma santé m'interdit le professorat. Elle est devenue cependant beaucoup meilleure. Loin de me fatiguer, le noviciat m'a fortifié.

La voix du Père était unie, ses phrases aussi. Il semblait qu'un rouleau eût passé sur sa cervelle et nivelé ses pensées. Son bonheur même était insignifiant.

Il continua :

— A ton tour de répondre. T'occupes-tu toujours de science sociale ?

Léonard fit l'éloge de Ronchard. L'Union de la défense sociale se développait. La revue prospérait. Il cita des noms politiques qui avaient promis leurs adhésions.

— Où cela te mènera-t-il ? interrogea Bernières.

Léonard répondit, blessé :

— J'oubliais que tu ne peux comprendre ces ambitions mondaines !... J'aspire à conduire les hommes de mon âge. C'est un apostolat, sans doute, plus aride que le tien, mais j'ai la faiblesse de croire qu'il sera également plus fructueux.

Et, comme le Père ne répondait rien, Léonard, cédant à la tentation de l'éblouir, découvrit l'ambition secrète à laquelle il s'attachait :

— Non ! la vie, pour moi, ne consiste pas dans un renoncement inutile aux autres et vraiment trop aisé. Je veux, au contraire, agir, me mêler à la lutte sociale qui est proche, aider à découvrir les solutions rationnelles qui peuvent y mettre fin... Dans quinze jours, peut-être, j'aurai une chaire, des élèves...

— Tu vas professer ? interrompit Bernières avec un étonnement mal contenu.

Léonard sourit orgueilleusement :

— Il y a dans toute existence des heures précises, très rares, où, sans qu'on le désire, et presque de soi-même, l'avenir se décide. Depuis longtemps déjà, il était question à l'Union de fonder une chaire de Classification sociale. A son der-

nier lundi, Ronchard annonce, enfin, qu'un généreux anonyme a pris sur lui d'assurer cette création. Le hasard, la Providence — que sais-je? — veulent que le même soir je sois contraint de prendre la parole : je me passionne, je m'emporte : une ovation succède... Bref, quelles qu'en soient les raisons, je crois avoir gagné la partie, car, dès le lendemain, Ronchard m'annonçait qu'il songeait à moi pour être le professeur choisi.

La fièvre d'ambition qui brûlait Léonard mit un éclair dans ses yeux :

— Ainsi, avant huit jours peut-être, j'aurai atteint mon but... Souris-tu encore de ma conduite ? Songes-tu bien qu'une chaire, en plein Paris, c'est une fenêtre ouverte sur le monde, et d'où l'on peut crier aux passants ses idées. Hardiment, comme un semeur, on les jette au dehors, et elles germent !

Le Père de Bernières répondit :

— Ne serait-il pas plus sage de t'occuper de ton salut, sans te soucier d'une société qui ne demande rien ?

— Est-il donc nécessaire de s'enfermer pour gagner le ciel ? répliqua durement Léonard.

— Non, certes, ce n'est pas cela que j'entends, mais j'ai peur que, dans ton enthousiasme, tu ne te laisses entraîner par le monde.

— Tu parles du monde comme un aveugle.

— On me l'a décrit suffisamment pour que je le connaisse.

— Permets-moi d'en douter.

Léonard, ironique, avait songé tout à coup aux

amies de Servet, que Bernières avait louées. L'image de Marcelle apparut sans effort dans sa mémoire ; il fut surpris d'y prendre du plaisir.

Le Père de Bernières poursuivit :

— Vraiment, je redoute que tu n'entres dans une voie dangereuse. C'est afin de t'en avertir que j'ai désiré te voir pendant ces quelques minutes. Les lettres que tu m'adressais étaient peu chrétiennes de sentiment. Tu es devenu mondain. Je suis certain que tu ne communies plus chaque dimanche. Enfin, pourquoi n'avoir conservé aucune relation avec nos Pères... car tu ne les vois plus, n'est-ce pas ?

Léonard pâlit, mais ne répondit rien.

— Il est très regrettable de te voir oublier ainsi ceux qui t'ont donné une éducation dont tu dois être fier. C'est contraire à l'intérêt de ton salut. La vraie piété ne peut se soutenir si elle n'est pas dirigée : c'est le cas de la tienne...

— Est-ce une commission dont tu t'acquittes ? demanda brusquement Léonard.

— Non, mais il est certain que je ne me serais pas autant inquiété si l'on ne m'avait parlé des dangers que tu cours.

— En ce cas, plus un mot, je t'en prie. J'agis à ma guise. Des conseils, d'où qu'ils viennent, seraient superflus.

Léonard baissa la glace et affecta de regarder les passants. Très simplement, les phrases unies du Père de Bernières venaient de renouer le drame de Saint-Louis de Gonzague. Leur maladresse

naïve annonçait à découvert une lutte nouvelle et prochaine.

Léonard reprit :

— C'est bien pour me dire ces choses, n'est-ce pas, que tu désirais me voir ?

— Certainement.

— Je me doute que sans cela je n'aurais pas eu la surprise de ta dépêche. Voilà du moins qui est franc !

Il haussa les épaules avec une sourde colère.

— On m'a appris à mettre Dieu dans tous mes actes. Je ne vois pas en quoi ma conduite pourrait te surprendre, répliqua Bernières.

— Ne mêle pas Dieu à tes commissions !

Bernières eut un mouvement de révolte pieuse. Le mot le scandalisait.

La voiture maintenant suivait la rue de Lyon. Le tumulte qui emplissait l'air facilitait les silences.

— J'estime, dit enfin Léonard, qu'après ceci nous n'aurons plus rien à nous communiquer. Ne t'étonne pas, si je renonce à une correspondance inutile, et peut-être dangereuse.

— Moi-même, j'allais te le demander : malgré ma bonne volonté, j'aurais eu de la peine à t'écrire. Je serai très occupé, là-bas. Je craindrais aussi d'aller contre notre règle. Un bon religieux doit même s'interdire les affections permises.

— Au noviciat, cependant...

— Au noviciat, ce n'était pas la même chose. On nous recommandait, au contraire, d'entretenir

des relations fréquentes avec nos amis restés dans le monde. Il faut bien s'apprendre un peu à diriger les âmes.

Léonard partit d'un éclat de rire ironique :

— Bref, tes lettres étaient un devoir de vacances ?

— Ah ! tu as des mots...

— Nullement. Je suis enchanté, d'avoir pu t'être utile. Ma prose a-t-elle été appréciée ? La simple courtoisie voulait qu'on me fit part de mes notes !

Il ouvrit la portière : on arrivait.

— Allons, fit-il, tu n'as point de bagages. Ton âme est légère. La route et le lendemain t'importent peu. Détachons-nous l'un de l'autre, puisque la règle l'exige. Je n'ai même pas à te souhaiter bon voyage.

Le Père de Bernières, troublé par cette raillerie, balbutia :

— Qu'as-tu ? tu parais fâché...

Léonard répondit :

— Fâché ! de quoi le serais-je ?

Et il s'éloigna.

Son cœur éclatait.

Ainsi, depuis sept ans, sans qu'il le soupçonnât, son existence avait été suivie ! Tandis qu'il s'obstinait à effacer jusqu'au souvenir de sa vocation, patiemment ses maîtres guettaient l'heure favorable pour renouveler leur tentative ! Vraiment, leur procédé d'information avait été d'une jolie

habileté : tout en surveillant ses actes, on perfectionnait les méthodes du novice !

Léonard frémit de colère. Quel était le but ? Espérait-on encore faire de lui le jésuite désiré ? S'imaginait-on l'avoir pétri de telle sorte qu'au premier avertissement il dût redevenir docile ? Et subitement un malaise étrange l'envahit. Voici qu'il sentait la peur d'une empreinte indélébile laissée sur lui par l'enseignement de jadis. Si Jouques avait dit juste ?... Mais il se révolta :

— Je m'égare : quelle volonté au monde pourrait faire que je ne fusse pas mon maître ?

Il eut ensuite un beau mouvement de fierté.

— Nulle graine n'est restée dans le sol. J'ai la conscience nette, le cœur ferme.

D'un effort brusque, il détourna sa pensée : il oublierait cette matinée comme il avait oublié le reste. Qu'importent les convoitises, si l'on reste hors d'atteinte ! Tous les liens du passé étaient brisés, l'avenir seul demeurerait !

Justement, comme il rentrait, Léonard poussa un cri de joie : une lettre de Ronchard l'attendait, déterminant à jamais cet avenir ; l'anonyme, définitivement, avait accepté le nom de Léonard. Une soudaine allégresse souleva Léonard. Du geste, il défia l'ennemi vague dont la crainte l'avait obsédé et murmura :

— Je suis quelqu'un ! Je suis quelqu'un ! — comme si le monde allait se rendre à lui.

III

Le lendemain, son domestique vint l'éveiller et lui annonça qu'une personne l'attendait. Léonard eut le pressentiment que l'imprévu entraînait dans son existence.

— Qui est-ce ? demanda-t-il anxieux.

— Je ne sais pas.

— C'est bien : j'y vais.

Léonard se leva. Tout en s'habillant, il résolut d'annoncer sa nomination à madame None, moins par affection que pour en faire parler dans Nevers. Il se sentait très fort, la tête pleine d'idées, et largement payé des amertumes de sa jeunesse.

Il demeura stupéfait en se trouvant devant Cheudaine.

— C'était donc toi ? Pourquoi n'avoir pas dit ton nom ?

— C'est moi-même.

Cheudaine sourit. Il portait une redingote noire ; une cravate couleur terre de Sienne brûlée et mouchetée de gros dessins de soie jaune empêchait seule de le prendre pour un clergyman anglais. Vu en plein jour, avec ses cheveux collés plat et séparés honnêtement par une raie, avec ses

yeux de myope naïf, ses doigts noués, ses bras trop longs, il ressemblait à un pantin maussade, aux attaches distendues par l'usage.

— Quelle bonne fortune me vaut cette visite... inattendue ? demanda Léonard.

Cheudaine répliqua, sans répondre à sa question :

— Es-tu libre ce matin ?

— Oui.

— Dans ce cas, mets ton chapeau et viens.

— Mais encore, explique-toi : où veux-tu me conduire ?

— Chez un ami qui désire te revoir.

— Son nom ?

— Le Père Propiac.

Léonard étouffa un cri :

— Ah !... il est ici ?

— Certainement. Qu'y a-t-il d'étrange à cela ?

Le sourire de Cheudaine s'élargit :

— Je l'ai rencontré hier, à la Conférence Olivaint. Nous avons parlé de toi, et, comme il t'aime beaucoup, j'ai pensé te faire plaisir en venant te chercher. C'était tout simple.

— Tout simple, en effet, répéta Léonard lentement.

Rêveur, il se promena dans la pièce. Un tumulte de souvenirs bouleversait son âme. Ce nom « le Père Propiac », prononcé devant lui pour la première fois depuis sept ans, avait suffi pour déchirer les plaies cicatrisées.

— Et, naturellement, c'est lui qui t'envoie ?

Cheudaine, que l'agitation de Léonard surprenait, répondit :

— Tu penses bien que je ne serais pas venu sans cela.

Il continua, voulant montrer sa perspicacité :

— Je sais, d'ailleurs, ce qu'il veut te dire.

— Tu le sais ?

— Je m'en doute. Il est le directeur de la Conférence Olivaint et doit désirer que tu en fasses partie.

Léonard eut un rire ironique :

— J'admire ta clairvoyance...

Il retomba dans sa rêverie.

Il s'y attendait depuis des années. Une fois ou l'autre, une telle rencontre était fatale : ne fût-ce que pour déglonfler son âme des colères que le passé y avait accumulées, il en avait eu souvent le désir. Par une chance, cela arrivait ce jour-là ! Certes, il pouvait aller au rendez-vous tête haute ! L'avenir conquis justifiait ses actes. Ce ne seraient plus le Père et l'élève mis face à face, mais deux égaux, également résolus et forts, qui liquident un compte et font le bilan de leurs droits.

Des idées de bataille lui vinrent. Il se tourna vers Cheudaine et dit d'une voix dure :

— C'est bien. Moi aussi je serai enchanté de le revoir.

— De quel ton tu dis cela !

— Où demeure-t-il ?

— Rue de Sèvres. C'est là qu'est la Conférence.

— Alors, descendons...

Ils partirent.

Une bise aigre courait. De l'air sale enveloppait les maisons et noyait les arbres dans sa tristesse. Cheudaine, sans remarquer le mutisme de Léonard, parlait avec volubilité :

— Ah ! le Père sera bien content ! Il m'a appris ta nomination.

— Il la connaissait déjà ?

— Sans doute. Il en est enchanté. C'est qu'aussi tu parles joliment bien ! Je comprends qu'il veuille te voir entrer dans sa Conférence. Comment se fait-il que tu n'en sois pas ? Croyais-tu par hasard que ce fût un cercle ? Non, pas du tout. C'est autre chose, bien mieux. Imagine...

Ensuite une avalanche de phrases dont aucune n'attendait une réponse : une pluie de petits mots dont chacun s'obstinait à décrire la Conférence, comme les lettres de Bernières avaient décrit le noviciat. Cela ne s'arrêtait qu'aux traversées des rues, quand Cheudaine hésitait à passer entre les voitures.

A force d'incises, de retouches, d'épithètes papillotantes, cette Conférence, d'ailleurs, prenait corps, se dessinait avec des contours précis. A voir l'amour que lui vouait Cheudaine, on la devinait de même nature que le collègue : elle était l'ombre qui suit le passant à mesure qu'il s'éloigne de l'arbre, l'éducatrice politique succédant à l'éducateur moral.

Curieuse, en vérité, et redoutable. A la fois congrégation de la Vierge, office central des œuvres

catholiques, conférence de Saint-Vincent de Paul, patronage d'apprentis, pépinière de choix alimentant l'Association catholique de la Jeunesse française, excitant les mêmes ferveurs que Saint-Louis de Gonzague, maintenant les mêmes limites étroites de pensée, moins forte par sa constitution officielle que par ses réticences.

Sans doute, on s'y interdisait de parler politique : cependant l'histoire — qui, elle, n'est d'aucun parti — permettait d'y justifier l'émigré et de déclarer que ce courageux serviteur du roi fut chassé « moins par la crainte de son propre péril que par le désespoir de ne pouvoir secourir la Royauté ». La même neutralité permettait de condamner 1830 et de blâmer la politique papale, tout en réclamant le rétablissement de l'État romain. Si on y parlait littérature, c'était avec des mépris pour l'art contemporain bien pareils à ceux du Père Cahours. Tout y était officiellement libre ; tout cependant y était soumis à un contrôle. La Conférence du vendredi — écrite — était examinée au préalable par le Directeur, la discussion surveillée par lui. Et, comme au collège encore, c'était la même passion pour les succès d'examens. Derrière la Conférence Olivaint, se dressait la Conférence Laënnec, celle-là plus spécialement réservée aux apprentis médecins rêvant l'internat, et permettant, par une habileté singulière, de glorifier la maison à l'aide des résultats de l'enseignement officiel.

En écoutant Cheudaine, Léonard se sentait ren-

trer dans l'atmosphère ancienne. N'était-ce pas dans une sorte de Saint-Louis de Gonzague, plus libre seulement, qu'il allait retrouver le Père Propiac ? Même milieu d'éducation, même groupement d'élèves corrects. Le quartier aussi changeait autour de lui, accroissant l'illusion. Après Saint-Sulpice, les rues s'étaient rétrécies. Partout c'étaient des hôtels pieux, des demeures saintes, des communautés évanouies dans le silence : l'Abbaye-aux-Bois, abritée sous ses lierres ; Saint-Thomas de Villeneuve, asile aristocratique à façade misérable, où l'on vénère saint Expédit écrasant un corbeau ; d'autres encore, les Dames de la Retraite, les Chanoinesses de Saint-Augustin, les religieuses de Saint-André ; puis des coins de piété glacée, des magasins aux étalages de chapelles, tout le Paris catholique épanoui là. Involontairement, Léonard se rappelait le Nevers gothique au milieu duquel s'élève Saint-Louis de Gonzague. Il lui semblait que les années venaient de se dissiper : sa retraite avait fini la veille, le Père Propiac l'avait appelé, et il allait le trouver, comme d'habitude, simplement pour s'expliquer.

— Nous arrivons !

La voix de Cheudaine rappela Léonard à la réalité. Il ressentit un court émoi, puis regarda la maison. Point de croix sur la porte, point de clocher grimpant sur la crête du toit ; le couvent anonyme.

Ils passèrent auprès d'un guichet derrière lequel un frère était assis, et pénétrèrent dans les parloirs.

— Est-ce ici qu'il doit venir, demanda Léonard.

Il se sentait glacé par ces hautes pièces sonores, à parois de verre, où tout se voit et peut s'entendre. Les portraits des Pères victimes de la Commune et déjà à demi canonisés les décoraient lugubrement. Comme par ironie, le Père Clerc y était représenté avec une barbe en broussaille qui lui donnait des airs de fédéré ; la face rieuse du Père de Bengy évoquait l'idée d'un héros de Rabelais.

— Non, dit Cheudaine, montons. Il n'y a personne à la Conférence : les locaux n'ouvrent qu'à deux heures ; mais le Père doit être là-haut, dans son cabinet.

Il fallut traverser un préau, gravir des escaliers. Un silence enveloppait le couvent : silence des portes closes, silence de l'Église énorme cachée dans une arrière-cour, silence du jour blafard.

Si près du but, Léonard maintenant défaillait. Des peurs de balbutier le faisaient pâlir. S'il allait se troubler ? Tandis que Cheudaine frappait à la porte du Père, il dut s'appuyer contre la rampe du palier.

— Attendez, me voici, dit une voix tout à coup.

Oh ! cette voix reconnaissable entre mille ! Léonard se redressa, comme fouetté par elle, et se retourna : le Père Propiac montait.

Il arriva, essoufflé. Il semblait si pressé que tout naturellement les salutations d'usage furent omises.

— Mon brave Cheudaine, fit-il tout de suite avec douceur, vous seriez bien aimable de nous attendre

là, dans mon cabinet, tandis que nous causerons. Vous ne m'en voulez pas, au moins ?

Il tira ensuite ses clefs, ouvrit à côté la salle des Conférences, et s'effaçant :

— Entrons, murmura-t-il si bas qu'on l'entendit à peine, nous serons mieux.

Léonard obéit ; la porte se referma sur eux. Ils étaient seuls enfin ! et se regardèrent fixement.

Léonard était arrivé avec des mots sonores dans la tête et la volonté de crier sa haine ; il se tut.

Trop de liens l'attachaient à cet homme qui avait été, qui était encore le confesseur ! c'est-à-dire celui qui a connu les détours du cœur, et ses défaillances, et ses hontes plus que le cœur lui-même ne les saurait connaître ; en qui, sur la foi d'une promesse informulée, on a jeté, comme en un coffre à jamais fermé, les turpitudes dont la conscience se détourne !

Dès cette première minute, ce fut une sujétion retrouvée.

Ils allaient se parler : derrière les mots échangés, les mots d'autrefois, spectres vivants, pouvaient transparaître.

Ils se regardaient : les yeux voilés du Père disaient non seulement l'inquiète recherche d'un état d'âme encore inconnu de lui, mais encore l'impérieuse résurrection d'inquisitions anciennes.

Tout les avait séparés. Depuis sept ans, ils étaient hostiles et ne s'étaient plus revus. Léonard avait transformé son être de telle sorte qu'on aurait

pu douter de la continuité des personnes. Dans la muette interrogation du Père, il retrouvait toutes ses pensées d'autrefois et ses secrets gardés, comme une menace !

Le Père, las du silence, se décida le premier. Il ouvrit les bras du même geste lent qu'il avait eu jadis pour embrasser Léonard, puis dit simplement :

— Mon cher enfant !

Léonard recula, rappelé à lui-même :

— Je vous en prie pas de démonstrations inutiles !

Le Père sourit :

— Voilà de bien gros mots. Pourquoi gâter le plaisir de nous revoir ?

Il n'avait pas changé, lui. Ses joues avaient gardé leur rouge violent. Comme autrefois, ses yeux par instants semblaient se mouiller de larmes.

Léonard reprit d'une voix plus calme, mais qui tremblait encore :

— J'ignore pourquoi vous avez désiré me voir. Si c'est un compte qu'il vous fallait, il est facile à établir. Le métier, auprès de moi, ne vous a pas réussi. Marquez un échec. Je suis libre, grâce à Dieu ! Je souhaite le même bonheur à tous les enfants qui tomberont sous votre direction.

Le Père leva les bras, avec un geste de martyr qui s'offre, et répliqua d'une voix musicale :

— Il ne faudrait pas croire, mon cher enfant, que vous avez commis un péché mortel en refusant d'entrer dans notre ordre !

Léonard, stupéfait, allait répondre ; il l'arrêta, lui prenant les mains :

— Plus un mot : écoutez-moi d'abord. La situation est bien plus simple que vous ne l'imaginez. Il y a eu malentendu de votre part, voilà tout. Si vous aviez eu plus de franchise avec moi, cela ne serait jamais arrivé. Fuir les explications, c'est avoir tort. C'est votre cas. Voilà pourquoi, puisque vous ne vouliez pas faire de vous-même le premier pas, j'ai songé à vous appeler... Ah ! je connais bien cette tête ! bonne, mais orgueilleuse !... J'éprouvais une grande peine à sentir votre conscience gênée ; je veux, pour votre bonheur, que cette gêne n'existe plus...

Il lança les derniers mots doucement, certain de frapper juste. Léonard pâlit :

— Votre intervention était inutile, dit-il froidement. Ma conscience n'éprouve aucune gêne. J'ai pu subir des entraînements dangereux ; je me suis repris à temps, sans passion, sans remords. Dieu, du reste, me donne raison. J'ai sur beaucoup d'autres l'avantage de pouvoir parler de mes actes sans avoir besoin de recourir au huis clos.

Les yeux du Père Propiac s'éclairèrent d'une courte flamme, puis reprirent leur bonhomie souriante :

— Hé ! qui vous parle de cela ? fit-il avec un geste indécis. Je songe à votre avenir, et vous revenez au passé comme si, en vérité, vous en subissiez le regret !

Léonard releva la tête :

— Faut-il encore vous répéter que je ne regrette rien ? Vous avez aussi d'étranges façons de parler d'avenir ! Je n'ai pas comme vous l'art des sous-entendus. Si vous voulez être compris, expliquez-vous clairement.

— Voilà justement ce que je désirais ! Allons, quittez cet air maussade qui vous va mal. Un peu plus, j'aurais cru que vous étiez fâché contre moi ! Et, maintenant, suivez-moi bien.

La main qui avait jusque-là retenu Léonard se faufila sous son bras. D'un mouvement imperceptible et léger, le Père l'entraîna, et ils commencèrent à marcher côte à côte, ainsi qu'autrefois.

La pièce était très longue, tendue de rouge, avec, çà et là, en guise de décoration, des tapisseries représentant les zouaves pontificaux à la bataille de Patay, Jeanne d'Arc à Domrémy et la procession de la Couronne d'épines. Au fond, sur un socle de marbre, le buste du Père Olivaint souriait. La tête, extatique et despote, semblait dominer une assemblée invisible, et ses yeux incertains contemplaient un horizon connu d'eux seuls.

— Dieu est meilleur que vous, mon enfant, reprit le Père avec des caresses dans la voix. Si j'en juge par le présent, il vous offre les prémisses d'un superbe avenir. J'en suis profondément heureux. Nous nous intéressons toujours à nos élèves, surtout lorsqu'ils sont, comme vous, sages et bons. Je vous ai suivi de loin, m'informant de ce que vous deveniez. La sainte Providence semblait, d'ailleurs, favoriser mes désirs. Quoi qu'ils fassent, nos

amis, même ingrats, ne parviennent pas à nous rester étrangers, et, soit par l'un, soit par l'autre, grâce à une foule d'incidents imprévus, nous nous tenons encore près d'eux. Un de ces hasards m'a fait connaître la voie que vous avez choisie ; je tenais à vous en féliciter.

Les phrases du Père Propiac se précipitaient peu à peu.

Léonard resta muet. Après une seconde d'attente, le Père poursuivit :

— J'ai appris, ce matin, que vous alliez professer. A la bonne heure ! Intelligent comme vous l'êtes, vous irez loin. Le don de l'éloquence est une grande force ; vous l'avez, m'a-t-on dit. En jeune homme chrétien et de foi ardente, remerciez Dieu de ces richesses, qui ne sont pas les vôtres à proprement parler, mais les siennes. Je suis assuré que vous les mettrez à son service.

Il soupira ensuite, avec une impatience à peine marquée. Le silence de Léonard le gênait.

— J'ai tenu à vous rappeler ce devoir, continuait-il, certain que vous aurez conscience de vos responsabilités et que vous saurez renoncer à certaines exagérations, à une fougue très justifiable à votre âge, mais qui nuirait à votre enseignement. Une chaire, même laïque, est un apostolat : le mot est de vous, je crois — vous voyez combien je suis renseigné ; — il importe à la vérité comme à la religion qu'elle n'ait pas d'hérétiques.

Ils s'étaient arrêtés au bout de la pièce, au-dessous même du buste du Père Olivaint. Leurs yeux

se levèrent en même temps et tombèrent sur les cartouches qui portaient en lettres d'or la devise de la Conférence : *Fortes in fide, diligatis invicem*.

Le Père les désigna du doigt :

— On ne saurait mieux dire ; retenez cette parole et méditez-la. Une foi forte, une affectueuse union.

Puis, il se tut, résolu cette fois à attendre une réponse.

— Si j'ai bien saisi, dit enfin Léonard avec un sourire d'ironie, c'est une mise en demeure. Vous désirez être de moitié dans mon enseignement.

Le Père Propiac eut un geste d'ennui :

— Vous voilà encore usant de mots qui ne conviennent pas. Non, aucune mise en demeure : simplement un conseil, le conseil de votre vieux directeur, qui, si vous l'avez quitté, ne s'en intéresse pas moins à la bonne santé de votre âme. Vous répéterai-je ce que vous savez ? que la vérité est une et n'a qu'une seule face. L'erreur en a mille. Comme un miroir brisé, elle peut avoir d'éblouissants reflets, des airs de vérité ; elle n'est jamais le vrai. J'ai peur que votre inexpérience ne vous entraîne parfois à des opinions imprudentes, et je vous demande seulement de professer en homme conscient et réfléchi...

Peu à peu, le sens véritable s'était dégagé du brouillard des mots. Léonard écoutait, savourant cette interversion de leurs rôles. La veille, il était ignote ; aujourd'hui déjà, l'on comptait avec lui et l'on quêtait son alliance.

Il demanda, feignant la naïveté :

— Mais qui m'indiquera si vraiment je ne me laisse pas entraîner aux imprudences que vous dites ?

Le Père hésita, cherchant à pénétrer sa pensée :

— Ne savez-vous pas, mon cher enfant, que je suis toujours prêt à vous éclairer dans vos doutes ? N'ayez aucune crainte d'être importun. Si ce n'est moi, d'autres seront là, connaissant mon affection pour vous, et qui se feront un devoir de vous accueillir. C'est une responsabilité, sans doute...

Léonard continua, railleur :

— Mais les responsabilités ne vous font pas peur, je le sais pertinemment.

Le Père s'arrêta net :

— Encore !

Ils se regardèrent avec un brusque défi.

— Que signifie cette phrase ? expliquez-vous : j'ai la haine des réticences.

Léonard sourit :

— Je ne m'en doutais pas... Je ne vous remercie pas moins de votre franchise et, puisque vous l'ordonnez, je vais y répondre.

Il se dégagea du bras du Père Propiac et continua :

— Vous avez bien voulu vous apercevoir jadis que j'étais un capital intellectuel. Vous avez même cherché à l'exploiter pour votre compte, et il a tenu à peu de chose que vous n'y réussissiez. Aujourd'hui, l'événement justifie vos prévisions. Il est probable qu'à bref délai j'exercerai une

influence sur les jeunes gens de mon âge. Ne pouvant exploiter vous-même, vous désirez vous associer. Je sais tout ce que la combinaison a d'avantageux pour vous. Malheureusement, je ne suis plus un enfant. Les mots ne parviennent plus à me griser. Je suis libre. J'entends le rester.

Un tremblement agita les lèvres du Père Propiac.

— Je ne m'arrêterai pas à ce que vos paroles ont d'injuste ou de blessant. Il ne me plaît pas, comme à vous, de revenir sur des incidents oubliés.

— C'est que vous avez la conscience facile.

— Vous oubliez que je connais la vôtre.

— Inutile de le rappeler. Je suis payé pour le savoir.

Ces ripostes étaient si bien l'expression de leurs cœurs qu'elles s'étaient succédées sans transition, découvrant dans sa nudité l'infranchissable abîme qui les séparait.

Ils se turent, stupéfaits. De telles violences convenaient mal aux habitudes du Père. Celui-ci hocha la tête, embarrassé. Léonard affecta une soudaine indifférence et regarda autour de lui.

Le Père ressaisit le premier son calme :

— Nous nous égarons tous les deux, mon enfant, puisque nous nous emportons, fit-il d'une voix tranquille. La preuve en est que vous m'avez empêché justement de vous dire l'essentiel.

— Ah ! il y a autre chose ?

— Une simple remarque ; mieux que les discussions, elle prouvera l'absurdité de vos reproches :

quel intérêt personnel pourrais-je avoir en vous proposant mes conseils, puisqu'en somme nous raisonnons sur des hypothèses ? Vous parlez d'un cours à professer, d'influence à acquérir, que sais-je ! Êtes-vous bien sûr de tout cela ? Avant d'être dans la main des hommes, l'avenir appartient à Dieu.

— Est-ce une menace ?

— Une menace !

Le Père attendit une seconde, prolongea le mot d'une façon sournoise et sourit à son tour :

— Comment pourrais-je menacer ? N'avez-vous pas pris soin tout à l'heure de me montrer que vous vous étiez passé de moi pour arriver au but de vos ambitions ? Soyez logique... ma vieille expérience ne peut que vous mettre en garde contre les déceptions et ne cherche rien au delà.

Il ajouta, pesant sur chacun des mots :

— Croyez-moi, mon enfant, vous auriez tort de méconnaître nos bonnes intentions. C'est compter sans Dieu... qui guide les hommes.

Léonard répondit avec un geste de dédain :

— Je compte sur Dieu et sur moi.

— C'est un mot d'orgueilleux.

— Que sa justice en décide !

— Elle a l'éternité pour elle ; c'est une échéance longue.

— Vous flattez-vous de l'aider ?

— Je ne me flatte pas, mon enfant : j'en suis certain.

Léonard poussa un cri de dépit

— Ah ! vraiment, le jeu que vous jouez est abominable !...

Et il céda à sa colère :

— Depuis une heure, vous agissez comme si j'étais un bien volé que vous voulez reprendre. Vous avez des phrases à double face, vous cajolez, vous menacez, vous parlez de mon âme, de l'intérêt du ciel. Quel droit croyez-vous posséder sur moi ? Est-ce parce que j'ai consenti à revenir ce matin ? Mais si je suis ici, — comment ne l'avez-vous pas deviné ! — c'est que depuis sept ans...

Le Père saisit le bras de Léonard.

— Prenez garde, mon ami, il faut toujours éviter les mots irréparables !

— Je ne connais qu'un acte irréparable, c'est l'attentat commis par vous sur ma conscience d'enfant !

Le Père Propiac blémit :

— Ah ! vous retirerez cette accusation infâme ! je le veux.

— Autant m'arracher la mémoire !

Les yeux de Léonard s'enflammèrent :

— Vous aviez cru retrouver un enfant ; vous rencontrez un homme. Cela vous change !

Le Père répondit, montrant la porte :

— Sortez ! vous venez de prouver quel triste prêtre vous auriez fait.

— Vous êtes chez vous. Je l'oubliais...

Léonard s'inclina, traversa la pièce et disparut.

Cheudaine, attiré par les voix, avait quitté le cabinet du Père. Il regarda passer Léonard. Puis,

se tournant vers le Père Propiac, qui arrivait à son tour :

— Mon Dieu ! mon Père, d'où vient donc tout ce bruit ?

Il devinait un événement grave et tremblait d'y être mêlé.

Le Père Propiac sourit, puis répondit comme en rêve :

— Il ne faut jamais désespérer des brebis égarées, mon ami : dans nos maisons, nous donnons tellement de religion à nos élèves que tôt ou tard, fût-ce à l'article de la mort, ils la rendent... tel un aliment mal digéré.

IV

Dehors, Léonard respira. Il ne ressentait plus aucune colère. Cette explication avec le Père Propiac avait suffi pour vider son âme du trop-plein d'amertume qui l'étouffait. On aurait dit qu'avec ce mot : « Je compte sur Dieu et sur moi ! » il eût déposé le fardeau de ses rancunes. Il avait les épaules libres, l'âme légère, le corps pénétré d'un adorable bien-être.

Il pénétra dans le square du Bon-Marché. Des enfants y jouaient, déguenillés. Ils poussaient des cris. Quelques-uns se battaient ; d'autres sautaient par-dessus les bancs. Les moineaux qui bataillaient sur la pelouse semblaient de même famille et voletaient sans être effarouchés.

Pour la première fois, l'âme du peuple parut bonne à Léonard. Il l'imaginait sans replis, avec des haines ou des amitiés toutes franches.

Tout à coup, en se retournant, il revit la maison des Pères. La gaieté de cette matinée printanière lui donnait un air plus triste encore que d'habitude. Ses croisées sombres étaient coupées à mi-hauteur par des rideaux de toile blanche, et, leurs vitres reflétant celles du Bon-Marché, il semblait qu'un

grand commerce s'abritât aussi derrière la muraille nue.

Géné par ce voisinage, Léonard suivit la rue de Sèvres : il se dirigea vers le Luxembourg. Les phrases du Père Propiac revinrent à sa mémoire, précises sous leur forme spéciale. Impossible de s'y tromper : c'était la guerre désormais.

A quel propos, en vérité ? N'avait-il pas le droit de demeurer libre et de vivre à sa guise ? Ainsi, sept années de malaise douloureux n'avaient pas satisfait : on voulait qu'il se soumit, on le menaçait de représailles ! Et qui parlait ainsi ? Un prêtre ! Cette vengeance monstrueuse se parait de la robe du Christ ! Tous les sentiments religieux de Léonard en furent bouleversés. Il éclata en regrets, pour avoir si mal exprimé tout à l'heure le mépris dont il était plein.

Il s'arrêta ensuite, épouvanté, comprenant l'événement qui atteignait sa conscience : le respect du prêtre venait de mourir en lui.

Ce fut une première démolition qui présageait les autres. Dieu sait pourtant s'il avait aimé, presque adoré cette robe noire, marque de la mission divine ! A Saint-Louis de Gonzague, son enfance s'était passée moins dans le culte de Dieu que dans celui de son ministre. Celui-ci lui avait paru toujours la réalisation du Christ : véritable idole animée, il avait accaparé pour lui-même un peu de l'adoration destinée au Dieu qu'il représentait. On le lui avait montré intangible, inaccessible aux passions ou aux luttes humaines, cloîtré

dans sa soutane ; et il avait admiré sa chasteté de vierge, placé, à cause de lui, la suprême dignité de la vie dans la mort à l'amour... Cette fois, le voile se déchirait, annonçant ainsi qu'autrefois, au Temple, la fin d'une religion. Ce prêtre redevenait un homme.

Sans doute, Propiac — Léonard supprimait maintenant le mot « Père » — Propiac était une exception. Mais doit-il y avoir une exception parmi ceux qui représentent Dieu ? Dieu ne peut être avec qui le ravale. Du moment qu'un seul avait failli, les autres étaient indignes.

La colère de Léonard tomba. Ce lien brisé calmait son emportement. Le mépris du prêtre était à ses yeux un acte si grave qu'il suffisait à le venger. Il s'étonna de n'en pas souffrir plus, et de se découvrir presque meilleur.

Chaque respect qui s'en va donne ainsi l'illusion d'accroître ceux qui restent. Peut-être s'imaginait-il, comme le Christ toujours, avoir uniquement chassé le vendeur du Temple. A coup sûr, sa religion lui parut plus dépourvue d'alliage. Il eut le sentiment de s'être rapproché de Dieu et murmura :

— Seigneur ! il n'y a que vous ! rien que vous !

Par un hasard étrange, Dieu sembla entendre son appel : cette matinée, qui venait de ressusciter le passé, allait lui découvrir les routes de l'avenir, lui permettant le choix.

Il était entré au Luxembourg.

Autour de lui, une forêt d'arbres grêles bour-

geonnait avec des mauves tendres. La sève fraîche glaçait les écorces ridées. Le soleil, glissant à travers les ondulations des branches, dorait légèrement les fourrés violets. Plus loin, l'eau du bassin reflétait, immobile, son cercle de marbre et, derrière l'allée des platanes, qui frissonnaient sous leurs robes d'écorces, le palais triste apparaissait.

C'était le jardin ! celui-là même qui, le samedi précédent, avait empli Léonard de désirs, lui rappelant les joies interdites de l'amour.

Pour achever l'illusion, une voix, tout de suite reconnue, l'appela au détour d'une allée :

— Vous êtes gentil de passer sans me voir.

Marcelle vint à lui, avec ce sourire des yeux qui l'avait si singulièrement troublé.

Elle dit encore :

— J'étais seule sur un banc ; voulez-vous me tenir compagnie ?

Et sa voix était pareille au bruit clair que font les ruisseaux des montagnes.

Léonard s'arrêta. Le parc était vide. Le silence profond provoquait aux aveux.

— Volontiers, dit-il : je ne suis pas pressé.

Côte à côte, sans se donner le bras, ils marchèrent en disant des riens. Ils passèrent ainsi devant les statues des reines, suivirent des allées discrètes et, revenus à la terrasse, se penchèrent pour mieux voir les plantes et le parterre à la française.

Léonard était surpris par le langage correct de Marcelle et son maintien. Il s'était fait une autre

idée d'une maîtresse. Enhardi, lui-même parlait avec une aisance factice.

Comme ils allaient se séparer :

— Vous aimez ce jardin ? demanda-t-il.

— Pourquoi cette question ?

— Rappelez vos souvenirs.

Marcelle rougit légèrement :

— Peut-être avons-nous les mêmes goûts. Faut-il m'en plaindre ?

Elle cherchait à lui plaire. Il l'avait découvert à mille détails : ses regards trop insistants, des intonations presque tendres, ce mystère dégagé par la femme qui veut aimer.

Léonard ne répondit pas à la question de Marcelle, mais poursuivit, d'un ton léger :

— Votre ami doit sans doute demeurer par ici.

— Je vous ai dit déjà que je n'aime personne.

Léonard sourit railleusement.

— Quand ce ne serait que son chien, une femme aime toujours quelqu'un ou quelque chose.

Elle répondit hardiment :

— Êtes-vous jaloux ?

— De qui, mon Dieu ! et de quel droit ? Tant mieux pour vous, si votre cœur est en vacances !

— Connaissez-vous ce plaisir ?

— Je n'en sais pas de meilleur.

Marcelle tourna le dos à la terrasse et, silencieusement, traça des figures sur le sable, avec la pointe de son ombrelle.

— Je croyais que vous aviez promis de venir me voir, dit-elle enfin.

Léonard sourit :

— Votre mémoire est infidèle : je ne sais même pas votre adresse.

— Eh bien ! accompagnez-moi, vous l'apprendrez.

Ils se regardèrent : tous leurs mots avaient eu pour but d'amener celui-là. Léonard sentit passer un froid sur son cœur, puis répliqua, d'un air de moquerie :

— Je déteste faire des visites le matin.

— Vous préférez le soir ?... Après tout... si j'y suis... pourquoi pas ?

Il hésita :

— Non, décidément, n'y comptez pas. Je reste aussi le soir chez moi.

Marcelle partit d'un rire nerveux :

— Vous êtes plus timide que je ne croyais !

Elle le regarda fixement et, appuyant sur les mots :

— Cette fois, c'est moi qui suis pressée, je m'en vais.

Léonard haussa légèrement les épaules :

— Sans rancune !

— De la rancune, pourquoi ? parce que vous êtes pot-au-feu ?

Elle s'éloigna. Il n'essaya pas de la retenir. De temps à autre elle se retournait, et il devinait dans ses yeux les sarcasmes et une déception secrète.

Quand elle eut disparu, il s'accouda sur la balustrade. Ses tempes se gonflèrent. Pourtant il ne bougea pas.

— A quoi bon ? une fille !... songeait-il.

Il avait toujours été ainsi, désirant la chute, se reprenant. Au-dessous de lui, le parterre à la française dessinait ses allées larges et tristes. Décidément, il préférerait les routes qui ressemblent à ces allées, et dont la seule grandeur fait la mélancolie.

Il partit, admirant quel facile courage suffit à repousser de pareilles tentations...

Comme il rentrait, il rencontra Jouques.

— J'allais chez toi.

— Monte : nous déjeunerons ensemble.

Tout de suite, il apprit à Jouques sa nomination. Joyeux, celui-ci le félicita :

— Voilà donc l'ambition dont tu faisais mystère ! Avoue, enfin, qu'un jour ou l'autre la vie nous rend justice !

Cependant la gaieté des mots couvrait mal sa préoccupation.

À table, Léonard conta sa visite au Père Propiac. Jouques l'écouta, sérieux.

— Ainsi, dit-il, les gens les plus spirituels sont toujours gros d'une bêtise ! Comment n'as-tu pas compris le danger auquel tu t'exposais ?

— Il y a certainement au fond de l'âme des mobiles que l'on ignore, répondit Léonard, songeur.

— Le tout est d'oser y porter la lumière, répliqua Jouques. Je suis venu pour cela, ce matin.

Léonard leva la tête :

— Explique-toi, dit-il.

Jouques commença d'un ton embarrassé. Il parla de leur longue affection. Depuis leur rencontre à Paris, surtout, n'étaient-ils pas comme des frères ? La vie qui détruit tant d'amitiés avait resserré la leur. Plus ils vieillissaient, plus ce bien leur devenait précieux. Sa démarche ne pouvait donc étonner Léonard, encore moins le blesser. Quand il s'agit de ce que nous avons de plus cher, les convenances ne doivent-elles pas s'effacer devant une règle supérieure ?

Sa parole, doctrinaire d'habitude, s'attendrissait. Léonard, inquiet, l'interrompt :

— Parle vite ! qu'y a-t-il ?

Jouques dit simplement :

— Madeleine part demain.

Il attendit, examinant Léonard.

— Ne l'a-t-elle pas annoncé samedi ?... Est-ce que les affaires de ton père vont mal ?

— Non, certes : par bonheur, tout est bien, là-bas. La maison prospère. C'est Madeleine qui m'inquiète.

Il continua, anxieux :

— Madeleine est presque mon enfant, tu le sais : mon père s'occupe si peu d'elle ! Elle a des yeux clairs qui ne savent pas cacher sa pensée. Or, depuis quelques jours, ils ont changé. Les joies qui les animent ne sont plus les mêmes, et j'ai cru deviner... certainement je ne me trompe pas. Elle aime ou va aimer.

Léonard aussi devinait.

— Alors, continua Jouques d'une voix qui trem-

blait, je suis venu te trouver. Si tu l'aimes aussi, quoi de plus simple ? Tu es libre ; elle sera riche plus tard, à en juger par le commerce de mon père. Rien ne vous sépare. Il n'y aura qu'un bonheur de plus parmi nous. Sinon.. c'est très simple aussi. J'empêcherai Madeleine de s'attacher à des projets chimériques. S'il en est temps encore, cette explication lui épargnera des chagrins immérités.

Il s'arrêta : puisque son ami se taisait, la réponse était donnée ; un grand chagrin obscurcit son cœur. Léonard baissa la tête.

Donc Madeleine l'aimait ! La vie droite, celle-là même qu'il avait désiré suivre tout à l'heure, s'offrait. Avec elle, l'amour honnête et sincère. Que de fois il en avait rêvé ? Ses nuits solitaires avaient été peuplées par ce désir. Soudain, cette joie était venue. Il suffisait d'aller à elle et de dire oui.

— Je ne sais que répondre, murmura-t-il, je n'avais jamais pensé au mariage.

— Si ce n'est que cela, reprit Jouques, avec un mouvement d'espoir, je suis heureux de t'y avoir obligé.

Il avait désiré un autre accueil ; mais, puisque Léonard ne disait pas non, le bonheur de Madeleine était encore possible.

Une angoisse douloureuse étreignit Léonard. Jouques suivait des yeux son émotion. Ce mutisme prolongé lui causait un insupportable malaise. Devant l'âme fermée, quels mots prononcer qui ne soient périlleux ou vains ?

Son impatience l'emporta.

— Que décides-tu ? demanda-t-il.

Léonard parut revenir d'un songe et répondit lentement :

— Je crois que je ne me marierai jamais.

Cette fois, le mot était prononcé. Jouques poussa un cri désolé :

— Il est injuste que le hasard fasse souffrir des innocents !

— Ah ! tu le vois bien, toi aussi tu ne crois plus à la justice d'ici-bas ! répliqua Léonard avec un geste triste.

— Trêve de sophismes, reprit Jouques. Il s'agit d'intérêts trop graves pour se livrer à des jeux de pensée. As-tu seulement pesé la réponse que tu me donnes ? Il y a dix minutes, tu avouais n'avoir jamais pensé au mariage ; tu refuses maintenant, sans examen. Il faut être franc, justifier ta décision ! Je veux savoir ce qui t'arrête. Tu n'avais pas le droit de prendre le cœur de Madeleine pour en arriver là !

— Des raisons?... il me semble que j'en ai ; cependant je n'arrive pas à les exprimer.

Jouques continua, en s'irritant :

— Est-ce qu'un homme comme toi se résout sans motif ? Si Madeleine te déplaisait, tu ne devais pas venir si souvent chez elle. C'est un crime que de voler un cœur quand on n'en veut rien faire. As-tu peur qu'elle ne soit sans fortune ? Est-ce d'épouser une fille de commerçant qui révoite ton orgueil ? Je t'en supplie, parle ! dis-moi la vérité, sans crainte de me blesser : dis-la-moi tout entière.

— Non, ce n'est rien de tout cela... c'est autre chose encore...

Il n'était point choqué de l'insistance de Jouques ; mais il sentait que, le bonheur étant à sa porte, une irrésistible force l'obligeait à ne pas lui ouvrir.

— J'y suis, s'écria Jouques, tu as une maîtresse que tu ne veux pas quitter.

— Moi ! une maîtresse !

L'accent de Léonard fut tel que Jouques retomba découragé :

— Je l'oubliais ! tu es pharisien en actes comme en paroles !

Léonard reprit, après un nouveau silence !

— Encore une fois, ce n'est rien de tout cela... mais j'ai la sensation que je ne rendrais pas une femme heureuse. que moi-même je souffrirais horriblement. J'ai peur de compromettre ma liberté, mon travail... Pourquoi ? Je ne sais. J'ai peur ; c'est tout, et c'est insurmontable.

Jouques sourit amèrement :

— Ose encore parler de devoir, toi qui, placé en face du premier des devoirs, te refuses à l'accomplir !

Léonard répondit, blessé :

— Fort heureusement, il n'est pas ici question de devoir.

— Alors qu'entends-tu par devoir, si la fondation d'une famille n'en est pas un ? Quel autre but vois-tu à l'existence ? Toute la machine du monde ne vit que pour recréer. La mort elle-même n'est raisonnable que si elle alimente des existences

nouvelles : cherche un travail, un acte conscient, une impulsion de nature qui, détournés de ce but, ne deviennent pas monstrueux ! Et toi qui acceptes des obligations morales, déterminées, qui rêves même de les imposer à chacun, c'est toi qui protestes contre la loi universelle ! Des pressentiments, dis-tu : es-tu seulement capable d'imaginer les joies que tu refuses ? Que sais-tu de la vie ? Des mots te grisent. Tu t'attaches à des rêves, à une liberté qui n'est pas, à des ambitions qui te paraîtront puériles avant dix ans ! Ah ! on voit bien que tu n'as jamais aimé !

Ce fut le trait de lumière :

— Tu viens précisément de trouver le mot que je cherchais, dit Léonard lentement. Je n'ai jamais aimé... Je n'arrive pas à aimer.

Il voyait clair enfin. Ce mot expliquait l'antinomie de sa chair révoltée et de son existence d'ascète, son mépris pour celles qui le recherchaient et son plaisir à se sentir recherché.

Jouques surprit un regret dans ses yeux :

— Tiens, j'ai eu tort, dit-il affectueusement ; je n'aurais pas dû te parler de devoir : il n'y a pas de devoir, il n'y a pas de loi, il n'y a que le plaisir, oui, l'ineffable plaisir d'aimer. Tu ignores, tu hésites, c'est bien ; mais quand tu sauras !... L'amour est l'éducateur suprême. Il est quelque chose d'imprévu, mieux encore, une naissance, la vie, enfin. rendue consciente...

Il s'exaspéra, tant ces mots enveloppaient mal la béatitude dont il parlait ; il s'imaginait enfermer

une statuette exquise dans du papier à plis raides, et, la montrant ainsi, demander qu'on la juge. Mais Léonard l'interrompit :

— N'insiste pas, ne cherche même pas à deviner ! Mon mal est plus grave que tu ne pourras jamais le soupçonner.

Subitement étaient revenus à sa mémoire l'aventure de sa vocation, les paroles expertes du Père Propiac, l'entraînement méthodique subi jadis en vue d'un veuvage perpétuel, et cette superstition de la chasteté restée, en quelque sorte, collée à sa conscience... En vérité, le mal était celui-là : son cœur avait été anesthésié, un miracle seul aurait pu l'éveiller !

Jouques regarda Léonard au fond des yeux :

— Allons, j'ai eu tort.

Lui pensait à Madeleine.

— C'est moi que tu dois plaindre, dit encore Léonard.

Jouques répliqua durement :

— Tu as le bonheur que tu mérites !

Et, au moment de sortir, il laissa éclater sa rancune dans un mot dont peut-être il ne soupçonnait pas la cruelle exactitude :

— Va, tu peux retourner auprès de Propiac, tu as bien son âme !

Léonard chancela :

— Tu as deviné : il semble par moments que j'ai une âme de prêtre !...

Mais Jouques était déjà parti et n'entendit pas.

Alors un silence profond succéda. Pour la seconde fois, Léonard avait décidé de son existence. Il revit les yeux bleus de Madeleine, entendit sa voix, retrouva la grâce délicate de ses gestes, et cependant ne ressentit aucun regret.

Il ouvrit la fenêtre et contempla Paris.

On ne voyait, de là, que des étagements de toitures déchiquetées, un hérissément de cheminées qu'empanachaient des fumées grêles. Cela ressemblait à une immense plaine portant les ruines d'une capitale très ancienne. Vers la gauche, la silhouette solitaire du Panthéon surgissait, pareille à un temple épargné, et çà et là des sommets d'arbres teintés de verdure neuve figuraient les buissons maigres que broutent les chèvres entre les pierres.

Une bouffée d'air froid fit voler les rideaux.

— Ai-je eu tort ? murmura Léonard.

Puis, sombre, il revint à sa table de travail. Il éprouvait le besoin de se délasser avec des idées.

V

« MON CHER CLAN,

« Vous avez toujours fait passer l'intérêt de notre cause avant les considérations de personnes. Cette fois encore, j'ai cru pouvoir compter sur votre dévouement à nos idées et votre abnégation.

« Pour des raisons que j'ignore, le donateur généreux qui assure notre nouvelle fondation revient sur son premier avis, et l'on m'impose, à votre place, un certain Cheudaine. Je le connais peu : mais il est votre ami, je crois, et cela suffirait à me rassurer.

« Nul plus que moi ne regrette une décision par laquelle nous voilà privés de votre concours immédiat ; mais croyez bien qu'en pareille occasion, si je suis libre, ce sera vous le premier choisi.

« J. RONCHARD. »

Léonard laissa tomber la lettre, ne se rendant pas un compte exact de l'événement.

Cheudaine nommé ! C'était bien à lui, cependant, à lui, Léonard Clan, qu'on avait donné cette place. Sur la table était l'ébauche de sa première conférence. Les livres ouverts, les feuilles éparses, les

revues jetées pêle-mêle, dans une rage de recherche, témoignaient d'une propriété sienne, inaliénable...

Cheudaine ! quelle absurdité ! Ce grotesque à sa place ! moins qu'un être méchant : l'insignifiance ! Cheudaine ! était-ce possible ?

Il ramassa la lettre et la retourna avec défiance. Elle était bien de Ronchard. Il reconnut l'écriture, le papier à en-tête, le bureau d'origine. Il relut ensuite lentement, pesant les mots :

« ... et l'on m'impose, à votre place, un certain Cheudaine... »

Soudain, il poussa un cri : la lumière s'était faite. Derrière la phrase, il avait retrouvé Propiac !

Tout d'abord, un délire s'empara de son être. Les idées tournaient dans sa cervelle comme sous l'action d'un ressort détendu trop vite. Son cœur s'était ralenti ; il désira mourir.

Une impression unique survivait en lui : il n'était plus rien ! Comment cela s'était-il fait ? quelle aventure avait provoqué ce désastre ? Il ne s'en préoccupait pas. Peu importait que Propiac ou d'autres eussent amené ce dénouement. Il ne percevait que cela, désespéré : n'être plus rien !

Finis les rêves, évanoui cet avenir qu'il avait presque serré dans ses bras ! Il entendit les gens de Nevers : « A son âge, il n'est rien, rien ! » La voix de Bernières tintait à son oreille : « Où sont la vie maîtrisée, l'apostolat ? Tu n'es arrivé à rien ! » Comment oser sortir désormais ? Il s'écoutait dire aux camarades rencontrés : « Ne vous dérangez

pas ! je ne fais pas de cours. Je l'avais cru, mais je m'étais trompé... » C'était à la fois l'invraisemblable et le ridicule, c'était la déroute et l'écrasement de son orgueil...

Puis, à mesure qu'il se précisait, le sentiment de la catastrophe survenue devint plus douloureux. Tel un corrosif, après avoir atteint l'épiderme, pénétre la chair.

Que devenir ? De quel côté se diriger ? Il se tourna vers sa jeunesse et l'interrogea. Donc tant de luttas, son acharnement au travail, l'effort de sept années aboutissaient à ce néant ! Étape par étape, il résuma sa vie et la maudit. D'abord la sortie du collège, aurore décevante où son désir s'était emporté au-delà du possible. Ensuite le droit, — heures mortes remplies par l'étude de textes rebutants et ses désillusions de fort en thème. N'aurait-il pas dû comprendre alors qu'il fallait renoncer à ses ambitions ? Au lieu de cela, l'imbécile avait cru en lui ! Il n'était pas journaliste, il n'était pas littéraire ; il essaye de tout, tout le rejette. Plus il va, plus il erre. Le temps passe. Chaque jour des voix crient : « Ne lutte plus, tu n'arriveras pas ! » N'importe ! il s'obstine. Ah ! que ne les a-t-il écoutées, ces voix ! Car elles avaient raison : il n'est pas arrivé, il n'est rien, il est un raté !

Léonard répéta, fouetté par l'outrage :

— Un raté !

Encore, s'il eût différemment vécu ! Riche, jeune, fort, il fallait être heureux ! A défaut de travail, il

devait s'en tenir à la joie bestiale de bien vivre. Mais non ! un ascétisme de pion, un régime de châtré, un cœur vieilli avant que d'avoir battu, et jamais n'avoir été pareil aux autres, ni simple ni sain !...

Une explosion de rage, enfin, succéda. — Dire que l'autre, toujours l'autre ! avait fait cela !

Il se leva. Des envies de meurtre passaient dans son cerveau. Si Propiac se fût trouvé devant lui, il l'aurait tué ! Il poussa des cris, déchira ses cahiers, jeta ses livres sur le sol. Ces violences physiques le soulageaient. Que de telles traîtrises fussent tolérées ici-bas lui parut monstrueux. Où donc était Dieu ? A quoi bon une Providence, des lois, une morale ? Tout n'était qu'injustice ou cruauté. Des pleurs lui vinrent, et, son cœur se brisant, il retomba sur son siège, sanglota.

Aussi, il était par trop seul. De quel isolement la vie l'avait enveloppé ! Personne ne l'avait jamais défendu. Ceux qui auraient dû le guider l'avaient trahi ou dupé. Ni mère, ni père, ni amis : M. Artus était mort ; Jouques ne venait plus depuis le départ de Madeleine pour Nevers ; madame None était si glaciale que les plaintes s'arrêtaient sur les lèvres en sa présence. Il en était à ignorer la douceur de la pitié !

Eperdu, il leva les bras :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ?

Sa voix resonna dans la pièce ; rien ne répondit que le bruit de Paris qui, menaçant, assombrissait le silence.

Léonard répéta, déchiré :

— Mon Dieu, que vous ai-je fait ?

Il en appelait au Christ de son enfance, au bien-aimé qui tant de fois l'avait rempli de béatitude et tant de fois consolé.

— O Jésus ! Jésus ! faites-moi mourir, ou que justice me soit rendue !

Sa souffrance l'avait fait redevenir enfant. Il était tombé à genoux. Les oraisons de jadis s'échappèrent de ses lèvres en phrases de fièvre, en soupira haletés :

— O Jésus ! je n'ai personne, vous êtes mon abri, mon recours, mon désir. Quand vous traîniez votre croix, d'autres sont venus qui partagèrent votre fardeau. Pourquoi cet abandon, cet oubli ?...

Peu à peu, pareilles à l'eau d'un baptême nouveau, ces plaintes l'inondaient de fraîcheur. Il fondait de pitié pour lui-même, goûtait en même temps l'extase du Christ retrouvé. Depuis longtemps il n'avait plus ressenti semblable douceur. La présence divine agissait dans sa plénitude ; il perçut un être idéal accouru pour le bercer de paroles délicieuses :

— C'est moi, murmurait l'apparition. Je t'apporte des délices vraies à la place d'ambitions vaines. Je suis la voie, la vérité, la vie...

Léonard répéta :

— Vous l'avez dit, vous êtes la voie, la vérité, la vie...

Et un répit survint. Léonard se releva presque tranquille. Il y avait une heure à peine que la lettre

de Ronchard était sur sa table : il croyait souffrir depuis un an !

A pas lents, Léonard rôda devant sa bibliothèque et en examina les livres. Désormais tous lui seraient indifférents. La plupart lui rappelaient des espérances mortes. Il en caressa quelques-uns de la main, sans même en regarder le titre ; mais une reliure ancienne l'attira, et, l'ayant prise, il revint à sa table, puis ouvrit le volume au hasard.

C'était les Evangiles.

Quel autre meilleur aurait-il pu choisir dans ce moment de crise ? Là étaient les paroles suprêmes, celles que, depuis des siècles, le monde médite dans sa douleur, sans pouvoir en épuiser la vertu consolatrice.

Chose incroyable, Léonard n'avait jamais lu en entier l'Évangile. Si, à Saint-Louis de Gonzague, on vivait de son esprit, les Pères évitaient avec soin de le mettre entre les mains des élèves. L'Eucologe contenait simplement la version latine de l'Évangile des dimanches ; beaucoup de paresse étaient rebutées par l'obligation de traduire le texte. Personne, d'ailleurs, n'éprouvait le désir de connaître l'enchaînement des quatre livres.

A quoi cela aurait-il servi ? Ignorée, l'œuvre était plus grande. On connaissait un Christ très humain, très tendre, maternel en son intérêt pour les événements de la vie du collège. On savait, par ouï-dire, que ce Christ était raconté dans l'Évangile. Lire n'eût rien appris de plus. Le peu

qu'on savait donnait l'illusion de tout posséder, et laissait la place élargie au rêve. Même, une telle ignorance augmentait le respect. Pour Léonard, pour tous, l'Évangile était le Livre par excellence, quelque chose d'inaccessible, une histoire en dehors de l'histoire et au-dessus d'elle. Dans cette narration inspirée, les moindres termes étaient à la fois enseignement et vérité. Dieu l'avait dictée. Les faits, les mots étaient de lui. Volontiers on les eût adorés comme la croix. On professait à leur égard plus qu'une vénération, une soumission vierge de critique, le sentiment qu'ils étaient la clé de toute science, la beauté sublime, la justice faite verbe.

Léonard choisit une page au hasard. Ses yeux tombèrent sur le verset de Mathieu :

Jésus, ayant fait venir un enfant, le mit au milieu d'eux et dit :

— Je vous le dis en vérité, si vous ne vous convertissez et si vous ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.

Bien souvent, on avait cité devant Léonard cette phrase du Christ. Retrouvée en ce moment, elle lui parut merveilleuse. Comme elle était bien la réponse cherchée !

Il baissa la tête et rêva.

Toujours l'orgueil avait été son mobile, sa jouissance. Dieu le frappait dans son orgueil ; c'était justice. Il fallait redevenir enfant.

Mot d'une poésie sereine... et cependant très

vague. Qu'était-ce, au juste, que redevenir enfant ? Suffisait-il de s'humilier ? Léonard l'avait tenté jadis : humiliation stérile et hypocrite. Fallait-il prier, s'abandonner, être innocent ? L'enfant commande, ne cède qu'aux violences et obéit à ses instincts.

Peu à peu, l'analyse subtile détruisait le prestige. Après avoir paru d'une profondeur divine, ce commandement devenait simplement la surface d'eau qui reflète le ciel, mais sans y rien ajouter. Léonard, déçu, tourna les feuillets avec le désir de trouver un précepte plus précis et commença le premier chapitre dont l'en-tête apparut :

Alors Jésus parla au peuple et à ses disciples et dit :

— Les scribes et les pharisiens sont assis dans la chaire de Moïse. Observez donc et faites tout ce qu'ils vous disent d'observer, mais ne faites pas comme ils font, parce qu'ils disent et ne font pas...

Le discours, très long, se poursuivait en anathèmes. Il rappelait aussi à l'observation des lois de Moïse. Aucune parole de paix n'en attendrissait la colère.

Léonard éprouva un étonnement douloureux. Certes il avait appris à haïr les Juifs impudents et hypocrites auxquels Jésus s'adressait là. De telles violences, cependant, étaient si loin de l'idée qu'il s'était faite du Sauveur ! Plus anxieux, il quitta l'Évangile de Mathieu, et ouvrit celui de Marc.

Des versets l'attirèrent en haut d'une page ; il

les lut à haute voix, ainsi qu'une prière, pour en mieux pénétrer le sens :

Le lendemain, comme il sortait de Béthanie, Jésus eut faim. Et, voyant de loin un figuier qui avait des feuilles, il alla voir s'il y trouverait quelque chose; et, s'en étant approché, il n'y trouva que des feuilles, car ce n'était pas la saison des figes. Alors, Jésus prenant la parole dit :

— Que jamais personne ne mange de ton fruit!

Et ses disciples l'entendirent...

Et, le matin, comme ils passaient, ses disciples virent le figuier séché jusqu'aux racines. Alors Pierre, s'étant souvenu, lui dit :

— Maître! voilà le figuier que tu as maudit qui est séché.

Et Jésus, répondant, leur dit :

— Ayez foi en Dieu.

La voix de Léonard s'éteignit. Que se passait-il? Sans doute, il avait mal compris. Il recommença, pesant chaque mot :

... car ce n'était pas la saison des figes. Alors Jésus prenant la parole dit :

— Que jamais personne ne mange de ton fruit!

Et ses disciples l'entendirent.

Les phrases étaient lumineuses. Elles racontaient sans surprise, sans commentaires aussi, l'injustice de Jésus frappant de malédiction l'arbre qui ne porte pas de fruits quand ce n'en est pas la saison.

Injuste, lui ! le Christ ! Dieu !

Subitement un calme tout intellectuel succéda en Léonard au désordre de son âme. Des raisonnements se déroulèrent dans son esprit, si impersonnels qu'une force étrangère à lui semblait les enchaîner.

Ou Dieu n'existe pas, ou il est souverainement juste — et l'Évangile mentait... Pourtant, comment l'Évangile aurait-il pu mentir, puisqu'il est l'œuvre de Dieu même et fut écrit sous sa dictée ?

Logique funeste ! Quel que fût le côté vers lequel Léonard se tournait, la conclusion était identique, — destructive. Fou d'inquiétude, il murmura :

— Si tout n'était que mensonge ?...

Ce fut la première expression de son doute, doute blasphématoire qui ne mettait plus en question seulement des cupidités mesquines d'avenir, des calculs d'ambition ou la jouissance d'une vaine gloriole, mais la raison d'être de la conscience, le ressort de toute foi et de toute morale. Fleur prête depuis longtemps à s'épanouir, ce doute venait d'apparaître sans effort à l'occasion du premier trouble. Et devant lui, vraiment, les autres inquiétudes devinrent puériles, s'effacèrent. Qu'importait une place perdue, en face de l'éternité niée ?

Aussitôt, Léonard voulut anéantir cette pensée, dont il découvrait l'horreur sacrilège. Il éclata en repentirs humiliés.

— O Jésus ! vous étiez là, tout à l'heure ; pour une phrase, pour un mot que je n'ai peut-être pas compris, voici que je vous renie !

Il l'appela ensuite, sans demandes formulées, pour s'étourdir :

— Jésus ! Jésus !...

Son cœur frémissant s'attachait à la vision spéciale du Christ qui n'avait jamais cessé de le suivre. Il la voyait *vivante*, à la fois présente et voilée. Sans elle, ses actes, ses volontés, ses moindres désirs eussent été un non-sens. Elle lui était nécessaire. Une tentation seule avait pu l'obscurcir un instant.

Une tentation ! Le mot tomba, magique, apaisant sa fièvre. Ravalant Dieu, il permet au fidèle de côtoyer le mal sans remords, et excuse les pires chutes.

Oui, certainement, c'avait été une tentation. Elle s'éloignait déjà. Du geste de l'homme qui sort d'un sommeil, et comme pour chasser de sa pensée des images atroces, Léonard passa les mains devant ses yeux. Il soupira largement, se croyant délivré. Mais de nouveau ses regards tombèrent sur l'Évangile ouvert à la même page :

— Cependant, si tout, tout n'était que mensonge?...

Le doute encore parlait, voix silencieuse qui, une fois entendue, ne se lasse plus.

Léonard rejeta l'Évangile. Très pâle, il s'examina. Aucune fièvre : il n'agissait pas sous l'action d'un délire. Au contraire, jamais logique n'avait été plus lucide. Des analyses instinctives décomposaient ses sensations. Il raisonna.

Sur quel *fait* reposait son doute ? Un texte peut

être mal interprété. Or, en un livre divin, infail-
lible, livre donné uniquement pour la vie des
âmes, la lettre importait moins que l'esprit.
Comment pénétrer cet esprit sans étudier le livre
entier ?

« Des milliers d'hommes ont lu cela, et n'ont
pas été arrêtés, songeait-il. De quel droit le
serai-je ? »

Une anecdote lui revint en mémoire. Bossuet,
le grand honnête homme, n'avait pu comprendre
que, d'après la Bible, la lumière eût été créée
avant les astres. Deux cents ans plus tard, la
science avait donné raison à son acte de foi.

Et, soudain, il eut le sentiment de l'ignorance
des textes dans laquelle sa religion avait été en-
dormie. Cette ignorance lui parut incompréhen-
sible, presque monstrueuse. Si elle n'avait été que
le moyen sûr d'étouffer l'examen ? De Propiac,
des autres Pères, voués comme celui-là aux détour-
nements d'enfants, tout n'était-il pas possible ?

Léonard ressaisit l'Évangile.

— Ah ! tout lire ! la lumière est là !

Fiévreusement il revint au début de Mathieu.
Le désir d'étancher sa soif de lumière étouffait en
lui les autres volontés. Il ne se rendait pas compte
de l'enfantillage d'une lecture ainsi faite, s'imagi-
nait seulement goûter après elle une extase de
bien-être.

Autour, le silence aidait au recueillement. Les
secondes frappées par l'horloge semblaient appe-
ler la chute des versets. Il commença.

Il dévora les pages.

Il n'avait aucune notion de critique ; il était uniquement le croyant qui demande à sa foi de rester vierge. A chaque mot, à chaque parabole, il appelait le Christ de son âme, celui qui lui avait imposé le délice de l'aimer. Successivement, trois autres passèrent, devant son cœur glacé, — combien différents !

Le Christ de Mathieu, d'abord : Christ, fils de David et d'Abraham, judaïsant, farouche. Celui-là prescrivait « de ne point donner les choses saintes aux chiens, ni les perles aux pourceaux... » Il répondait à la Chananéenne : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues d'Israël. » « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » demandait-il aux disciples lui annonçant l'approche de la Vierge. Et du récit de l'Évangéliste, il ressortait pareil aux icones allongées qui dorment sur les mosaïques au fond des églises byzantines ; il s'enveloppait de phrases rudes, de discours menaçants, aux Juifs seuls réservant des colères plus attendries ou ne pleurant que sur Jérusalem, la ville sainte...

Après le Christ de Mathieu, le Christ de Marc, aux origines incertaines, aux allures mystérieuses. « Il leur défendit de le dire à qui que ce fût, mais plus il le défendait, plus ils le publiaient. » Celui-là, au contraire, rappelait la loi de Moïse comme une légende, se racontait avec des verbes fleuris et des préciosités de lettré. Il ne prophétisait plus sur la montagne, mais, suivi par de

grandes foules, guérissait avec des formules en langue araméenne et des gestes de kabbaliste

Et Luc venait après, suscitait à nouveau le terrifiant prophète de Mathieu ; mais, cette fois, les imprécations de Jésus retombaient sur les brebis perdues d'Israël. Malheur aux Juifs aveugles ! « Ils éclateront en plaintes bruyantes, quand ils verront des gens venir d'Orient et d'Occident, du Nord et du Midi, pour prendre place à la table avec Abraham, Isaac et Jacob, tandis qu'ils seront eux-mêmes jetés à la porte ! » Pour accroître la terreur, le déchu, Satan ! rival redoutable, apparaissait. Il devenait le double du Dieu fait homme ; et c'était entre eux un duel tragique, ou bien encore des signes violents devant lesquels la foule fuyait, épouvantée.

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu... » Harassé, Léonard s'arrêta à ce début de saint Jean, trop souvent récité aux fins de messe et dont il n'avait jamais pénétré la singulière obscurité. Il ferma l'Évangile, s'accouda, et regarda dans le vide.

Devant son esprit à la dérive, les trois Christ qu'il venait de connaître se groupaient en une synthèse. Un seul trait leur était commun, le plus inattendu, le plus révoltant aussi : la violence. Tout le reste, noyé dans le mystère. Jésus avait-il rêvé la rénovation des gentils ? Avait-il été l' amoureux de l'Humanité douloureuse, le prophète miséricordieux devant lequel toutes misères doivent se fondre en cris de reconnaissance ? Mathieu disait

non. Luc répondait : peut-être. Marc se taisait.

Des détails se détruisaient les uns les autres. C'étaient deux généalogies d'apparences si diverses que nulle bonne volonté ne semblait pouvoir les faire coïncider. C'était, à Jéricho, un aveugle qui, selon Mathieu et Marc, était guéri au moment de l'entrée de Jésus dans la ville, et, suivant Luc, à la sortie. C'étaient surtout à propos de la résurrection — ce fait capital — des récits enchevêtrés...

Suivant Mathieu, Marie de Magdala et l'autre Marie trouvent le sépulcre ouvert, sont accueillies par l'ange, et les premières voient Jésus ressuscité. Suivant Marc, elles sont trois femmes venues dès l'aube : Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques, et Salomé ; Marie de Magdala seule aperçoit Jésus. Suivant Luc, elles sont une foule, et le Christ n'apparaît à aucune d'elles.

Erreurs d'historien, sans doute ; mais, ici, l'historien c'était Dieu ! L'Évangile avec ces taches n'était plus l'Évangile. Contradictoire, il devenait humain et, tombant de si haut, emportait dans sa chute le Christ Dieu !

Léonard se leva, poussé par une soudaine folie. Loin d'avoir été rassuré, il n'avait fait que se rapprocher du gouffre et subir mieux son vertige.

Il était donc possible que la religion ne fût qu'un rêve ; la vie future, une illusion ; la divinité de Jésus, une imposture !

Qui le disait ? la raison, la logique misc dans son cœur par ceux qui l'avaient formé. On l'avait

élevé dans le culte unique de la lettre : la lettre atteinte déterminait la mort de l'esprit !

Si l'Évangile se trompait dans un détail, il n'y avait plus de blasphème à crier que Jésus n'est pas Dieu. Si l'Évangile se trompait dans un détail, tout ce qu'il annonce devenait absurdité ou sottise.

Il semblait à Léonard qu'une rafale dépouillait son âme de ses vêtements d'amour. Pour des mots vides, sa conscience avait été déformée, son avenir détruit ! Pour des mots encore, il avait souffert, expié. Il devenait vraisemblable qu'il n'y eût rien au delà, comme il n'y avait rien eu en-deçà. L'existence ? un acte sans but. L'homme ? une force réalisée par hasard et détruite de même. Ses douleurs, ses idées ? un accident sans lien avec quoi que ce fût.

Cependant, placée en face de cette universelle négation, la conscience de Léonard eut une révolte suprême :

— Non ! même devant l'évidence, il ne pourrait jamais accorder cela !

Sa croyance indéracinable en une survie, son amour du Christ, sa chasteté si durement gardée, tout proclamait Dieu supérieur à des spéculations incertaines ! Il dit presque le mot du religieux qui, repassant sa vie d'ascète, peut-être soufferte en vain, s'écria : « Si Dieu n'existait pas, à cause de moi seul il faudrait qu'il devînt ! »

Comment osait-il juger de pareilles matières ? Est-ce qu'une lecture incomplète et furtive pouvait suffire pour établir une certitude ?

Il avait cru reconnaître des contradictions ? Ignorance ou erreur de sa part. Il disait :

— Après mille ans d'études, le livre demeure inattaquable. Chacun s'agenouille encore devant lui et adore. Moi seul, je viendrais nier ! c'est impossible ou puéril !

Enfin, ressource dernière : étaient-ce bien les Évangiles qu'il venait de feuilleter ? Quelle preuve démontrait leur intégrité ? Dans l'histoire du figuier, des phrases lui avaient paru se relier mal aux voisines. En d'autres endroits, il avait ressenti l'impression d'une main étrangère venue pour écarter les versets et glisser entre eux des préceptes.

Avec un haussement d'épaules furieux, il se rappela la preuve enfantine de cette intégrité donnée par le Père Labre. A Éphèse, un évêque avait fait descendre de chaire un prêtre citant mal un passage de Marc : la mémoire des fidèles avait donc été l'inviolable coffret à l'abri duquel les textes avaient bravé le souffle des siècles. Anecdote dérisoire ou conte, est-ce qu'on savait ? Sans l'avoir voulu, il en était venu à désirer que les Évangiles fussent tronqués. Une dernière fois, le doute fermait l'issue : cet effort pour l'écarter n'avait abouti qu'à rendre la ruine plus complète.

Alors Léonard fut pris de peur. Un effroi physique lui glaça les os. Il s'aperçut avec effarement que la nuit était venue. Le feu était mourant. Des reflets de gaz dansaient sur les vitres avec des formes fantasques.

Léonard courut vers la porte. Son logis le chassait. Ah ! aller ailleurs, ne plus penser, renoncer à sa raison ! Peu importe quelle est la réalité ; il faut fuir ! Il doit bien y avoir un endroit au monde où l'on ne soit pas contraint de retrouver pareille angoisse. Sinon, mieux vaut tout de suite se jeter du haut d'un pont dans le fleuve, et reposer — à jamais.

Justement, comme il allait partir, les cloches de Saint-Sulpice s'ébranlèrent. Leurs cris, entraînés par le vent, couvrirent par volées tumultueuses les bruits de Paris.

D'habitude, la ville jalouse prend au passage ces voix pieuses pour les dissiper dans sa régulière palpitation de vie ; mais, ce jour-là, hasard providentiel, les coups se succédaient très distincts ; ils enveloppèrent Léonard.

Ils célébraient la foi des naïfs, des humbles, des illettrés, celle-là seule qui fut toujours secourable ; ils disaient la prière, remède souverain, évoquaient les *ave* répandus le soir — telles des roses — dans le sanctuaire.

Léonard écouta. N'avaient-elles pas raison, ces voix ? L'église était l'asile. Il fallait y courir.

Aussitôt, il gagna l'escalier. En pleine rue seulement, il s'aperçut qu'il avait à la main la lettre de Ronchard : — ah ! il s'agissait bien d'elle désormais ! — il la déchira d'un geste rude, en jeta les morceaux, puis s'éloigna dans la nuit.

VI

De l'obscurité des voûtes, les pilastres laissent tomber leurs cannelures immobiles. Des lampes brûlent devant chacun. Leur lueur incertaine s'accroche aux croix de dédicace, fouille les replis des pierres, puis, lasse, glisse à terre pour y éclairer tout un peuple de chaises silencieuses. C'est l'église.

Personne : le soir, Paris oublie ses piétés du matin. Dans les bas-côtés, des pauvres, groupés autour des calorifères, chuchotent, mystérieux. Parfois ils regardent l'autel et lui sourient. Comme il rayonne ! Il est colossal, massif ; une montagne d'or ! Aucune fleur pour atténuer sa richesse. Le tabernacle, les gradins, la table, le palladium, tout est métal. Le Dieu des pauvres a voulu cette prison, — calvaire ou coffre-fort, on ne sait.

Léonard se dirigea d'un pas rapide vers la sacristie :

— Un prêtre pour me confesser !

Le bedeau leva la tête, abandonnant la lecture attachante du *Petit Journal* :

— Est-ce pour un malade ?

« Un malade ! » Le mot, en somme indifférent, fit chanceler Léonard.

— Non... c'est pour moi.

— Il est trop tard.

A partir de six heures, Dieu n'était plus chez lui.

— Il me faut un prêtre, reprit Léonard durement. Demandez-le au séminaire, où vous voudrez...

— Il y a bien le sacristain...

Dédaigneux, le bedeau le montra qui manipulait des ornements.

— Celui-là ou un autre.

L'abbé, prévenu, s'approcha :

— Une confession ? passons à côté... Un peu vite, n'est-ce pas ? le salut va commencer.

Il emmena Léonard dans une salle voisine, décorée de boiseries en rocaille et d'oraisons *ante missam*. Puis, l'ayant installé sur un prie-Dieu, il s'arrondit en boule, pencha sa tête grise et attendit, résigné, la petite pluie d'ennuis qui arrose ce genre de corvées :

— Avez-vous fait vos Pâques ?... bien, bien. Qu'est-ce qui vous amène ?

— Vous qui êtes prêtre, qui devez croire et savoir pourquoi, pouvez-vous me prouver que le Christ soit Dieu ?

Le prêtre, qui avait compté sur une peccadille de jeune homme à nettoyer d'une brève absolution, laissa tomber ses bras :

— Mon Dieu ! est-ce possible !

Au même instant, le rire des enfants de chœur venus pour le salut retentit à côté. Instinctive-

ment, l'anxiété du sacristain redoubla, à l'idée qu'il ne pourrait surveiller leur défilé.

— Voyons, mon ami, reprit-il, vous admettez bien qu'il y a un Dieu ?

— Comment le démontrer ?

— Il faut pourtant être raisonnable ! n'avez-vous pas lu nos saints Évangiles, qui l'affirment ?

— Je ne crois plus aux Évangiles.

— Voilà votre péché. Il faut y croire.

— Pourquoi ?

— Parce que Notre-Seigneur — il souleva sa barrette à ce nom respecté — parce que Notre-Seigneur nous l'ordonne. Ne pas admettre la divinité de Notre-Seigneur ! De quelle manière expliqueriez-vous donc sa résurrection, dont les Apôtres furent témoins ?

— C'est de cette résurrection même que je doute.

— L'Évangile parle de César, et vous croyez bien à l'existence de César ? De même...

La cloche des offices interrompit sa phrase. Il soupira, finit en hâte :

— Il est incompréhensible que votre esprit se refuse à la lumière. Promettez-moi que vous ferez désormais vos efforts pour ne plus succomber à cette tentation. Je vais vous indiquer un moyen qui vous y aidera. Chaque matin, pendant huit jours, récitez une dizaine de chapelet et priez la sainte Vierge...

— Est-ce tout ce que vous pouvez me dire ?

— Je vais encore vous donner l'absolution.

Léonard se leva, révolté :

— Je n'en veux pas : je n'ai pas le repentir !

— Cela ne fait rien : elle vous soutiendra.

— Inutile de commettre un sacrilège : vous n'y ferez plus rien.

Il rentra dans l'église.

Voilà donc le secours que Dieu lui réservait : des pratiques de dévotes, une absolution vaine ! Encore, s'il avait pu prier ! Mais comment ? Quels mots adresser à un Dieu qu'on soupçonne de n'être pas ?

Il regarda la nef. En dépit de l'office, qui allait son train, elle était vide. Des voix de chantres montaient vers les voûtes avec une régularité de besogne payée. L'autel était pareil à une idole, l'officiant pétrifié dans sa chape ; des enfants de chœur riaient. Léonard eut la sensation d'une religion réduite au décor. Ce salut semblait une parade divine. Après le prestige du prêtre, le prestige du culte s'évanouissait à son tour.

— Il n'y a rien, rien ! murmura-t-il.

Et il s'enfuit, chassé par l'église, comme il l'avait été par sa demeure.

Il marcha

Il allait devant lui, sans rien voir. Il percevait seulement que la solitude dont il s'était plaint venait encore de s'accroître. L'être invisible qui accompagne la vie humaine — qu'on l'appelle ange gardien, joie de la conscience, ou présence divine, cela importe peu — cet être avait abandonné son

âme. Un vide succédait, dépassant toute pensée. Dieu avait été l'unité donnant une valeur définie à sa vie morale : l'unité disparaissant, cette vie redevenait un zéro, le néant.

Paris également s'effaçait. Un brouillard descendait, étouffant les lumières, les bruits, les choses. Le ciel même était devenu fantôme. Plus on s'approchait de la Seine, plus le voile s'épaississait, rendant les murailles légères, donnant l'idée que tout à l'heure les demeures monteraient, pareilles à des navires, pour flotter au-dessus des nuages.

Tout à coup, le sol disparut. De tous côtés, les maisons s'évanouirent. Un océan de vide.

Léonard distingua vaguement un parapet près de lui. Il s'accouda.

« Si je me jette en bas, songea-t-il, personne ne s'en apercevra. Ce sera fini... »

« Fini !... et après ? »

Il frissonna. Le froid de l'atmosphère le pénétrait jusqu'aux moelles.

« Après ? rien... »

Il détailla ce suicide. Il ressentirait, d'abord, le contact glacé de l'eau ; puis, l'abominable commencerait. Il étouffierait, une minute ou moins, qui le sait ? Ce serait le débat suprême... Enfin, la chute dans l'inconnu, la certitude : un sommeil à jamais ou l'enfer !

Léonard recula violemment. Comment, pendant cette journée, n'avait-il pas songé à l'enfer ? Et il demeura anéanti, rendu lâche tout d'un coup.

Ah ! cet enfer, vraiment, avait rempli sa vie !

Plus encore que le Christ, il avait obsédé ses pensées. Avec quel soin jaloux les Pères de Saint-Louis de Gonzague, disciples stricts du maître des *Exercices*, avaient su le décrire ! On en connaissait les cris, les puanteurs, les tourments. Le reste pouvait disparaître sous l'action du doute ; il demeurait le lieu réel, l'horreur certaine.

Jamais Léonard n'avait désiré le paradis ; il ne savait même pas ce qu'il peut être. Tous ses actes, au contraire, avaient eu la terreur de l'enfer pour mobile ! Devant cet enfer, sa religion avait des platitudes de chien courbé sous le fouet. Un mot la résumait : se sauver !

Encore, si cet enfer n'eût été qu'une simple douleur morale, il en aurait supporté l'idée ; mais il défailait devant la souffrance physique, qui torture les os et les nerfs. L'idée du déchiquetage de la chair, de ce feu dont une étincelle fit évanouir sainte Thérèse, suffisait pour réveiller les couardises de son âme. Devant cela, plus de raisonnement, plus de dilettantisme ; l'aveugle choix dont mourut Pascal restait seul : il fallait croire, quitte à être dupe.

Léonard répéta comme un fou :

— Croire, je veux croire !

Une phrase, un mot devaient exister, capables de ressusciter la foi évanouie : puisque Dieu s'était refusé à les dire, d'autres devaient les prononcer !

Il reprit sa marche. Une force irrésistible l'entraînait. Il lui fallait maintenant une pensée agissante, un cœur d'homme accueillant la détresse

du sien; certain de les trouver en Jouques, il allait à lui.

Ce fut Jouques lui-même qui ouvrit.

— Ah! j'ai eu peur! s'écria Léonard. L'idée m'était venue que tu pouvais ne pas y être.

Sa voix tremblait. Jouques leva la lampe, aperçut son visage bouleversé :

— Un malheur?

— Oui.

— Entre.

A l'annonce d'une catastrophe, toutes les ranunces s'effaçaient : l'amitié seule avait parlé.

Un calme claustral régnait dans l'appartement. Les rideaux tombés l'isolaient de l'obscurité du dehors. Une tiédeur douce allégeait l'atmosphère. Léonard se tut, pris de faiblesse au moment de raconter l'effroyable journée.

Impatient, Jouques demanda :

— Qu'y a-t-il? parle vite!

— Je t'en prie, laisse-moi; si tu m'interromps, je sens que je n'irai pas au bout.

— C'est donc très grave?

— Oui... Depuis ce matin je n'ai plus de position.

— Ton cours est supprimé?

— Donné à un autre.

— Tu rêves!

— Je ne rêve pas : c'est vrai.

— Mais encore il faut un prétexte, une cause...

— J'ai refusé à un jésuite de devenir jésuite

comme lui. Il se venge. C'est son droit. Cela ne compte pas : je souffre cent fois pis.

— Alors, une mort ? un deuil ?

— Un deuil, tu l'as dit... un deuil !

La voix de Léonard fondit dans un sanglot, il éclata :

— Ah ! tiens ! c'est horrible ! depuis deux heures, je ne crois plus !... Le Christ, la religion, tout est imposture !

Il y eut un silence. Jouques avait ouvert les bras. D'un geste maternel, il serra Léonard sur sa poitrine. Contre cette douleur-là, il ne pouvait rien !

— Pauvre vieux ! pauvre vieux... C'était fatal !

Léonard se redressa, irrité par ce dernier mot :

— On voit bien que tu ne devines pas ! tu ne peux pas deviner ! Si, comme moi, tu avais été croyant, si ta vie, comme la mienne, avait été placée dans un Dieu, dans un être...

Il passa la main sur son front, cherchant à en écarter le passé. Dans une dernière convulsion, son mysticisme essaya de revivre :

— Mais dis-moi donc que je mens ! s'écria-t-il avec un geste de délire. Ne vois-tu pas qu'il faut que je croie, que je veux me sauver !

Jouques répondit :

— Tu t'exaltes pour des idées, rien que des idées...

Il chercha ensuite à l'apaiser, d'une voix tendre :

— Calme-toi, d'abord. Si tu n'as pas le courage de t'expliquer à toi-même ce que tu ressens, ce que tu veux, comment pourrai-je t'aider ?

Et, ses habitudes d'esprit positif l'emportant, il poursuivit :

— Il faut, avant tout, se mettre en présence du fait, l'analyser, puis raisonner. L'être qui raisonne un événement l'a déjà maîtrisé. Aie le courage de l'examen. Dis-moi ce que tu as pensé avec la même impartialité que s'il s'agissait d'un autre; nous réfléchirons après.

— Tu as raison. Il faut être fort, voilà le vrai mot.

Léonard respira largement et, marchant à travers la pièce, tenta d'établir le bilan que Jouques réclamait :

— C'est, en vérité, très simple et très logique. En apprenant que Ronchard revenait sur sa parole, je crus d'abord que le sol s'effondrait. Imagine une révolte, de la colère, un atroce sentiment d'impuissance, quelque chose de pis, le sentiment de la fatalité qui s'acharne et l'emporte... A qui en appeler? Quel secours chercher? Dieu seul restait : je pris l'Évangile. En l'ouvrant, j'espérais... est-ce que je sais? tout ce que le divin promet et doit à ceux qui souffrent, des mots guérisseurs, un conseil, un encouragement. Ah ! je te jure que ma lecture n'allait être ni celle d'un savant, ni celle d'un curieux, ni celle d'un blasé ! J'étais l'âme qui appelle à l'aide, sincère, humiliée, désemparée surtout ! Depuis des années, j'avais le cœur séché comme un désert. Les prières qu'autrefois mes lèvres trouvaient sans effort ne venaient plus à ma pensée ; je les redemandais à l'Évangile, que j'ado-

rais : rien de plus. Donc j'ouvre l'Évangile... C'était la première fois. Pourquoi?... Comment se fait-il que moi, vivant de l'Évangile, je n'aie jamais eu auparavant la tentation de ce livre? Ce matin encore, j'aurais trouvé cela très naturel. Ce soir, je déraisonne... J'ai peur... Si j'avais été la victime d'un système? J'ai la hantise de leurres inisérables endormant mon enfance et déformant mon être à plaisir. Ce n'est qu'un soupçon, mais ce soupçon grandit, il m'emplit d'épouvante. Et, je le répète, rien que d'y penser, je perds mes idées; l'affolement qui m'a conduit près de toi me ressaisit...

— Je t'en supplie, dit Jouques, pas de rêves : des faits.

Léonard ne parut pas entendre.

— Je me mis à lire. J'allais, j'allais... puis, tout à coup, j'ai senti qu'une catastrophe survenait. J'avais cru dans un Évangile : j'en découvrais un autre, différent, contradictoire. Je n'agissais plus : je délirais. Un étranger s'était substitué à moi, tuait ma vie passée, labourait ma conscience, jetait Dieu dans la boue... et j'en suis là ; je n'ai plus de Dieu ! ou, plutôt, je ne sais plus... je doute ! Par instant, j'ai envie de me traîner à terre en demandant pardon de mes blasphèmes. Une seconde après, le vertige revient : je ris de ma bêtise !

Il s'abattit sur un siège :

— Restait le suicide ; la mort m'a épouventé !... j'ai eu peur de l'enfer !

Jouques, de nouveau, eut une légère impatience :

— Des mots ! encore des mots...

Il attendit ensuite. Un tel débat proluait en lui une impression curieuse. Il le trouvait à la fois puéril et tragique.

— Déponillons les faits de la rhétorique dont tu les revêts, reprit-il froidement : l'aventure est courante. Tu avais vécu jusqu'ici dans une croyance. A la suite d'une violente secousse morale, cette croyance te paraît menacée. La séparation est douloureuse : soit ! au lieu de suivre en aveugle l'emportement de ton cœur, ne vaut-il pas mieux peser la valeur des causes qui la déterminent ?

— Bien ! raisonnons... dit Léonard. Je raisonne depuis ce matin, où en suis-je ? Sais-je seulement si ma raison peut prouver quelque chose ? Quel soulagement est-elle capable de m'apporter ?

— La joie de posséder la vérité et d'avoir haussé ton intelligence à des notions nouvelles.

— Et que m'importe cette joie ? Tu parles en dilettante ! C'est jeu de prince que de jongler avec des idées quand les idées ne correspondent à aucune réalité ; mais ici, c'est ma vie qui se joue ! Risquerais-tu ta vie sur un syllogisme ?

— Ta vie ! allons donc ! tous ont dit cela quand ils sont arrivés à la crise que tu subis... et ils vivent !

— Toute ma vie, te dis-je !... Imagines-tu seulement quelle a été mon enfance ? J'ai là, présent comme d'hier, le visage de mon père mort qu'on voulut me faire embrasser. J'avais huit ans. Devant cette cire, cet être qui n'avait plus rien d'humain, je m'évanouis d'horreur. Je n'éprou-

vais aucun chagrin : la terreur seule de la mort m'avait frappé. Dès lors, je la vis partout ! Où que j'allasse, elle me suivait ! Je la retrouvais sur les murailles du collège, sur la robe noire de madame None, dans le logis de la rue des Récollets. Certains soirs, au moment de m'endormir, je sur-sautais, grelottant de frayeur : j'avais cru que je ne respirais plus et que j'allais mourir ! Cela dura ainsi trois années, — trois années de peurs grandissantes, d'effrois sans nom devant l'inconnu qui est au delà... Tout à coup survient une journée unique : ma première communion. Pendant des mois, préparant cette heure suprême, on m'avait promis un paradis : ce fut mieux. Saisis-tu ? Ce Christ qui était en moi, ce Jésus que j'adorais et qui se fit ma chair, était l'apaisement ! Il m'apportait la certitude. Il me disait que, grâce à lui, la mort n'est plus épouvantable, qu'il suffit de vivre selon ses désirs pour qu'elle devienne la porte des délices ! Rien que pour cela je serais devenu son esclave. Je m'absorbai en lui. C'était entre nous de l'amitié, de l'amour sensuel, quelque chose d'inexprimablement tendre. Autour de moi, d'ailleurs, le collège était plein de lui. Chacun m'en parlait, l'exaltait, le faisait vivre à mes côtés. Jésus était toujours présent, toujours plus proche. J'en étais fou, en vérité ! oui, fou ! Pour lui, j'aurais répandu mon sang, battu mes épaules, jeûné ; pour lui, je salissais tout plaisir ; et quand, logique, un jésuite plus perspicace que les autres vint me dire : « Vous ne donnez pas assez, il faut encore vous

donner vous-même ! » je trouvais cela très simple. Jésus ayant déjà tout pris en moi, si je suivais le conseil, je ne lui accordais rien de plus que d'habitude !

Léonard avait oublié Jouques. Le Jésus dont l'amour brûlait encore ses lèvres était revenu : c'était à lui qu'il demandait compte de ses efforts vains.

— Brusquement, je me suis ressaisi. Les raisons ? qu'importe ! elles étaient justes, cela suffit. Je ne me donnais plus tout entier, mais, en dehors de cela, qu'y avait-il de changé ? Cependant, voilà l'énigme : le paradis s'est clos. Jésus m'a quitté. Qu'avais-je donc fait de mal ? N'était-ce pas mon droit strict de me refuser ? Quel précepte réclame le don total de soi-même ? Une vie droite, le renoncement aux joies permises, le formalisme d'un pharisien, depuis dix ans, j'ai accepté tout ! Depuis dix ans, j'appelle, je supplie ! Pour unique réponse, Jésus s'est acharné. Ce n'est rien, pensais-je ; plus tard, — ah ! plus tard ! cette ressource de ceux qui espèrent comme on respire ! — plus tard, l'heure de justice sonnera ; il ne s'agira plus de bonté ni de grâce : j'aurai gagné ma part de Dieu ! Et je comptais sur cette part, je redoublais de sacrifices, je tuais mes passions, j'étais chaste, fidèle... Soudain, voici qu'il n'y a plus ni justice ni revanche, ni droit ni Dieu : tout s'effondre...

La voix de Léonard prit un accent tragique :

— Alors je serais dupé, volé ! Voyons, est-ce possible ? Est-il possible que j'aie souffert pour

rien, pleuré pour des chimères ? Rends-moi donc le prix de ma jeunesse que je ne peux plus revivre ! Je n'ai jamais aimé ! J'ai vécu comme un religieux ! Je me suis plié à des disciplines désolantes. Ma vie a été monstrueuse, inepte... Si l'autre monde n'est pas là pour payer, que celui-ci s'en charge ! Je veux ma part : on me la doit !

Il écarta d'un geste raide les larmes qui avaient coulé sur ses joues, et se tournant vers Jouques :

— Tu ne réponds plus ? Crois-tu toujours qu'il s'agisse de vains mots ?

Jouques baissa la tête. Un monde nouveau s'ouvrait à lui. Jusque-là, il avait été habitué à un rationalisme doctrinaire et à des visions géométriques de la vie. Son enfance était restée à l'abri des séductions religieuses. L'éducation classique avait ensuite fortifié son positivisme. Tout à l'heure encore les problèmes de l'existence lui paraissaient parfaitement limités et susceptibles de solutions qui s'enseignent. Connaître bien ces solutions était à ses yeux le but et la récompense de l'homme intelligent. Voici que la vie intime dévoilée par Léonard bouleversait des théories si bien ordonnées. Il éprouvait une anxiété cruelle. Le pouvoir de la dialectique lui semblait moindre ; il eût désiré presque ranimer la foi de son ami, pour lui épargner cette agonie.

— Tu as eu raison de parler ainsi, dit-il enfin. Il me manquait les éléments nécessaires pour saisir exactement la portée de la révolution qui t'agite. Il y a deux individus en toi : un mystique et un

raisonneur. Les deux sont en guerre. Il s'agit d'arrêter le conflit.

Léonard acquiesça d'un signe de tête.

— Je vois aussi deux solutions possibles, reprit Jouques lentement. Tu doutes : soit. Te sens-tu le courage de vivre avec ce doute, de l'user au frottement du temps, qui détruit journellement des impressions plus vivaces ? As-tu assez de force pour répéter à chaque instant ce que tu as dit tout à l'heure : « Je veux croire ! il faut que je croie ! » En ce cas, la guérison est certaine. Illusion ou vérité, tu garderas ta foi. La mort résoudra. Pascal a fait ainsi ; c'est peut-être ce qui l'a rendu si grand.

Léonard laissa passer deux longues minutes d'attente :

— L'autre solution ?

— L'autre est plus radicale : faire la lumière.

— Mais comment ?

— Oui, je sais, comment connaître en un jour ce que le labeur de toute une vie ne suffirait pas à éclaircir ? Pour acquérir une certitude valable, ne faut-il pas des notions de linguistique, une science théologique, une connaissance intime des religions, que ni l'un ni l'autre nous ne possédons ? Eh bien ! d'autres existent qui, plus patients, ont osé ce labeur. Allons à eux !... Malville, par exemple...

Léonard poussa un cri :

— Ah ! tu me renvoies à un athée !

Jouques se leva.

— Un athée ! et quand cela serait ?... A-t-il les

connaissances nécessaires pour répondre à tes demandes ? A-t-il la bonne foi et la simplicité d'âme qui suffiront pour rendre ses réponses loyales ? Il n'est pas ici question de t'imposer des idées, mais de profiter de sa science. Que faut-il pour te satisfaire ? Un savant : il l'est. Un honnête homme : j'en suis garant. Consulte-le comme tu consulterais un dictionnaire bien fait. Puis, après l'avoir écouté, une fois seul avec ta conscience, juge en dernier ressort.

Jouques attendit. Il suivit des yeux le combat suprême qui se livrait en Léonard. Sans doute, l'idée avait de quoi surprendre. Choisir pour juge de ce débat un homme renommé pour le scandale de ses opinions, lui réclamer des armes en faveur d'une religion combattue par tous ses actes, n'était-ce pas déterminer d'avance le résultat ? Pourtant, il ne s'agissait là que de documents et de faits ; si partial qu'on l'imagine, l'historien ne parvient pas à les détruire.

L'image d'innombrables journées pareilles à cette journée passa devant Léonard. A son tour, il se leva, puis, grave, sentant que la dernière partie dont son âme était l'enjeu allait se jouer, il répondit :

— A la garde de Dieu ! nous irons demain chez Malville.

VII

Ils étaient assis, formant un groupe sévère.

Léonard, pâle comme un ivoire, écoutait. De temps à autre, il souriait. On n'aurait pu deviner alors s'il suivait les phrases de Malville ou s'amusaient d'un rêve à lui.

Jouques, au contraire, avait des approbations discrètes, plus curieux de retrouver au passage les traces d'un enseignement aimé que de goûter la poignante nouveauté du récit.

En face de Jouques, par la fenêtre largement ouverte, le Bois s'apercevait. Il formait une mer bleuissante, tachée par la pourpre des bouleaux, l'argent des peupliers et les aigrettes noires des ormes. Cela frémissait au loin comme une bête amoureuse. Cela frissonnait, innombrable. De longues ondulations courbaient les faites, puis s'évanouissaient ; et l'œil, suivant leurs moires d'un bleu doux, allait jusqu'à l'horizon, devinait partout la vie, la force, le printemps succédant aux sommeils de l'hiver.

Sur ce cadre, la tête de Malville se détachait, hautaine. Un foulard de soie brune, comme un capuce de moine, l'enveloppait. La voix, d'un timbre assourdi, pénétrait la chair. On devinait cet homme

impassible et vibrant, violent et mesuré, lutteur de race et impartial.

Il disait :

— La foi est pareille à ces ampoules de verre batavique qui résistent longtemps aux chocs. Arrive une heure où une main, ni moins ni plus imprudente que les autres, les abandonne maladroitement. Elles sont tombées mille fois sans se briser. Ce jour-là, on ne sait pourquoi, une explosion survient : le cristal se met en poussière ; une poudre d'éclats recouvre le sol d'une couche impalpable. Le vent passe : il n'en reste rien.

« Vous avez eu des soucis d'exégèse : les mots de l'Écriture, plus que sa substance, ont fait hésiter votre foi. Ce premier doute sera suivi par d'autres.

« Plus tard, dans un an, peut-être demain, vous connaîtrez combien puéril était le besoin d'affirmations historiques qui vous fit venir, et que seules les idées étaient en cause. Ces idées, vous les discuterez alors, et elles s'évanouiront sous l'action de votre analyse inquiète. Comme aujourd'hui, et sans qu'il y ait une ruine de plus au fond de votre conscience, tout vous paraîtra perdu de nouveau. Sisyphe douloureux, votre cœur ne travaille donc qu'à remonter la lourde pierre qui le doit écraser.

« Eh bien ! je vais répondre à votre confiance par une confiance égale. Si âpre qu'on l'imagine, la vérité est un fruit tentateur que poursuivent nos désirs ; un seul arbre le porte ; beaucoup s'égarent à sa recherche : je veux vous dire quels

sentiers m'ont conduit à lui. La mort proche et que j'attends donnera à ce récit la sincérité qu'il exige.

« J'ai été protestant.

« Que ce mot n'éveille pas en vous de défiance ! Le christianisme qu'on m'enseigna dans ma jeunesse remonte aux mêmes sources de foi que le catholicisme qui berça la vôtre. Il a les mêmes ardeurs et les mêmes charités agissantes. La crainte du péché, enfin, pèse sur lui plus lourde : aucun tribunal de pénitence tel que la confession ne peut lui certifier la rémission divine.

« L'enfance est une aube. Cependant, cherchant à faire revivre l'image de la mienne, j'ai peine à ne pas l'imaginer semblable à un soir d'avril. Les rougeurs du couchant, qui incendient les nuages, en avril, ont des douceurs d'aurore ; mais, le soir, la nature est plus paisible, les bruits sommeillent, les pensées se calment et les rêves, troupe silencieuse, guérissent les blessures que la journée a faites.

« Une grande pureté d'âme et de corps, par-dessus tout, une parfaite insouciance, tels furent, en ce temps-là, les secrets éléments de mon existence morale. Je ne désirais rien, parce que je ne soupçonnais rien. La vie, à mes yeux, était simplement délicieuse. Je la suivais comme on suit une belle route, goûtant la fraîcheur des arbres qui l'ombragent, et sans me demander vers quel but elle mène.

« Ce n'est pas que mon âme fût indifférente aux choses divines. Mon père — orthodoxe strict — avait une foi si robuste que de plus difficiles à conquérir en auraient subi la contagion. Il avait réalisé dans nos actes les plus ordinaires la présence de Jésus-Christ : il avait su la rendre vivante et désirable. Je me rappelle ainsi avoir prié le Seigneur pour n'être pas fouetté : si je m'adressais à lui en cette circonstance grave, c'est que, certainement, son intervention me paraissait plus efficace que celle de ma mère, par exemple, ou de mes frères.

« Je me représentais, d'ailleurs, le Christ d'une façon déterminée. La lecture de la Bible, que mon père faisait chaque soir après le repas, contribua surtout à cette sorte de réalisation divine. Heures lointaines et suaves ! Il ouvrait le livre ; choisissant un texte au hasard, il le commentait avec d'infinis respects et une admiration toujours nouvelle. En l'écoutant, j'éprouvais une émotion délicate et je remerciais Dieu d'être si parfaitement pareil à ce que j'en imaginais.

« Une seule fois, un doute — moins que cela peut-être — effleura ma pensée.

« Croyant à l'inspiration littérale des Écritures, mon père avait pour coutume de faire ressortir, après sa lecture, avec quelle sagesse les mots et jusqu'à leur ordre même avaient été choisis par Dieu. Je fus surpris de constater qu'une des phrases analysées contenait plusieurs mots en italique. Mon père m'apprit qu'ils avaient été ajoutés par le

traducteur, afin de rendre plus fidèlement le texte.

« — Et pourtant, dis-je, vous les avez commentés comme les autres !

« Mon père ne s'embarrassa point, mais fut blessé de ma remarque

« — Sans doute, répondit-il : ne représentent-ils pas également ce qui est dans la Bible ?

« Le premier éveil de mon intelligence au sens critique fut celui-là ; il ne laissa pas de trace : je souris de mon enfantillage et continuai d'être heureux.

« Je me revois collégien, mais moins distinctement.

« Le temps du collège est une époque curieuse, où les idées, l'une après l'autre, s'étiquettent, se combinent, et forment peu à peu un tout souvent contradictoire. En philosophie, le cours d'un professeur excellent, mais parfaitement officiel, acheva de consolider ma foi. Loin d'être choqué par l'éclectisme spiritualiste, j'y trouvai un soutien pour mes croyances, soutien d'autant plus ferme que celles-ci avaient moins besoin de secours.

« L'heure vint où je dus choisir une carrière. Plus le calme m'avait jusque-là enveloppé, séparé du monde pour ainsi dire, plus je fus alors étonné et troublé. On a suivi une voie large, facile, qui semblait indéfinie ; soudain, le chemin disparaît, mille sentiers se découvrent, menant on ne sait où. Mon père m'avait trop pénétré de l'importance de la vie morale pour que je méconnusse la gravité

d'une pareille décision. J'attendis donc et je réfléchis.

« L'avouerais-je ? Jamais je ne fus plus heureux qu'à ces heures où, sous prétexte d'étudier mon cœur, je donnai libre carrière à mes rêves. J'ai gardé la mémoire de promenades solitaires, peuplées de chimériques avenir. J'avais le sentiment de marcher vers l'inconnu, et cet inconnu renfermait mille buts également désirables. La nature me grisait. Je me découvrais à la fois hardi et prudent, capable d'étonner le monde ou de le dominer.

« Un mot m'éveilla de ce songe.

« Comme je rentrais, le soir, harassé, d'une de ces courses auxquelles je me plaisais, le pasteur Crabb m'aperçut devant lui.

« Ce pasteur était un homme dur. Il avait des mépris infinis pour le monde, la haine de l'imagination, et professait la crainte plutôt que l'amour de Dieu. Dès mon enfance, ce redoutable saint m'avait inspiré une terreur superstitieuse.

« Quel pressentiment le saisit, je l'ignore. L'âme humaine lit parfois dans l'avenir plus clairement que dans son propre passé. Il hâta le pas, m'atteignit. J'entends encore sa voix métallique sonner à mon oreille :

« — Garde ton âme ! dit-il, garde ton âme !

« Et il passa.

« La nuit était obscure. Sa haute taille, ses bras maigres s'agitant comme pour fouailler une foule disparurent. Un mystère emplissait la solitude.

Mes veines se glacèrent : j'eus peur. Oui, vraiment, j'eus peur et, dès cette seconde, je compris que ma résolution était prise. Je voulus garder mon âme. Deux mois après, je quittais mes parents et venais faire ici ma théologie.

« Remarquez que la plupart des actes importants d'une existence d'homme sont provoqués par un fait insignifiant. Les contingences sont les facteurs habituels de nos volontés les plus graves. Cela ne veut point dire que les contingences en soient, à proprement parler, l'origine. Un train lancé à toute vapeur rencontre une petite pierre et est culbuté : est-ce à la vitesse ou à la pierre qu'il convient d'attribuer la catastrophe ? Dans le cas présent, et malgré l'apparence, mon choix résultait plus d'un état d'âme spécial et continu que de l'impression physique produite sur mes nerfs par le mot du pasteur Crabb.

« Je partis donc.

« Auparavant, j'étais allé dire adieu au pasteur. Malgré la crainte singulière qu'il me causait, j'entraï chez lui l'âme légère.

« Il m'écouta sans mot dire, prit mes mains dans les siennes et, me regardant avec une pitié glacée, répondit simplement :

« — Prends garde, ils vont te disséquer ta Bible !

« Je compris huit jours après.

« Ah ! cette impression que vous éprouvâtes hier, cinq mots suffirent pour me la faire goûter dans son entière amertume. Ce furent les pre-

miers de ce cours de théologie, où j'arrivais si vibrant de confiance :

« — Messieurs, *Jésus n'a rien écrit!*

« Brusquement, ils séparèrent Jésus-Christ de l'histoire et creusèrent entre le monde et lui un tel abîme qu'une foi miraculeuse aurait pu seule le combler.

« Jésus n'a rien écrit !... Sentez-vous quel doute s'élève, quelle obscurité enveloppe déjà ce Dieu dont la présence humaine eût été à elle seule une telle merveille que le monde aurait dû en être bouleversé ? Tous les penseurs, tous les créateurs — créateurs d'empires, de mythes ou d'idées, qu'importe ! — tous ceux que nous savons avec certitude avoir existé, tous ont écrit ; ou bien, s'ils n'ont pas écrit, d'autres, leurs contemporains, amis ou ennemis, en parlent, les discutent, les exaltent ou les dénigrent. Un peuple entier condamne Socrate et, à travers Platon ou Xénophon, nous connaissons sa vie, ses mœurs, ses doctrines. César a dicté ses conquêtes. Mahomet bataille, fonde un empire, écrit. Jésus seul — un Dieu fait homme ! — passe inaperçu, insaisissable. Rien ne l'affirme. Il échappe à l'histoire. Un document unique le révèle, les Évangiles, dont le premier parut trente ans après sa mort !

« Je sortis du cours stupéfait. Rien, sans doute, n'était encore attaqué dans ma foi ; pourtant mon culte était déjà changé. J'avais perdu mes belles assurances. Je ne devais plus revenir que l'âme déflante.

« Le lendemain, les jours suivants, la dissection qu'avait prévue le pasteur Crabb commença.

« OEuvre de démolition la plus innocente et la plus efficace ! Le fait de lire l'Écriture comme on lit un livre humain suffit. Les contradictions éclatent et nient l'œuvre divine. Je ne m'y attarderai pas. J'ai déjà dit que ceci vous paraîtra plus tard puéril. Que vous fait, en somme, que les livres dits de Moïse ne soient point de lui ou que la notion de l'immortalité de l'âme soit postérieure au livre de Job ? Ce qui importa pour moi ce fut la progressive disparition du Christ, correspondant à ce travail de destruction rationnelle.

« Il cessa, par degrés lents, d'être le Rédempteur. Il redevint Messie, c'est-à-dire un idéal juif accompli. Je le vis fils de Juif, Juif lui-même, rapetissé aux dimensions de son peuple. Le dogme de la Rédemption s'évanouit à son tour. Comment concevoir un Dieu s'offrant à lui-même en holocauste pour ses créatures ? Quel rapport peut exister entre un pareil sacrifice et les fautes de l'humanité ? Admettons même que ce rapport existe, admettons l'héritage monstrueux d'une faute originelle : où est la justice ? Des saints ont existé avant Jésus ; avant sa venue, des hommes ont été droits, pieux, purs : Dieu devait arriver plus tôt pour les sauver, sous peine d'être inique et de n'exister pas !

« Devant choisir entre la notion divine et le dogme, j'allai d'un bond à la négation de ce dernier. Le pasteur Crabb avait eu raison : en une

année, la riche moisson de mes croyances avait été fauchée. Dieu seul — un Dieu impersonnel et réduit à l'idée pure — continua de régner sur mon âme.

« Ne vous étonnez pas trop d'une marche aussi rapide. L'exégèse est une étude redoutable pour un cœur confiant et neuf. Au contact de l'analyse journalière, il perd bientôt son respect. Un prêtre qui devrait décomposer chimiquement une hostie consacrée oublierait fatalement la présence réelle. L'étudiant en théologie discute une multitude de faits et de doctrines qu'il avait acceptés jusque-là sans efforts. Les doutes à combattre lui apprennent à douter. L'équilibre entre les besoins de sa raison et les élans de son âme se trouve rompu.

« Quelles déchirantes angoisses en résultèrent, ceci est presque inutile à dire. J'avais adoré le Christ : ce Christ n'était plus. Je m'étais sacrifié pour une œuvre divine, ou que j'estimais telle : cette œuvre n'existait plus. Je passai des nuits à frapper ma poitrine : « O mon Dieu, m'écriais-je, rends-moi la foi, rends-moi la vérité ! » Ceux à qui je confiais mon désespoir me répondaient par des phrases toujours semblables : « Laissez le torrent passer : vous oublierez cette épreuve ! » Je les écoutais, mais sentais ma blessure si profonde que le temps lui-même ne pourrait la guérir !

« Je poursuivis pourtant mes études théologiques. Puisque la religion se réduisait à une morale, je serais le prêtre de cette morale, le garde-fou devant lequel la foule passe, qu'elle heurte de

ses mains inconscientes et qui, sans qu'on lui en soit reconnaissant, préserve des chutes. Ainsi compris, mon rôle avait bien encore sa grandeur.

« Je pus me féliciter de cette résolution. Au début de mon ministère, la tourmente fut suivie par une accalmie. Le sentiment d'être à la fois séparé du monde et supérieur à lui enivrait mon âme. La croyance en une loi morale très délinée me dirigeait. Je savais qu'il y a un bien à faire, un mal à éviter. D'autres vous diront que je fus alors éloquent, et s'étonnèrent ensuite de mes opinions. J'étais sincère. Les sophismes du doute sont toujours semblables. N'avez-vous pas eu hier, ne fût-ce qu'une seconde, le désir d'une vie sans foi, mais si droite et si rigide qu'elle en justifierait l'absence ? Je poursuivis le même idéal à cette époque. Arrivai-je ou non à l'atteindre ? Ceci importe peu. Nos meilleures volontés trébuchent au piège des événements ; elles sont nôtres quand même et nous excusent.

« Nous voici arrivés à la crise suprême qui décida de ma vie.

« Quel enchaînement de causes obscures la provoqua ? Faut-il croire que, durant ces deux années dont j'ai parlé tout à l'heure, ma pensée avait marché inconsciemment et malgré moi ? Je l'ignore. Admettez que je vous fasse l'histoire de mes sentiments plutôt que celle de mes idées. Nos idées s'enchaînent suivant des lois précises et définies d'avance ; les sentiments aussi ont une con-

duite fatale, mais le lien logique qui les unit est assez mystérieux pour que l'on soit tenté de le nier.

« Il arriva qu'à force d'être « la voix clamant dans le désert », mon âme fut écrasée de fatigue. L'absolu auquel je me sacrifiais me parut vide et absurde. Mon dieu philosophique sonna le creux. Il manquait d'humanité. Il était trop loin du monde pour que le monde pût l'appeler, trop loin de l'homme pour que la faute de l'homme pût l'atteindre. Je doutai de nouveau.

« Je sens que les mots expriment mal cet état d'âme inattendu. J'étais las, découragé. A la place de la lande aride où mon cœur se traînait, je voulais retrouver les bois, la fraîcheur saine, l'eau qui désaltère. Le mirage fascinant de ces joies, mille fois plus délicieuses peut-être parce qu'elles n'étaient plus, hanta mes veilles. Le cœur a toujours des raisons. J'en trouvai — je l'imaginai, du moins — de décisives.

« J'avais fait trop vite table rase. J'avais été le paysan qui, voyant de l'ivraie dans son champ, coupe le blé avant l'heure et succombe, l'hiver venu, à la famine. Après avoir rejeté le Christ, j'étais contraint de le désirer. En somme, aucune différence essentielle ne séparait la morale évangélique de la morale rationnelle dont je m'étais fait le prêtre. Puisque la raison et la foi se rencontraient sur tant de points, leur accord devait être encore plus étendu.

« J'abandonnai mes prédications, mon minis-

tère. Que m'importaient les autres hommes ! Il s'agissait bien d'eux, vraiment ! Je rouvris la Bible, résolu de mettre autant d'ardeur à démontrer le Christ-Dieu que j'en avais mis jadis à le nier. L'énigme m'avait ressaisi. Cette fois seulement, les secours étrangers me furent suspects, et je résolus de tout vérifier par moi-même. Ce fut une œuvre écrasante, un labeur de dix années durant lesquelles je cherchai Jésus-Christ comme vous l'avez cherché hier.

« Dix années !... Vous les avez à peine vécues deux fois, déjà la vie vous paraît longue. Dix années sans quiétude, sans une heure paisible ! Dix années avoir entendu, dans sa conscience, la voix d'Hamlet : « Des mots, toujours des mots ! »

« J'ai fait le tour des religions, de l'exégèse contemporaine, de littératures lointaines et admirables ; j'ai passé pour savant, je suis devenu célèbre : ce n'est rien ! je cherchais l'acte de foi que la première venue, parmi les femmes du peuple, prononce sans peine, et je n'ai pu le retrouver.

« Loin de là, mon travail a créé des ruines définitives. Les rois égyptiens consumaient ainsi leur existence à préparer leur tombeau. J'avais commencé croyant au moins en Dieu ; j'ai fini le niant !

« Telle est la loi : une fois lancée, la pierre va, roule, ne s'arrête plus qu'au fond du gouffre.

« A force de me promener dans le vaste cimetière des religions, j'ai eu le courage de m'élever au-dessus de mes sentiments, de vaincre des res-

pects qui faisaient partie de ma vie même, et j'ai regardé en face ces trois facteurs essentiels de la morale : Dieu, le bien et le mal.

« Ici, toutes querelles de mots, tous litiges d'histoire s'évanouissent. Recueillons-nous : j'ai conscience que mes paroles sont graves ; je les prononce dans la plénitude de ma raison, convaincu que, si le vrai peut exister, elles le contiennent.

« Dieu, le bien, le mal, autant d'idées abstraites. Dieu n'est pas. Il n'y a pas de péché ; il n'y a pas de bien. Le monde est assez vaste, ne l'élargissons pas.

« D'où viendrait le péché ? Ce ne pourrait être de Dieu, en admettant que celui-ci existât. Reste que l'homme conscient et libre en soit l'origine. Entendez-vous ce mot ? l'homme libre, *absolument libre*, pouvant, par suite, se déterminer sans cause, sans un motif, sans une impulsion de son âme ou de sa chair ? Si je vous dis qu'une machine se met en marche d'elle-même, loin de l'engrenage qui la commande, vous haussez les épaules. De quel droit l'admettrait-on pour l'homme ?

« Cette liberté, prétendez-vous, l'homme la découvre en lui : elle est l'attribut inaliénable de sa conscience ! Illusion. La conscience est le produit de nos sensations et leur ensemble. Elle est un tout variable de personne à personne, et jusque dans un même être. Des forces irrésistibles la produisent et la modifient à leur gré. Imaginez la

glaise que le ponce du sculpteur modèle, tantôt face de monstre, tantôt visage de vierge ; supposez une seconde que cette glaise devienne sensible. Elle ne voit rien, ne devine rien : elle sent seulement qu'elle est un être toujours identique et ne soupçonne pas que ses formes changent sous une main étrangère. Voilà l'homme.

« Non, le mal n'est pas : l'homme, n'étant pas libre, ne peut pas pécher ; — et, si le mal n'est pas, le bien s'efface ; avec lui le bien suprême, Dieu !

« Remarquez que la langue elle-même se refuse à définir cette divinité que l'homme a créée par un besoin de nommer l'inexplicable. Tout ce qui la décrit est contradictoire. Si Dieu est absolu, il n'est pas cause première : une idée de cause implique, en effet, une relation de cause à effet. Si, cherchant à tourner l'obstacle, on suppose qu'il existait par lui-même avant d'être cause et créateur, il cesse d'être infini, car l'infini suppose tous les modes d'existence possibles et simultanés.

« Pas de bien, pas de mal, pas de Dieu. J'en suis là.

« Je me souviens de la nuit horrible durant laquelle la solution m'apparut. Je me levai. Une force m'entraîna au dehors. Je sentais qu'un voleur était venu et m'avait dépouillé. Je me mis à courir sous le ciel, dont le mystère infini nous oppresse même aux heures de joie. J'appelai désespérément. Je crus ma vie finie : elle n'était que renouvelée !

« Vous tressaillez : je lis dans vos yeux une

révolte et sur vos lèvres ce mot dont jadis je flagellais les athées : orgueilleux !

« Ah ! orgueilleux vous-même, qui voulez l'immensité faite pour vous seul, qui réclamez un être en dehors de toute conception, uniquement occupé de suivre vos caprices et de soupeser le mérite de vos impulsions ! Orgueilleux qui, non content de prétendre vôtres les univers ignorés, et les êtres dont vous ne soupçonnez même pas la forme, imaginez encore, pour vous grandir, un maître unique fait à votre image ! Pour vous, l'espace, l'illimité, l'infiniment grand et l'infiniment petit ! Des milliards de soleils décorent vos nuits : vous trouvez naturel que ce soit pour le plaisir de vos yeux ! La goutte d'eau abrite un indéfini de germes : vous dites sans rire qu'ils sont là pour vous servir ! Rentrez en vous-même ! vous n'êtes rien. C'est lorsqu'on a compris le néant de ces rêves, quand les au delà chimériques ont disparu et qu'il ne reste plus face à face que l'homme et la nature, c'est alors seulement que l'on connaît l'âpre goût de l'humilité !

« L'homme ne vit que par la nature ; il n'est que pour la servir. Elle le façonne, l'élève ; docile, plein d'illusions, il obéit, accomplit son rôle et, modifiant les énergies disponibles, concourt à l'œuvre commune de transformation.

« Regardez encore de plus près : il n'y a partout que justice. Rien ne se perd ni ne se crée, dit un axiome de physique : chaque force, quelle que soit sa nature, rencontre une autre force qui lui est

égale. Notre être misérable n'échappe pas à l'universalité de la loi. Matière et esprit subissent les mêmes nécessités mécaniques. Il n'y a, je le répète, ni bien ni mal : il n'y a que des forces et des équilibres.

Malville se leva, réfléchit, puis termina d'une voix plus grave :

— Je vous ai dit ces choses, ne me souciant pas de vous convaincre. Croyez-en mon expérience, je viens d'éclairer la route que vous suivrez. Si vous êtes pris aujourd'hui de vertige devant l'abîme, il ne fallait pas vous en approcher, car le pas est irrévocable : vous ne reculerez plus.

« Après avoir nié votre foi, vous reviendrez à elle, rapetissant volontairement la querelle à des arguties de mots et de puériles exégèses. Bon gré mal gré, vos forces s'useront à ce jeu. Vous irez plus loin, toujours plus loin, jusqu'à ce qu'élevant le débat vous découvriez dans vos révoltes moins un élan religieux qu'un effroi du néant. Je vous plaindrais de tant souffrir, si je ne savais que le calme est au bout !

« Allez ! Plus nombreux seront les cœurs qui se traînent sur la voie douloureuse, plus le chemin s'aplanira. Nous travaillons pour les âmes qui viennent ; à leur tour, celles-ci avanceront au delà. La nature est un cycle ; comme l'annonçaient les mythes anciens, elle dévore pour faire vivre...

Muets, Jouques et Léonard se levèrent.

— Eh bien ? demanda Jouques, lorsqu'ils furent sortis.

Léonard répondit avec un étrange regard :

— Laisse-moi...

Il serra la main de Jouques en signe d'adieu. Celui-ci fut pris de frayeur. Léonard lut dans ses yeux la pensée qui l'inquiétait.

— Sois sans crainte, dit-il ; puisqu'il n'y a rien ni avant, ni après, je vivrai...

Il s'éloigna d'un pas rythmé.

VIII

De la vie qui suivit, Léonard ne conserva plus tard qu'un souvenir à demi effacé. Ceci, seulement, resta dans sa mémoire :

Tout d'abord, une matinée inoubliable.

En sortant de chez Malville, il avait erré au hasard. Une colère soulevait son âme contre Dieu, qui l'avait trahie. En vain *savait-il* maintenant que ce Dieu n'existe pas : son cœur s'obstinait à le faire encore vivant. Il aurait voulu l'insulter, montrer par des actes en quel mépris il le tenait. C'était, pour se venger, un besoin animal de dire des blasphèmes, de faire le mal, de détruire tout ce que jadis il avait adoré !

Un hasard — que Léonard trouva logique — voulut que, d'elle-même, l'occasion s'offrît de salir cette chasteté, gardée jusque-là comme un joyau : il rencontra Marcelle.

Plus l'aventure menaçait d'être vulgaire, meilleure elle parut. Léonard suivit cette fille...

Puis, ce fut un effacement de rêve. Tout s'évanouit dans l'emportement de la chair et du plaisir révélé. Il oublia.

Des joies l'enivrèrent. Il s'imaginait rentré en

pleine santé physique et morale. Entre le monde et lui, ce roman — triste roman, s'il en fût ! — avait mis un voile magnifique. Un nouvel être était né dans son âme, indépendant de toute influence initiale, n'ayant conservé d'autrefois qu'une naïveté de sentiments propre à fortifier l'illusion.

Dès le premier soir, il fut convenu qu'il resterait chez Marcelle. On envoya prendre chez lui le nécessaire. Puis, fermant la porte de l'appartement, il fit grincer la serrure, et, comme Marcelle se jetait à son cou, disant : « C'est pour toujours, n'est-ce pas ? » il répondit, s'adressant à cet autre lui-même qui avait été jadis et qu'il croyait avoir tué :

— Oui, c'est fini, personne ne viendra plus !

Au dehors, avril éblouissait. Des parfums exaltaient les désirs. Il voulut s'abreuver d'air loin de Paris, eut des fringales de verdure et des volontés impérieuses de se rouler dans l'herbe fraîche. Chaque jour, ils s'en allèrent dans la banlieue.

Marcelle, qui adorait les guinguettes, dirigea leurs promenades. Certaines furent délicieuses. C'est ainsi que plus tard Léonard se rappelait, toujours avec un frisson de regret, un dîner à Joinville. Ils s'étaient attablés sous une tonnelle. A leurs pieds, la Marne, reflétant le ciel, semblait couverte de paillettes d'or. De l'autre côté de la rivière, des bosquets décorés de lanternes peintes frissonnaient de romances. Tandis que sa maîtresse et lui savouraient la tiédeur de la nuit, un

chanteur ambulant survint. Il dit son répertoire d'une voix fluette de boîte à musique : c'étaient des chansons 1830, à devinettes et calembredaines, d'une polissonnerie à la fois sentimentale et très libertine. A mesure qu'il bissait de lui-même les couplets croustillants, Léonard évoquait en rêve des fantoches costumés comme les héros de Balzac. Ce soir-là, Marcelle et lui revinrent par les bois, les oreilles pleines de refrains. Ils chantaient à gorge déployée, se trouvant bêtes à en mourir de plaisir.

Une autre fois, sur un bateau-mouche, tous deux contemplaient, silencieux, Paris, qui, fleuve de pierre, coulait le long des rives. La ville s'anima aux yeux de Léonard. Un ciel blémissant la couvrait. Les clapotis s'agitaient sur la rivière en fuyant vers les arches lointaines ; et c'était, en travers de la Seine, une succession de ponts qui, marcheurs étranges, la franchissaient. Quelques-uns filaient droit, comme d'un seul jet, en gens hâtifs. D'autres, maladroits, passaient le dos courbé. D'autres encore, couronnés de créneaux, brisaient le courant avec des airs de forteresse. Les pierres elles-mêmes semblaient vivre.

Une joie éperdue inonda Léonard. Jamais il ne s'était découvert si proche des autres hommes. Il aurait voulu pousser des cris d'allégresse, comme au retour dans une patrie.

A toutes les heures, ainsi, son âme s'ouvrait. La nature, ne trouvant plus en lui de révolte, lui imposait sa beauté. Parfois il disait :

— Est-ce bien possible ? est-ce que j'aime ?

Et il répétait :

— J'aime ! j'aime ! — stupéfait de n'éprouver aucune contrainte.

Ce fut une floraison que nul hiver ne paraissait pouvoir détruire ; elle dura huit jours à peine : — renaissance ou illusion, qu'importe ! puisque son bonheur fut une réalité.

Un matin, Léonard se leva, le cœur changé. C'en était fait de son bonheur !

Marcelle devina aussitôt que leur union était menacée. Elle demanda :

— Es-tu malade ?

Il répondit :

— Je n'ai rien, laisse-moi.

Il regardait autour de lui. Oh ! ces logis où il se retrouvait, logis de fille, dont les meubles sentaient le garni de passage, aux reps tachés, encombré de crochets à franges et de cadres à faveurs. Sa maîtresse allait et venait dans la pièce avec une allure tranquille de ménagère. Elle avait les cheveux emmêlés, le visage flétri. Un détail exaspéra Léonard. N'ayant plus la coquetterie des premiers jours, elle traînait des savates sous ses pieds. On entendait à chaque pas le claquement des talons.

— Je t'en prie, dit Léonard, fais moins de bruit.

— Méchant ! répondit Marcelle.

Elle s'approcha pour l'embrasser, mais il se dégagea violemment :

— Assez, habille-toi plus vite !

Il attendit devant la fenêtre. Une honte mystérieuse le faisait frissonner. Quelle comédie s'était jouée dans sa conscience, quels faux-fuyants l'avaient leurrée, pour qu'en définitive tout se réduisit à cette déchéance vulgaire ? Il essaya ensuite de s'arracher aux pensées qui le hantaient, se tourna vers Marcelle. La bouche plissée de colère, celle-ci attendait à son tour :

— Allons-nous-en ! s'écria-t-il. Nous déjeunons dehors.

Ils partirent, les bras unis. Rien entre eux ne semblait changé : à tout jamais, cependant, ils étaient séparés.

Alors une vie étrange succéda.

Des disputes sans cause étaient survenues. Marcelle eut des caprices. Des mots à double entente se glissèrent dans leurs phrases. Le rêve fit place à un abaissement continu de pensée. Le plaisir même, qui les enchaînait l'un à l'autre, avait perdu l'excuse de la passion. Léonard se retrouvait en pleine réalité, en pleine boue.

Au cours d'un répit qui succédait à une scène plus violente, Marcelle dit un jour :

— Je ne t'en veux pas. Je sens bien qu'à certains moments c'est l'*autre* qui est dans tes yeux.

L'*autre* — elle l'avait deviné — c'était l'être marqué jadis d'une empreinte indélébile, celui que Léonard avait cru chasser de lui-même et qui était revenu. Lui seul leur chuchotait les mots qui enveniment, lui seul glaçait leurs étreintes, rendait

leurs pensées hostiles. Et désormais, sans trêve, Léonard le sentit dévorer son âme. En même temps, son supplice s'affina : il découvrit qu'il n'aimait pas.

Douleur tragique ! le savoir ! comprendre que le cœur est mort, que, s'il n'aime pas, c'est qu'il ne peut pas aimer ! En vain des ivresses de sens l'aveuglaient comme les autres. Si le corps avait échappé au cylindrage de l'éducation initiale, l'âme, elle, n'avait point résisté. Trop souvent on avait dit devant elle que l'amour est une abomination. Façonnée pour la prêtrise, elle était veuve à jamais !

Parfois Léonard se révoltait. « Je suis fou ! songeait-il ; comment juger de l'amour par celui de cette fille ? »

Et volontairement il évoquait Madeleine Jouques, s'obligeait à imaginer les joies possibles, la sainteté du foyer, la grâce des enfants... Vains efforts : il n'arrivait même pas à éprouver des regrets.

D'autres jours, résolu à ne plus revenir, il partait, allait devant lui au hasard, dévisageant les femmes au passage. Pourquoi n'en trouverait-il pas une capable de lui révéler cet amour si éperdument désiré ? Ou bien encore il s'arrêtait devant son logis d'autrefois, dont les fenêtres closes semblaient l'attendre : « Il n'y a qu'à monter se disait-il ; j'irais les ouvrir... D'elle-même la vie d'autrefois serait retrouvée ! » Puis, soudain, une force inexplicable l'entraînait. L'image de Marcelle passait dans son esprit. Aucune autre, sans doute,

n'avait les yeux de cette femme, ni sa démarche, ni ce dessin délicieux de la nuque dont la seule vue fait tressaillir la chair ; et Léonard rentrait ivre de mépris pour lui-même, esclave de son plaisir, le corps vibrant, l'âme inerte.

Encore, s'il eût ramené du désastre de sa foi une conscience impassible ! Mais non : il eut des remords.

Des remords ! A quel propos ? Que pouvait lui faire un Dieu auquel il ne croyait plus ? N'importe ! il se levait le front lourd de vices, obsédé par une tristesse sans objet. L'œuvre de chair lui laissait une flétrissure. Il éprouvait après elle d'instinctifs désirs de crier pardon, ou bien des besoins furieux de braver la vengeance divine, toujours présente, quoique niée. Il cherchait alors à accroître son péché. Il rêvait de blasphèmes ou de sacrilèges, si bien que la vie commune encore le rejeta : il redevint anormal. Le passé tout entier revivait ; Dieu seul en avait disparu...

Autour d'eux, la solitude qu'ils avaient voulue s'était agrandie. Marcelle n'avait point d'amies. Seule, Féli, la maîtresse de Servet, venait en voisine. Elle arrivait la bouche gonflée de bavardages ineptes, écoutés attentivement. Ces visites, d'ailleurs, irritaient Léonard. Plus que le reste, elles certifiaient que la société l'avait écarté. Il devinait aussi, obscurément, que ces deux femmes devaient échanger des doléances et scruter sa vie intime.

Une seule fois, le monde parut vouloir se rap-

peier à lui. En lisant un journal, ses yeux tombèrent sur le nom de Jouques.

Par une rare fortune, le début de Jouques au *Globe* l'avait rendu célèbre. Il avait osé discuter, en critique impartial, un romancier dont la maîtrise semblait consacrée : Paris applaudissait ; la gloire avait suivi.

Léonard relut l'article ; une vague envie serrait sa gorge. Quoi ! tant de chance pour les uns, tandis qu'aux autres nulle joie n'était accordée ! Il eut ensuite le sentiment qu'une pareille renommée achevait la séparation. L'ami aimé, chez lequel il n'avait pas voulu — osé peut-être — revenir, s'éloignait sans retour. La déchéance était définitive ; et il sanglota de solitude...

Aucun miracle ne semblait capable de réveiller cette âme et cette volonté mortes, quand survint un incident futile — presque rien en vérité.

Léonard rencontra Servet.

— Devine ce qui m'arrive, s'écria celui-ci.

Léonard haussa les épaules.

— Encore une histoire de femmes...

— Pas du tout : on me marie !

— Et qui a découvert l'oiseau rare ?

— Le Père Propiac.

Servet raconta l'aventure. Ses parents, trouvant qu'il s'amusait trop, s'étaient adressés au Père, qui avait imaginé ce moyen pour le séparer de Féli. La jeune fille avait une dot suffisante, des héritages en perspective et des sentiments reli-

gieux. A ceux-ci, d'ailleurs, Servet tenait par-dessus tout, étant lui-même bien pensant.

Léonard écouta, silencieux.

— Et Féli ? demanda-t-il enfin.

— Voilà l'embarras ; comment l'avertir ?

Léonard répliqua, poussé par une inconsciente envie :

— Faut-il que tu sois bête pour hésiter !

Dès lors, ses habitudes changèrent. Sournoisement, et comme si sa propre délivrance en eût dépendu, il surveilla le drame qui allait se jouer entre Servet et sa maîtresse.

Il assistait aux visites de Féli, contre sa coutume, et se plaisait à l'interroger :

— Rien de nouveau ?

— Non.

« Allons, tant pis. Ce sera pour demain », songeait-il.

Et, dévoré d'impatience, il sortait, ne rentra plus qu'à des heures tardives.

Il prit en haine son désœuvrement. L'idée d'un livre sur la charité lui traversa l'esprit et fournit un but à ses courses. Il visita les maisons de retraite, les asiles de nuit, les demeures de banlieue aux fenêtres desquelles des loques s'étaient. Il éprouvait un soulagement à confronter sa misère avec d'autres misères également sans remède

A vrai dire, Léonard en était à cette limite où le moindre événement détermine une orientation nouvelle de la vie. Ainsi qu'il s'y attendait, cet événe-

ment survint le jour même où se rompit la liaison de Servet, imprévu comme tous les facteurs de l'existence humaine : et de celui-là seulement Léonard conserva toujours le souvenir, précis jusqu'en ses plus infimes détails.

Ce jeudi-là, il montait la rue du Rocher, en quête d'une des cités ouvrières qu'abritent les hauts quartiers. Les maisons de pauvres ont un aspect spécial : chemin faisant, Léonard s'étonna d'en découvrir une, passage Dany, qui tachait la correcte propreté de ce quartier opulent. Pris de curiosité, il entra.

La gérante demeurait au premier. C'était une petite femme alerte, la taille ronde, le joie de vivre en pleine terre natale peinte sur les joues.

— Avez-vous ici des malheureux ? interrogea Léonard.

— Ah ! Monsieur, de bien braves gens !

Le bavardage de la gérante commença, aussi précis qu'un guide de château historique

Des Italiens vivaient au premier : le mari était aveugle, la femme cousait pour le Bon Marché. Pas de pain, mais un tel cœur à l'ouvrage !

— Entendez-vous le bruit de sa machine ? Une dame charitable lui en a procuré une ; malgré cela, impossible de joindre les deux bouts. Et au second !..

Le boniment suivit les étages, racontant les communes aventures de ce monde toujours pareil, ouvriers pochards, veuves aux progénitures innombrables, jeunes filles vertueuses et dévouées à leurs vieux parents.

Léonard, avisant une porte restée entre-bâillée par megarde, l'interrompit :

— Vous faites le commerce ?

— Ah ! Monsieur...

— Pourquoi vous en cacher ? je ne suis ni de la régie ni de la police, continua Léonard, amusé par la confusion de la gérante.

Celle-ci parut se rassurer, ferma la porte révélatrice, avoua enfin :

— Pas un commerce, oh ! non... De temps à autre seulement, lorsqu'on s'adresse à moi, je vends un peu de vin et des liqueurs.

— A vos locataires ?

— Vous n'y pensez pas ! avec des loyers si chers, comment pourraient-ils se payer des douceurs ?

— Vraiment, ils sont si chers ?

— La situation, vous comprenez... Il y a bien des petits avantages ici : ces dames sont très bonnes dans l'arrondissement ; l'Assistance publique donne aussi beaucoup d'argent, grâce aux fondations spéciales au quartier...

Elle s'embarrassait de nouveau dans des réticences. Quelqu'un l'appela de l'escalier :

— Madame Pervent !

— Une minute... Vous permettez ?

Elle se retourna, affairée, courut prendre une bouteille, et sortit. Un colloque eut lieu sur le palier, très gai et à voix haute. Des bouts de phrases parvinrent à Léonard. On parlait d'une nouvelle venue et d'une petite fête, là-haut, à l'un des étages.

— Quelle est cette nouvelle ? demanda Léonard à M^{me} Pervent qui rentrait.

Elle eut un haussement d'épaules miséricordieux :

— C'est-y bête tout de même de parler comme cela si haut!...

Une dame de charité encore inconnue était montée tout à l'heure. On avait eu l'idée de s'égayer un peu, en l'honneur de cette aubaine.

— Que voulez-vous ! il faut bien aussi que le pauvre monde ait son brin de plaisir...

Léonard écoutait, trouvant curieuse cette fausse misère organisée en douce exploitation, lorsque la porte s'ouvrit brusquement .

— Êtes-vous là, Madame ? dit une voix dont le timbre le fit tressaillir au plus profond de l'âme.

Le Père Propiac venait d'entrer.

Léonard se leva, comme mû par un ressort. Le Père lui jeta un regard rapide, salua sans affectation, puis, s'adressant à la gérante :

— Demain, dit-il, les élèves viendront à quatre heures et demie. Vous voudrez bien, Madame, indiquer les ménages intéressants et veiller à ce que tout y soit préparé.

Il s'inclina encore, et disparut sans attendre une réponse. On n'aurait pu savoir s'il avait reconnu Léonard.

— Que vient-il faire ici ? demanda celui-ci d'une voix étranglée.

M^{me} Pervent se mit à rire gaiement.

— Figurez-vous, mon bon Monsieur, c'est pour

les élèves de la rue de Madrid ! Car ils viennent aussi... Ne faut-il pas que chaque vendredi j'aille avertir là-haut, pour que ces messieurs ne voient rien d'inconvenant !

— Vos locataires, je le vois, ne sont pas à plaindre, répliqua Léonard, et il partit chancelant.

Qu'avait-il ? suffisait-il qu'il vît ce prêtre pour que subitement son esprit fût à la dérive ? Pourquoi une simple rencontre, la plus accidentelle, la plus brève aussi, lui causait-elle une pareille émotion ?

Il était le vaincu, soit ! Mais des deux quel était encore le meilleur ?

Léonard ne croyait plus en Dieu. Propiac y croyait-il mieux, lui qui, prêchant un Christ de paix, un Christ vérité et droiture, n'avait usé du prestige sacerdotal que pour venger son amour-propre ?

Léonard avait été ambitieux. Son ambition, du moins, avait été de celles qui s'avouent. Quel désir, au contraire, entraînait l'autre ?

Léonard, enfin, avait été le passionné de vérité. Il avait suivi en sanglotant la voie douloureuse qui mène aux négations. Tout mentait dans celui-là, jusqu'à sa charité !

Sans doute, cloîtré dans sa soutane, il était chaste. Chaste ! le mot, cette fois, parut affreux à Léonard. Quel mystère peut faire que Dieu, s'il existe, exige la désobéissance à la suprême loi de nature ?

Une lumière imprévue enveloppa Léonard. Ne

suffirait-il pas, au contraire, d'accomplir vraiment cette loi sainte pour que, de lui-même, le bonheur revînt ? Un délire pareil à celui qu'il avait ressenti aux premières heures de sa rencontre avec Marcelle s'empara de lui. Son cœur s'était réveillé, battit d'espoir. Est-ce que l'amour fantôme après lequel il avait désespérément couru allait enfin venir ? Ah ! ce jour-là du moins, il ne lui fermerait plus sa porte : il l'ouvrirait toute grande !

Il revint chez lui, ivre de la vie prochaine qu'il avait entrevue. Un bruit de dispute l'arrêta sur le seuil. La première, Marcelle, l'apercevant, cria :

— Il est joli, ton ami Servet !

Féli, les poings serrés, blanche de colère, répéta :

— Ah ! oui, il est joli !

L'heure attendue de la rupture était venue. Léonard n'en éprouva aucune joie : une colère l'avait aveuglé subitement, de sentir son rêve s'évanouir au choc de ces voix. Il répliqua violemment :

— Laissez-moi en paix ! Est-ce que je me mêle de vos affaires ?

Mais Féli s'était levée :

— Je suis lâchée ! lâchée salement, après cinq ans !

Elle s'emportait, détaillait un plan de représailles, la famille avertie, un envoi de lettres gardées par elle : enfin, s'il le fallait, du grabuge à l'église.

Marcelle approuvait rageusement. Léonard haussa les épaules :

— Et, après, qu'y gagnera-t-elle ?

— Elle y gagnera de se venger !... Essaye seulement de faire comme Servet !

— Ne me défie pas !

— Pourquoi pas ?

Les ripostes montaient, haineuses, quand un violent coup de sonnette retentit.

Féli eut un mouvement d'anxiété :

— Qui peut venir ?

— Ah ! c'est cela qui m'est égal ! répondit Marcelle exaspérée.

La porte s'ouvrit. Madeleine Jouques entra
Léonard devint livide :

— Vous ! vous... ici ! balbutia-t-il.

Une honte l'accablait. Il eut envie de la chasser pour lui épargner le contact infâme de ces filles ; mais elle ne semblait pas les voir.

Raidie, la voix changée, elle dit simplement :

— Je viens vous chercher... mon frère se meurt et vous demande.

Léonard poussa un cri ; puis, tout à coup, sans un mot, sans même une explication pour Marcelle stupéfaite, il fit passer Madeleine devant lui :

— Partons vite ! dit-il.

Il descendit avec elle...

IX

Ils se turent, d'abord.

Tandis que la voiture les emmenait, le mourant était devant leurs yeux. Sa présence était si réelle qu'elle imposait silence. L'angoisse arrêta sur les lèvres de Léonard les mots qu'il aurait voulu prononcer. Madeleine, elle, paraissait insensible.

— Je vous fais mes excuses, dit enfin Léonard, de vous avoir obligée à me chercher... là !

Elle l'interrompit :

— Il vous demandait !

A l'intonation, Léonard comprit aussitôt combien il lui était indifférent, mais qu'elle eût traversé le monde pour obéir à celui qui l'avait envoyée.

— C'est chez moi, n'est-ce pas, qu'on vous a donné cette adresse ?

Il vit à peine le signe d'acquiescement qu'elle faisait. De pareilles phrases, d'ailleurs, n'étaient qu'un leurre : à vrai dire, ils ne pensaient qu'à Jouques.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda tout à coup Léonard.

Madeleine répondit :

— Une méningite.

— Grave?

— Il est perdu.

Léonard eut un geste de révolte :

— C'est impossible ! il faut qu'il vive !

Madeleine haussa les épaules. Une pâleur de cire marquait seule sa lutte héroïque contre la douleur.

— Montez, dit-elle d'une voix éteinte, quand la voiture se fut arrêtée.

— Y a-t-il quelqu'un près de lui ?

— J'ai fait venir une garde.

Elle ajouta d'un ton de défi :

— Tout pour lui. Après... le déluge !

Ils gravirent les escaliers avec une lenteur involontaire. Léonard vacillait, il s'imaginait aller auprès d'un être inconnu et effrayant.

— Marchez doucement, dit Madeleine : le bruit lui fait mal.

Elle, songeant à l'aggravation qui avait pu survenir durant son absence, ressentait l'épouvante de l'arrivée ; la montée lui paraissait à la fois interminable et trop brève.

Tout à coup, elle chancela. Un cri aigu avait traversé l'air.

— Je vous en supplie, allez-y ! je ne peux plus ! s'écria-t-elle défaillante.

Elle s'appuya contre la muraille. Léonard courut.

Dans la chambre, il commença par ne rien voir. Ses yeux, pleins de soleil, ne parvenaient pas à pénétrer l'obscurité. Il comprenait seulement que

les cris continuaient ; il les écoutait, blême d'horreur. Cela dura deux minutes — un siècle ! — deux minutes d'appels inarticulés, n'ayant plus rien d'humain, hurlements de vivant qu'on écrase ou que le scalpel déchire ; puis, un de ces silences atroces, par lesquels l'anxiété augmente comme l'ombre s'allonge au soleil couchant.

— La crise est passée, fit la voix paisible de la garde. Monsieur devrait bien m'aider.

Alors, il approcha. Il obéissait machinalement aux demandes, apportait d'une main tremblante les objets réclamés, et, peu à peu, la vision émergea de l'obscur : une tête convulsée, des traits immobilisés dans leur supplice, des yeux à la fois dilatés et hagards, un front de blessé qu'enveloppaient des linges et la glace ruisselante. C'était Jouques !

Léonard eut un élan de tout son être. Il se pencha, et appelant comme si déjà une distance infinie était entre eux :

— C'est moi, dit-il, moi ! Clan ! que tu demandais !

Jouques se détourna :

— Pourquoi n'est-il pas là ? murmura-t-il d'une voix lasse.

— Que demande-t-il ? interrogea Madeleine qui arrivait.

— Ah ! fit Léonard, il délire !

Désespérés, tous deux s'assirent au chevet du lit. Le délire désormais, voile impénétrable, les séparait de l'aimé.

Car il était bien l'aimé : avec sa vie, la vie même de Madeleine allait partir. Il avait été l'objet constant de ses inquiétudes, son ambition, sa gloire. Elle l'avait encouragé, admiré, adoré. Dépense de cœur et de pensée, tendresses de jeune fille, lui seul avait tout pris ! Et pour Léonard aussi, ce Jouques transfiguré par la mort prochaine était l'aimé : la trame de leurs existences s'était faite de peines et de désirs pareils. Quelle amitié l'avait fleurie ! perpétuel résumé de leurs générosités, grave et profonde, sans mots bruyants et rayonnante !

Madeleine dit :

— Vous voyez comme il souffre !

Elle se tordit les mains, exaspérée par son impuissance.

— Il n'y a donc rien qui puisse le sauver ?

Léonard murmura :

— En sommes-nous là que l'espoir même s'évanouisse ?

Un désir fou de se rassurer emporta son cœur. Une voix impérieuse lui commandait de croire à la guérison. La vie était devenue, à ses yeux, analogue à une substance magnétique : à force de volonté extérieure, on devait pouvoir la retenir.

Il reprit :

— Ce n'était qu'une crise : elle est déjà finie. Les médecins ne savent pas. Je vous le dis : il faut qu'il vive ! Si nous le voulons réellement, rien ne pourra nous l'enlever. Soyez décidée à le garder : il ne s'en ira pas.

Un nouveau cri l'arrêta. La crise, qu'il prétendait finie, recommençait.

— Oh ! ma tête ! ma tête !...

Les mains collées au front, Jouques se dressa d'un seul bond. Il prononçait des mots sans suite. D'autres fois, ses dents grinçaient avec un bruit de noisettes qui se brisent. Après une courte lutte, il s'abattit : et le silence encore s'étendit, sinistre, prolongé en quelque sorte par une plainte régulière, que nulle fatigue ne semblait devoir éteindre.

Faite à ces choses, la garde se rassit. Madeleine et Léonard attendirent.

Qu'espéraient-ils ? Ils surveillaient le temps. Pourquoi, tout à l'heure, en déroulant un pli nouveau de sa robe mystérieuse, ne laisserait-il pas tomber un peu de fraîcheur sur cette tête ? Ils avaient la sensation aiguë de l'énigme que toute seconde renferme. Celle qui passait n'était rien ; mais la suivante ? Et c'était une anxieuse tension de leur être vers l'avenir immédiat. Ils le savaient devant eux, ne désespéraient pas, puisque la provision en est inépuisable.

Une heure passa.

La pièce était obscure ; on avait rabattu les rideaux pour que le jour n'entrât point ; les bruits arrivaient, tamisés au travers. Une bougie jetait dans un angle une lueur de cierge.

La garde s'approcha de Léonard :

— Monsieur devrait emmener Madame, puisque le malade est plus calme.

Léonard se tourna vers Madeleine. Elle était

accroupie. Sa bravoure l'avait abandonnée. Ses yeux regardaient obstinément un même coin de la chambre. Une torture se lisait sur ses traits, si effroyablement douloureuse que la pensée d'autres malheurs surgit en Léonard.

— Il le faut ! dit-il, venez vous reposer.

Elle répondit : « Non », têtue.

— Il le faut ! Je l'exige pour lui. Vous devez lui conserver vos forces.

Elle s'obstina, demeurant immobile.

— Je le veux, reprit-il avec une sorte de violence.

Et il l'entraîna dans le cabinet de travail.

Rien n'y était changé. Un désarroi de livres régnait, comme avant la maladie. L'enfant de Donatello souriait toujours au milieu de la cheminée. Le souvenir de Jouques flottait partout. Léonard murmura :

— N'ayez pas de remords : ce n'est pas le quitter que de rester ici.

Il eut ensuite des mots affectueux, presque fraternels.

— Vous l'avez veillé les nuits qui précèdent. Dormez. Puisque vous avez bien voulu de moi, je vous remplacerai. Si quelque chose survenait, — je parle du mieux que nous attendons, et qui viendra, j'en suis certain, — si ce mieux arrivait, j'accourrais tout de suite...

Elle lui tendit la main, sans répondre. Il la conserva dans la sienne. Le souvenir lui revenait

tout à coup d'une soirée pareille, la dernière où ils eussent été réunis en tête-à-tête. Ils occupaient à peu près les mêmes places dans la même pièce. Seules, les fleurs ornant les vases étaient parties.

Que d'événements depuis lors avaient passé, les séparant, bouleversant leur fragile bonheur !

Le cœur de Léonard se brisa. Dire qu'ils auraient pu être si heureux et que, par sa faute, cette félicité ne se retrouverait jamais !

— Il faut que je vous avoue... commença Madeleine d'une voix tremblante.

— Ne me dites rien, répliqua Léonard : c'est moi qui dois vous demander pardon.

Elle sourit amèrement :

— Ah ! il s'agit bien de cela !

Léonard avait cru qu'elle voulait parler du refus inexplicable de jadis ; il se pouvait qu'elle y eut pensé une seconde, mais elle se le reprochait déjà, tout entière reprise par l'angoisse de l'heure présente.

— Non ! non ! il faut que vous en soyez instruit ; cela vaut mieux. Mon frère meurt, à cause des événements de là-bas. A Nevers, mon père avait trop agrandi la maison : il a été réduit à une liquidation... désastreuse. Il est parti sans nous prévenir. Je ne sais même pas où lui écrire... C'est horrible ! Tout s'en va d'un seul coup.

Un sanglot l'arrêta. Jusque-là, elle avait accepté avec vaillance l'effondrement de l'honneur familial ; elle succombait enfin. Jouques, lui, allait en mourir.

Léonard étouffa un cri. C'était donc là cette catastrophe qu'il pressentait.

— Que je le plains !

Par une intuition délicate, il ne parlait que de Jouques. Madeleine devait rester en dehors de cette tragédie ; et il chercha d'autres mots, s'irrita de sentir qu'ils lui échappaient. Avec leurs contours trop nets, leur signification précise, tous auraient pu blesser.

Madeleine reprit :

— Je ne pouvais pas vous laisser ignorer cela ; le mensonge aurait été sans but et malhonnête. Vous êtes ici... chez des faillis.

— Vous êtes la droiture et le courage, répondit Léonard. Il faut être Dieu pour faire retomber sur les enfants la faute qu'ils n'ont pas commise ! Croyez-moi, les hommes seront plus doux.

Un long silence suivit. Le soir mourait. Au dehors, une superbe agonie de soleil rougissait les nuages. L'astre, qui s'éloignait dans la sérénité de l'espace, paraissait emporter avec lui leur jeunesse, leurs orgueils, cela même que les plus misérables peuvent garder en leur misère, l'honneur. La nuit pouvait maintenant noyer Paris dans ses flots incertains : jamais son ombre ne parviendrait à égaler celle qui enveloppait leurs âmes.

Léonard baisa la main de Madeleine avec un respect infini :

— Je vous en supplie, dit-il doucement, moins d'inquiétude et plus de courage.

Il la quitta ensuite à pas furtifs, alla congédier

la garde et se rassit auprès de Jouques. Sa veillée commença.

Ce fut d'abord une longue immobilité. Il regardait Jouques avec une immense compassion. Quelle ironie ! Cet être loyal atteint par une faillite déshonorante ! Qu'il fût juste et sincère, cela importait peu. Un hasard le rendait responsable. Le délire bienfaisant, descendu ainsi qu'un rideau entre le monde et lui, l'abritait maintenant de l'abominable réalité. Mais demain ? mais le jour où il cesserait d'être enfermé dans sa folie comme dans une geôle, que deviendrait-il ?

Léonard songea : « Aurai-je eu tort de lui souhaiter si éperdument de vivre ? » Et il s'étonna de découvrir à tel point misérable cette existence qui avait excité son envie. Il la revoyait tout entière, la jugea.

A Nevers, une enfance dure, des semaines régulières de travail réfléchi et conscient de son but. Pour première tristesse, la haine de la boutique et du commerce paternel, comme si, par une prescience, Jouques eût deviné que l'honneur sombrerait là. Ensuite, à Paris, des journées d'étudiant crève-la-faim, une bataille acharnée pour conquérir l'indépendance. Léonard se rappelait ainsi une visite faite à son ami, qui demeurait en ce temps-là rue des Arènes. Quoique fier, celui-ci avait accepté le dîner cordialement offert, et, le soir, amolli par la béatitude de l'appétit satisfait, il avouait n'avoir pas mangé la veille, un élève qui,

ce jour-là, devait acquitter sa dette ayant fait défaut. Jamais cependant il n'avait ressenti de découragement. Nul abandon au pessimisme qui châtre les volontés. Toujours il avait cru à la justice du monde, à son équilibre. Léonard se rappela le mot de Jouques : « J'ai eu quinze ans de peines, c'est quinze ans de bonheur devant moi. » Avec des mots différents, lui aussi avait crié la même chose : « La vie paiera ! » Ni à l'un, ni à l'autre, elle n'avait payé !

Qu'avait-elle donné ? Elle avait accru leurs désirs sans les satisfaire, élargi leurs rêves sans accorder la réalité qui peut les accomplir. A l'un, montrant la gloire, elle avait dit : « Tends les bras ; je courberai la branche. Tout à l'heure le fruit sera dans tes mains. » A l'autre : « Approche, tue le passé, renonce à l'idéal pour lequel ton cœur a battu ! L'amour comblera le vide ! » Puis, souriante, elle avait accordé une semaine de gloire, huit jours de l'illusion d'aimer, moins qu'une aumône, ce qu'il en fallait seulement pour que chacun perçût mieux sa misère !

Léonard frissonna.

Que lui, détourné des voies normales, se fût heurté à cette banqueroute, il l'acceptait ; mais Jouques, ce rude laboureur qui, ayant déchiré sans relâche le sillon, avait droit aux récoltes ?

Sommé de s'acquitter, le hasard tuait. La justice dernière se réduisait à cette injustice : la mort !

Un vide se fit dans les idées de Léonard. Une peur superstitieuse enveloppait sa pensée.

Les minutes scandaient la marche lente de la nuit. Le mystère de l'ombre aggravait la solitude. Pour échapper à l'angoisse qui s'emparait de lui, Léonard se leva. Il alla renouveler la glace autour de la tête de Jouques, longuement s'absorba en de menus soins, puis se rassit.

Ah ! combien Marcelle était loin ! Cinq heures avaient suffi pour rejeter à l'oubli ce passé qui avait failli devenir une vie. Le dégoût même en était effacé. Amour, désirs déçus, fièvres d'orgueil blessé, regrets ou remords, la mort avait tout rapté subitement, le mesurant à sa taille. Sa présence, au contraire, devenait obsédante. L'obscurité contribuait à la réaliser. On la devinait prenant possession de la pièce, rôdant autour des meubles, à chaque instant plus proche.

Les veines de Léonard se glacèrent. Il eut envie d'appeler au secours. Les gémissements de Jouques, dont la succession haletante remplissait le silence, lui causaient presque du plaisir. Il se disait à chacun d'eux : « C'est encore la vie ; pourvu que cela dure jusqu'au jour ! » Et sa pitié disparut. Il ne songea plus qu'au tête-à-tête possible avec le cadavre. A un moment, il tressaillit : il avait cru surprendre un pas furtif. La voleuse peut-être venait d'entrer ! Hallucination ou rêve, Jouques changeait. La pâleur de son visage s'était accrue. La barbe poussée drue rendait plus mat l'ivoire des joues. Sur les draps blancs du lit élevé comme un catafalque de parade et vaguement éclairé par la lueur des bougies (bougies ou cierges, est-ce

qu'il savait !) les cheveux noirs formaient une tache sinistre.

Ce fut une minute horrible. Homme, Léonard retrouvait la sensation terrifiée de l'enfant. Il voulut fuir : un appel de Jouques l'arrêta.

Celui-ci s'était levé brusquement :

— Je ne veux pas ! Laissez-moi, je ne veux pas ! cria-t-il.

Lui aussi, comme Léonard, se débattait contre une vision. Qui sait si l'invisible dont le vivant avait senti seulement l'approche ne s'était pas révélé à ses yeux !

Léonard se précipita.

— Qu'as-tu ? calme-toi... il n'y a rien...

Jouques cria encore :

— Non, pas cela ! pas cela !

On n'aurait pu deviner s'il s'adressait à la souffrance qui martelait son crâne ou au fantôme qui approchait. Léonard le prit dans ses bras.

— N'aie pas peur ! nous sommes ensemble. Me voici !

Mais Jouques le regarda, égaré, puis son corps se tendit en arc :

— Oh ! ma tête ! ma tête !

Ce fut une clameur qui déchira l'air.

— Mon Dieu ! dit Léonard, voilà donc ce que vous faites !

Vraiment, cette souffrance était abominable. La mort, soit ; mais la douleur, le dépècement de l'être, la chair ainsi torturée pendant des jours, quel était le but ? quel fou avait rêvé cette inutile barbarie ?

— Oh ! ma tête ! ma tête !...

La crise augmentait, devint terrible. Une bave blanchâtre inondait les lèvres de Jouques. Des gestes nerveux secouaient ses membres, et, comme Léonard s'efforçait de le contenir, il eut un délire lucide pire que le délire même.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Va-t'en ! tu me fais mal...

Il l'injuriait, éclata de rire, sembla suivre un instant sur le plafond un cortège qui passait, et, tout à coup, entonna d'une voix éclatante :

— *Beatus vir qui timet Dominum !...*

La maladie l'avait rejeté au temps où les mots se gravent dans le cerveau comme sur une cire : il se retrouvait enfant de chœur, et se voyait, vêtu d'une soutanelle rouge, chantant les vêpres.

Léonard eut un geste d'épouvante.

— Ah ! tais-toi ! je t'en conjure !...

La voix de Jouques reprit avec plus de force :

— *Exortum est in tenebris lumen rectis !...*

Les mots du psaume s'illuminaient, célébrant la revanche de la religion niée. On eût dit que, vengeresse, la Providence se parait de cette dépouille humaine et, la galvanisant, l'obligeait à proclamer son triomphe.

— Tais-toi ! répéta Léonard. Je te défends de chanter cela ! Tu ne sais ce que tu dis : un autre a pénétré en toi et te possède !

Sans l'entendre, Jouques continua :

— *In memoria æterna erit justus : ab auditore mala non timebit...*

Alors, livide, Léonard recula. Ces phrases réveillaient en lui les menaces oubliées. Un doute affreux s'empara de son être : si, par hasard, Dieu, qu'il niait, parlait dans ce délire ? Si, parvenu à cette limite où les choses s'effacent et où l'esprit devient le voyant de l'au delà, Jouques confessait la vérité définitive ? Emporté par une contagion de folie, Léonard poussa un grand cri :

— Maurice ! Maurice ! Est-ce vrai ? dis-moi ce que tu vois !...

Les yeux de Jouques s'animèrent. La voix était parvenue jusqu'à lui, mais lointaine et pareille à des coups frappés derrière une épaisse muraille. Il leva les bras, puis, repris par son délire, hurla d'une voix de fanfare :

— *Dedit pauperibus : justitia ejus manet in sæculum !*

— Seigneur ! si vous existez, ne viendrez-vous pas à son secours ? s'écria Léonard.

L'appel désespéré retentit dans la pièce vide. Jouques battit l'air de ses mains ; des mots s'étranglèrent dans sa gorge ; il retomba sur le lit, et le silence encore plana.

Une sueur froide inonda le front de Léonard. Il ramena les draps sur Jouques, mit de la glace autour de sa tête, et, quand il eut fini, seulement, il découvrit que le silence dernier s'était encore accru. La plainte inlassable qui avait mesuré les heures jusque-là venait de s'éteindre. Les traits paisibles, la bouche calmée, Jouques s'était assoupi.

Léonard demeura immobile. Il n'osait croire au

miracle. Autour de lui, l'ombre farouche semblait s'être pourtant adoucie. La respiration de Jouques avait repris, très légère, encore hâtive et reposée. C'était bien le sommeil qui était venu, un sommeil si calme qu'il en devenait effrayant.

Une joie extrême, comme l'avait été sa crainte, inonda Léonard. Avait-il donc suffi de croire à nouveau pour être exaucé ? Un cantique d'allégresse résonnait dans son cœur. Il compta les minutes : « En voilà cinq... en voilà dix... » et chacune lui apparaissait démesurément longue. Il n'y tint plus enfin, courut éveiller Madeleine :

— Guéri ! il est guéri ! il dort !

Croyant à son rêve continué, Madeleine répéta, hésitante :

— Guéri ! guéri !

— Je vous assure qu'il dort. Après une crise terrible, il s'est ressaisi. Maintenant il repose. On ne repose pas ainsi quand on doit mourir !

— Guéri ! Vous dites qu'il est guéri ?... fit encore Madeleine.

Et elle éclata en sanglots. Forte dans la douleur, elle se retrouvait femme devant une pareille félicité.

— Je veux le voir ; vite...

Léonard serra les mains de Madeleine :

— Venez ! son sommeil vous reposera.

Il l'entraîna. Une veillée commença, nouvelle, bienheureuse. Ils s'étaient assis, presque en face l'un de l'autre. De leurs places, ils apercevaient le mouvement régulier, parfois traversé de légères saccades, qui abaissait et soulevait alternati-

vement la poitrine de Jouques. Comme il dormait !

Ils savouraient à longs traits ce repos. Ils n'avaient plus la perception du temps, ne pensant qu'à son œuvre bienfaisante, à ce sommeil qui, toujours, toujours, se faisait plus profond. Ah ! c'était bien le miracle attendu ! Ils avaient presque peur de le mettre en fuite. Un tel bonheur ne pouvait être que fragile. Ils n'osaient ni parler ni bouger. Les bruits lointains de la rue les irritaient. Peu à peu, même, ils surveillèrent moins Jouques, s'accoutumant à ce calme. Ils ne lurent plus que dans leurs propres yeux. Le silence, effrayant jusque-là, était si propice à leur pensées ! Un apaisement infini flottait dans l'air. On devinait d'instinct qu'un acte sublime s'opérait là et qu'à jamais ils en garderaient la mémoire.

— Il y a longtemps qu'il dort, murmura enfin Léonard. Peut-être faudrait-il renouveler la glace.

Madeleine, ayant la superstition de ce sommeil, répondit :

— Pas encore.

Léonard insista :

— Faites-le vous-même : vos mains sont si légères qu'il ne s'en apercevra pas.

Elle obéit, s'approchant à regret, se pencha sur le front du bien-aimé... Tout à coup Léonard entendit un cri déchirant ; Madeleine avait tourné sur elle-même, puis glissait à terre, évanouie. Le miracle était un leurre ; Dieu avait menti : Jouques était mort !

• • • • •

L'en^terrement eut lieu le surlendemain, par une de ces matinées où la nature semble vouloir revivre le printemps. Une lumière jeune se tamisait en poussière d'or à travers l'espace. Du Luxembourg, empanaché d'arbres rouges, mille bruits charmants s'élevaient. Des traînées d'ombres et des feuilles mortes étalaient sur le sol un tapis oriental.

Quelques hommes, la plupart amis de la veille, suivirent le cortège. Sur le désir de Madeleine, il y eut une messe à Saint-Sulpice.

Elle fut célébrée dans une chapelle latérale. Tandis que le prêtre l'expédiait en hâte, d'autres cercueils entraient par une porte voisine, débris de gueux, restes de misérables jugés indignes d'oraisons complètes, et pour lesquels ce convoi était la première aumône de la société. Un abbé en surplis surveillait ce va-et-vient des morts, pareil à celui des vivants, et goupillonnait le tréteau sans drap. Cela ressemblait à une levée d'écrou hâtive.

L'office terminé, Madeleine et Léonard restèrent seuls. Ni l'un ni l'autre ne pleurait. Ils durent traverser Paris pour se rendre au cimetière de Passy. On n'arriva que vers onze heures seulement.

Le cimetière avait l'air d'un jardin : des haies de géraniums roses y dessinaient des parterres ; des lauriers taillés voilaient les tombes ; les cyprès et les ifs se mêlaient à la chevelure des ormes.

La minute où la bière heurte la terre fut horrible. Ce fut ensuite un allègement. La gêne maté-

rielle de la mort s'évanouissait avec le cercueil. Désormais, Jouques allait revivre de cette vie idéale et radieuse que nous prêtons aux disparus.

Madeleine et Léonard s'engagèrent dans une allée. Ils n'avaient plus envie de partir : des liens mystérieux les attachaient au sol dont l'aimé venait de prendre possession.

L'allée était si touffue que nulle ombre n'y pénétrait. De tous côtés, on apercevait de la verdure, de la verdure encore, et parfois un treillis couvert de vigne folle isolant de Paris cet enclos.

Ils écoutaient le murmure des choses. Des marbriers riaient en bâtissant un caveau. Une femme passa, un bouquet de fleurs dans les mains et mystérieuse comme pour un rendez-vous.

Madeleine dit à voix basse :

— Ah ! ce Paris maudit, il m'a tout volé !

En vain les feuillages le cachaient : son bruit déferlait au pied des murailles du cimetière. On aurait dit une houle. Les passants, le roulement des voitures, le son déchirant des tramways s'y distinguaient ; cependant toutes ces harmonies se fondaient en une résultante unique et menaçante.

Oui, Paris avait tout pris à Madeleine. Même, dans son désespoir, elle refaisait sa propre existence, imaginait Jouques toujours resté au magasin familial, le gardant de l'horrible faillite ; et sa haine contre la ville s'accroissait, car ce bonheur, grâce à elle, était resté chimère.

Léonard baissait la tête. A lui, de même qu'à Madeleine, Paris avait tout pris. Grâce à Paris, il

avait le cœur mort, l'esprit vide, la volonté lâche. Plus de Dieu ! plus d'amour ! plus de but !

Il fit un geste de colère :

— Ce bruit, dans lequel on est perdu ! ce bruit qui vous écrase de son indifférence !...

Et ils se remirent à l'écouter. Au moins, là, ils étaient presque à l'abri de son atteinte. Un désir de rester toujours dans le cimetière les alanguit. Ils auraient aimé s'asseoir sur une des tombes bordant l'allée, y demeurer à jamais.

— Qu'allez-vous devenir ? demanda enfin Léonard.

Madeleine sourit douloureusement :

— Je vais retrouver mon père.

— Vous savez donc où il est ?

— Depuis hier.

— Après ?

— Après ? Qu'importe !...

— Voulez-vous me promettre de songer à moi ?..

Tout ce que j'ai encore d'affection et de ressources demeure vôtre. Vous serez simplement juste en y recourant.

Madeleine le regarda et répondit :

— Je vous remercie : je n'ai plus besoin de rien.

Son roman était fini. Le livre de son cœur se fermait. Aucune main n'était plus capable d'en rouvrir les pages.

Elle ajouta, presque détachée :

— Je m'excuse d'avoir pris votre temps. Sans lui qui vous demandait...

Léonard l'interrompit

— Oh ! vous êtes cruelle !

Un flot de paroles amères était monté à ses lèvres. Que parlait-elle de son temps et d'excuses ? N'avait-elle donc pas compris que, lui aussi, était résolu à aller cacher sa faillite morale en un coin perdu.

Pour Léonard, comme pour Madeleine, la fin de la bataille était venue. Il désertait. Depuis la veille, il était dévoré du désir de quitter ce pays maudit où n'avaient germé que misères. Lui aussi venait de relire son roman. Tous les êtres par lesquels il avait souffert, Marcelle, Propiac, Malville, ces comparses obscurs qui avaient contribué à sa défaite, Servet, Bernières, Cheudaine, tous avaient reparu dans son esprit, et devant eux il s'avouait vaincu. Il n'avait plus qu'à partir. Il irait, il ne savait où, uniquement avide de repos, abdiquant son ambition, ne demandant à la vie que la paix de l'oubli, doutant même qu'elle pût l'accorder.

Justement, le hasard des pas les avait amenés près d'un haut monument de forme grecque. Des roses et des lys d'or semaient ses murailles somptueuses.

Ils frissonnèrent en passant devant la porte grillagée. Une chaise longue, quelques sièges, des pinceaux, des palettes étaient placés à l'intérieur autour d'un buste de jeune fille et mêlés à des palmes flétries. Sans doute, un caprice avait voulu reconstituer la pièce aimée au-dessus de la morte. Mais les meubles, à leur tour, s'évanouissaient dans la lente dissolution du silence éternel.

Léonard montra le monument :

— Voici mon existence : fleurs et lumière au dehors, abandon et pourriture au dedans... A quoi bon la jeunesse et la fortune, quand l'âme est stérile ?

— Les heureux sont ceux qui partent, répondit Madeleine.

— Peut-être la mort est-elle le seul bienfait de la vie ? murmura encore Léonard.

Pour la première fois, il comprenait que la mort redoutée pouvait être bonne et désirable.

— Attendons-la comme on espère, dit Madeleine.

Ils se quittèrent, allant, par des routes inconnues, vers un avenir nouveau, — vers Elle !

TROISIÈME PARTIE

JOURNAL DE LÉONARD

(Extraits)

NEVERS. — *Septembre 189...* — La ville, l'ombre de Saint-Cyr, les cœurs de girouettes qui grincent au-dessus du grenier, l'herbe dans la rue, le tour de madame None, tout est pareil. Le ciel somnole. Les nuages qui flottent ressemblent à des toiles d'araignée noires qu'on aurait oublié d'épousseter. La Loire ne coule pas : elle s'arrête pour ne pas troubler l'image des demeures qui se reflètent... Sur tout cela, le silence ou le bruit des cloches, bruit que je hais.

Il me semble que mes pensées se prolongent comme dans une salle trop sonore. Elles vont frapper douloureusement mon cerveau, rebondissent, toujours pareilles et confuses. Je cherche à les noter : les mots m'échappent.

C'est un vide, à s'évanouir...

Septembre. — Je sors le soir : j'ai la peur d'être vu. Je refais obstinément des promenades d'autrefois.

Il faut passer d'abord par la rue du Cloître. Les arbres de l'Evêché ont grandi. Ils jettent mainte-

nant leurs branches en travers de la chaussée. Je descends l'escalier de la rue des Faïenciers et j'arrive à la Loire.

Le fantôme de ma jeunesse me guide. Je le suis, le cœur serré. J'ai conscience de n'être que son ombre, cette ombre qui accompagne le marcheur, toute plate, et que chacun piétine sans qu'elle en souffre. De temps à autre, les murailles évoquent les rêves que je fis jadis devant elles. L'être mystérieux qui me précède se retourne; il ne me plaint pas : il me trouve ridicule et lâche, et je reconnais qu'il a raison. Il dit encore qu'avec plus de clairvoyance et moins de naïveté ma vie eût été profitable. Il ajoute :

— Veux-tu recommencer, armé de l'expérience acquise ?

Et je refuse...

Ce soir, je me suis trouvé sans y penser à l'entrée de la rue des Quatre-Fils-Aymon; j'hésitais à continuer; un élan m'a entraîné. J'ai fait un grand effort pour conserver mon allure ordinaire.

La porte basse de Saint-Louis de Gonzague était fermée. Le collège dormait...

Septembre. — Sur la place de la cathédrale.

— Quel hasard ! je ne me trompe pas, c'est bien Clau !

— Je vous demande pardon, Monsieur, votre visage ne m'est pas inconnu, mais votre nom m'échappe.

— Lanie.

Tout de suite il conte que son second fils a la rougeole : la maison est mise en quarantaine pour ne pas propager l'épidémie. Il est notaire à Sancerre, affairé, honoré, bedonnant, rustaud. Ses pensées sont épaisses, son accent traîne.

— Et toi, que fais-tu ?

Je réponds :

— Je ne fais rien.

Ce mot me déchire. Nous nous séparons sur un adieu correct et sans promesse de revoir.

Octobre. — Non, ce calme, ce détachement des choses, ces promenades au clair de lune avec des sentimentalités de souvenir, tout cela n'est qu'un leurre ! Je hais la solitude : je ne veux pas être le raté que j'ai dit ; j'ai d'impérieux besoins de domination. Je ne souffre réellement que de ma vanité blessée : le reste est mort, aucune tourmente n'a été capable de la tuer. Elle demeure, elle est mon vice. Je veux, j'exige que — fût-ce un jour seulement ! — la réalité la satisfasse.

Hier, mon cœur n'a pas souffert de l'adieu banal qui a clos mon entretien banal avec Lanie. Sans doute, cette fin d'amitié est ironique. On dépense des trésors de tendresse pour un être ; on réalise ce miracle de se faire, pendant huit ans, l'esprit de son esprit ; le temps passe, et l'on s'aperçoit que cet être vous est plus étranger qu'un domestique. Cependant on n'en est pas blessé, car l'affection se place à fonds perdus : elle cherche sa jouissance en elle-même.

C'est de s'être abusée que mon âme est révoltée...

J'ai possédé une poupée animée à laquelle, durant mon enfance, j'ai prêté les qualités que je me souhaitais. Je lui tenais des discours passionnés. Je trompais auprès d'elle le besoin juvénile de tendresse par lequel l'amour se cherche. Jeu d'enfant, attirant parce qu'il est pervers et pris au sérieux, comme tous les actes humains. Le jeu fini, j'ai mis la poupée dans une armoire. et nous nous sommes oubliés. Rien que de logique là dedans, ou qui vaille la peine d'un étonnement.

Mais voici qu'une fantaisie ramène mon jouet au grand jour. Je découvre qu'il était vilain. Je n'avais pas su le regarder, ou l'on s'était moqué de moi : bêtise ou duperie. Et de cela, de cela seulement, je m'irrite à en crier !...

Octobre. — Pendant le repas, madame None parlait de Nevers ; j'avais conscience qu'une foule entourait la table et nous regardait manger.

Les Rohn-Mayer ont aussi fait faillite. La tribu s'est envolée, emportant avec son bagage les économies de curés de campagne, de servantes et d'associations pieuses.

Madame None a des réticences bienfaisantes à leur égard :

— Le banquier le plus honnête peut être victime d'une catastrophe, tandis que cet abominable Jouques s'est conduit en canaille ! Que fait son fils ?

— Il est mort.

— C'est heureux !

Et elle passe à d'autres thèmes de conversation :

— Servet se marie.

— Je le sais.

— Voilà un garçon qui aura donné aux siens toutes les satisfactions qu'ils désirent !

Enfin, M^{me} de Bernières s'est informée de ma santé. Une convalescence pénible peut seule lui expliquer mon séjour à Nevers.

— Que dirai-je quand on me questionnera au sujet de tes intentions ?

— On n'aura qu'à ne pas vous questionner.

— J'ai la haine du mystère.

— J'ai celle de l'indiscrétion.

Le dîner s'achève en silence.

Octobre. — Agir ! Mais comment ?

Je me sens enfermé dans mon désir comme dans un cachot. Je vais, je viens, je jure que je ferai ceci, que j'irai là... Mais je ne sais par quel moyen enfoncer la muraille et gagner la liberté qui permettrait tout cela.

Octobre. — Lentement, les causes se dégagent.

J'ai vu agiter, pour une expérience de physique, un flacon où plusieurs liquides avaient été versés. Le mélange perdit toute couleur définissable, bouillonna ; puis, les densités opérèrent, et chaque liqueur se superposa par ordre, très pure. La solidité produit cet effet sur les âmes : elle débrouille

le chaos des pensées. C'est ainsi que je découvre avec netteté quel organisme particulier est le mien.

Comment douterai-je qu'une fois cette analyse fixée, le but apparaisse ? Tout est réalisable ; les réussites ne sont que des adaptations rationnelles : il serait absurde de demander à un géomètre un cours d'esthétique et à une locomotive de fabriquer du pain. Un philosophe a indiqué la règle suivante pour faire le bien : « Ne jamais détourner un objet du but pour lequel il fut créé. » Que les dramaturges soient heureux ; une telle vertu est nécessairement récompensée.

L'être intelligent qui vit en moi n'a pas changé depuis Saint-Louis de Gonzague. Pourquoi, d'ailleurs, un changement ? L'arbre garde la forme de l'arbuste et refuse d'en prendre une nouvelle.

Je veux être précis. Décomposons, d'abord, le moteur : c'est l'imagination.

La mienne est dépourvue d'intuitions : elle décrit. Je n'ai jamais découvert de solutions : j'ai toujours développé celles qui m'avaient été suggérées. Je suis stérile et abondant. J'emprunte un chalumeau, de l'eau savonneuse, et je souffle. La bulle grossit, s'irise. Je n'ai rien ajouté, qu'un peu d'air, mais je m'émerveille, je crie : « Voilà mon œuvre ! » et la bulle crève.

Si loin que je remonte, je découvre en moi une déformation initiale. Elle fut le résultat d'efforts patients.

A Saint-Louis de Gonzague, la lecture était interdite (je ne parle pas des romans ridicules qui

égayaient la bibliothèque). J'ai entendu un Père examiner sérieusement si l'on peut lire Molière sans péché mortel. Les procédés du catéchisme s'étendaient à la littérature et à la philosophie. J'ai pu discuter avec aisance les mérites de La Bruyère ou de Régnier sans avoir ouvert leurs ouvrages ; je n'ai jamais éprouvé le désir sérieux de les lire. En philosophie, j'étais accablé sous le nombre des dissertations. Deux heures devaient suffire pour chacune d'elles. Encore ces heures étaient-elles trop longues, car il s'agissait de mettre en phrases correctes un bout du résumé dicté par le Père Labre.

Le travail d'amplification, auquel mon esprit fut alors condamné, avait, d'ailleurs, une forme fixe. Il était caractérisé par l'amour désordonné du plan. Le plan avait le droit de rester étranger au groupement rationnel des idées ; mais il était essentiel qu'il se traduisît en tableaux synoptiques avec accolades et tirets.

J'ai appris à admirer le plan dans La Fontaine : puisse le Bonhomme me le pardonner ! On me le découvrit également dans l'histoire. Le Dieu qui est censé gouverner l'univers a composé l'aventure de celui-ci comme un sermon de jésuite. Ses moyens sont peu variés : les peuples libertins ou ennemis de la papauté sont battus par les peuples plus sages ; un traité cimente la honte des premiers. La Providence se repose ensuite...

Une personnalité amoindrie, le goût des opinions reçues, le plaisir de les dépecer d'après la

méthode du plan, voilà bien les caractéristiques de mon imagination.

Aucune sensation d'art : elle supposerait des mouvements de l'âme et une perception originale. Presque pas de curiosité, car j'ignore l'effort de la science. Pour contrepoids, deux défauts qui sont une force. Le peuple adore, en effet, qu'on lui répète ce qu'il sait — les notions nouvelles lui paraissent condamnables. On éprouve aussi du plaisir aux classifications, même fantaisistes. — Elles n'ajoutent pas un seul nom au catalogue, mais elles en changent le format.

Enfin, je jouais avec les pensées qui m'ont été fournies comme avec des dominos. Elles étaient toujours pareilles et en même nombre, mais le fait de les pouvoir retourner rendait leurs combinaisons infinies, et j'y ai gagné d'être subtil. En décomposant, j'ai appris à distinguer : je sépare et je défigure...

Un terme manque à l'équation. Le problème reste obscur : il faut l'éclairer. On a arraché de moi l'esprit critique.

En parlant de ma vie intellectuelle, le mot de « jeu » revient fréquemment à ma pensée. Il est le plus juste. On a amusé mon esprit avec des idées inoffensives de peur qu'il ne songeât à autre chose. Après avoir ainsi tué en lui le désir de nouveauté, on a voulu qu'il acceptât sans hésitation ce qu'on lui offrait. Rien de plus logique.

J'ai eu la religion de la lettre, car on m'a appris à la trouver commode. J'ai eu le mépris du sens

critique, car on m'a enseigné son inutilité. De quelles ironies on enveloppait les études scientifiques, à Saint-Louis de Gonzague ! Le programme des cours les reléguait parmi « les études accessoires ». Le Père Decurvil, qui professait la géométrie, apprenait par cœur ses démonstrations. A quoi bon, du reste, la critique, puisque rien n'y donnait lieu ? Les résumés du Père Boijol ou du Père Labre en supprimaient le besoin. Ma paresse a été leur complice.

Octobre. — Il faut être calme. J'ai besoin d'une souveraine indifférence pour achever l'examen auquel je me suis résolu. Cependant, je m'irrite, analysant ma situation présente, de toujours me heurter au passé. Mon éducation est le prisme placé à l'origine des rayons qui m'éclairent : elle les décompose et les dévie. Je n'ai jamais perçu, grâce à elle, que des réalités déformées. Je reste le mime douloureux de l'élève de Saint-Louis de Gonzague.

Pour faire de moi le soumis qu'ils voulaient, ils ont amusé ma volonté comme ils avaient amusé mon esprit : je suis un mystique.

Je m'interroge. Qu'est-ce qu'un mystique ? Je ne parviens pas à me l'expliquer, et cela justement fait que je le suis. Tel un moulin qui tourne à vide. Il est une machine qui peut servir à tout et ne sert à rien.

Je veux aimer, et je n'aime rien, pour pouvoir aimer autre chose. Je veux agir, et je n'agis pas,

pour pouvoir agir dans une autre existence, qui est une énigme. J'ai adoré une divinité ; cette divinité a disparu, parce que j'ai voulu en préciser la notion. Mon mysticisme est la recherche de l'impossible. Je ne crois à rien, je désire tout : il suffit qu'on m'accorde la possession rêvée, je ne m'en soucie plus.

Le but ainsi déplacé a modifié l'effort. Ma volonté est une antinomie : l'inaccessible l'exalte ; les faits l'épouvantent. J'ai des ambitions démesurées et la frayeur des responsabilités.

Ils m'ont enseigné jadis que les moindres actes ont une valeur parce qu'ils ont une sanction : je me suis habitué dès lors à voir le péché partout. Je suis devant le possible comme au pied d'un mur élevé ; j'imagine que ce mur cache un merveilleux paysage ; j'emploie toutes mes énergies à en désirer la vision ; mais je songe aussi qu'en franchissant ce mur je pourrais me blesser, que ce paysage peut être pareil à celui que je vois... et je reste.

Octobre. — Deux lettres. Leurs adresses surchargées montrent qu'elles ont longtemps erré avant de découvrir ma retraite.

L'une est de Servet : il m'invite à son mariage.

L'autre est de Marcelle : elle demande une entrevue... et encore de l'argent.

Les deux dénouements de la passion sont là, côte à côte : la comédie est finie, baissons le rideau.

Octobre. — Cette idée me hante : à force de scru-

ter les conséquences, j'ai attribué aux faits une importance qu'ils n'avaient pas. Ma bêtise grandit à mesure que ma vie se rapetisse.

J'ai fréquenté les revues éphémères du quartier latin, et j'ai cru faire de la littérature. J'ai écrit — assez mal — dans des follicules, et j'ai cru que le journalisme me repoussait. J'ai ouvert des livres de science sociale, et je me suis pris pour un savant. Une intrigue banale a eu pour résultat de me priver d'un cours sans auditeurs, et je me suis imaginé perdre le monde. Enfin, j'ai pris une maîtresse.

Ma vie tient en dix lignes. Rien de spécial ne la traverse. Tous les hommes ont eu des maîtresses, et tous ont sollicité en vain une situation, sans juger, pour cela, que la société fût cruelle outre mesure. N'y a-t-il pas aussi de quoi rire à songer que j'ai voulu sérieusement diriger mon pays du haut d'une chaire de classification sociale ?

Cependant ma vie a été tragique. J'ai souffert, je souffre. Il n'est pas une circonstance futile qui n'ait blessé ma chair. Puisque les faits étaient simples, c'est donc moi qui ne l'étais pas.

Les événements ne sont pas coupables ; d'autres l'auraient été également. Et ceci est le mot de l'énigme : je suis anormal. Mon être a été spécialisé, déformé : je ne m'adapte plus...

Octobre. — Voici qui est effrayant : *ils* ont pétri ma conscience, détruit ma vie, et j'ignore pourquoi ?

Quel était leur dessein ? Faire de moi un jésuite

comme eux ? Soit ! Mais encore, pourquoi le voulaient-ils ? Qui recrute des soldats doit vouloir combattre quelqu'un ou quelque chose. Je cherche : ils n'ont personne à vaincre. Ils ne peuvent avoir de buts, n'ayant pas de désirs. L'argent ? ils n'en jouissent pas. Le pouvoir ? ils l'ont possédé sans l'utiliser. L'amour ? ils sont chastes. L'autorité ? ils passent leur vie à obéir.

Je me rappelle le cri de Saint-Simon interrogeant le Père Letellier : « Je fus saisi, tandis qu'il parlait, de ce que c'était qu'un jésuite qui, par son néant personnel et avoué, ne pouvait rien espérer pour sa famille, ni par son état et par ses vœux, pas même une pomme ni un coup de vin plus que les autres ; qui par son âge touchait au moment de rendre compte à Dieu, et qui, de propos délibéré et amené avec grand artifice, allait mettre l'État et la religion dans la plus terrible combustion pour des questions qui ne lui faisaient rien et qui ne touchaient que l'honneur de leur école de Molina. »

Après deux siècles, ils sont semblables. Effaçons de la phrase Molina, qui est démodé : je retrouve Propiac.

Non seulement ils n'ont pas de but, mais ils sont impuissants. On ne les a craints sérieusement qu'au temps où Voltaire se changeait en Père de l'Église : deux aventures également sottes. Ils ont converti les Indes, gouverné le Paraguay : les Indes et le Paraguay leur ont échappé. Ils ont dirigé trois monarchies d'Europe : l'histoire, qui dit leurs efforts pour y parvenir, se tait sur leur règne.

Ils veulent dominer la papauté : ils se refusent à être papes.

En faisant le tour de ma conscience, j'avais cru découvrir la leur : le moteur reste inconnu. Peut-être n'est-il pas.

J'ai vu des exécutants qui ne se piquaient pas de musique, mais se pâmaient d'aise aux difficultés. Ils jouaient du violon, sans doute ; ils auraient aussi volontiers construit des châteaux de cartes : simple affaire d'oublier le temps. Le jésuite doit jouer des âmes pour oublier le temps. Il est un dilettante. Il aime l'autorité pour elle-même. Dans les batailles qu'il livre, les individus ne lui sont de rien, ni l'objet disputé, ni le résultat ; le plaisir de l'action existe seul. Il jouit d'agir.

Tel l'écureuil enfermé dans une roue. Follement, il fait tourner cette roue. Elle s'emballe, l'axe tressaute. Un vertige paraît emporter la cage... L'écureuil est resté à la même place : il n'avance ni ne recule, il ne produit rien, il ne veut rien, il agit...

Dans l'ordre intellectuel, le jésuite ne pense que pour habituer sa cervelle aux subtilités. Il ne doit pas s'attacher aux idées, mais les regarder sous leurs angles divers. Le nombre de ces idées est volontairement restreint. Une foule encombrerait sans mieux servir. Saint Ignace recommande ainsi d'éviter certains sujets, le problème du mal, la théorie de la substance, etc., les bons esprits s'y égarant sans profit. On fournit donc au novice un fagot de ces idées triées. Il doit se chauffer avec,

toute sa vie durant. A lui de couper les branches en petits morceaux pour les faire durer. Encore les coupe-t-il rarement — il est indifférent au froid — et toujours avec méthode.

Méthode stérile en ses effets d'ensemble, car elle est sa propre fin ; redoutable en ses actions de détail, car l'ouvrier qui l'emploie est bien armé.

Un bon jésuite doit être indifférent ; il a, par suite, l'impassibilité nécessaire au jugement des situations. Il doit être croyant, c'est-à-dire convaincu aveuglément de son droit ; mystique, et dès lors contempteur des réalités qui l'entourent ; subtil, ce qui lui permet de faire face aux accidents imprévus ; obéissant, ce qui supprime la responsabilité ; dépourvu de désirs, ce qui laisse la place libre au désir du moment. Il n'est pas un isolé, enfin : il fait partie d'une collectivité, ce qui lui donne le sentiment de sa force.

L'outil est merveilleux !...

Et je songe que toutes ces qualités, je les ai, que tous ces défauts, je les possède... L'ensemble a fait de moi un raté ; il suffirait que je rentrasse dans la collectivité pour qu'il me rendît redoutable ; — et cela, vraiment, est une pensée curieuse...

Octobre. — Nuit horrible. Le cadavre de Jouques obsédait mon sommeil. Le vent faisait grincer les cœurs du grenier. De même que ce vent pour les girouettes, l'enquête qui a occupé mes derniers jours a ramené mon cœur à la même place, sans le fixer...

Octobre. — Rendre le ciel imprégné de chaleur : au zénith, une couleur qui n'est ni le gris, ni le bleu, ni l'or mais un résumé des trois, d'une transparence qui suggère l'immensité de l'espace ; vers l'horizon, une imperceptible brume, l'or qui s'accroît, deux raies d'un noir rosé : — ce sont des bancs de nuages qui tracent un trait japonais sur l'écran du ciel ; — puis des épaisseurs, l'or plus roux, comme si le contact de la terre salissait l'atmosphère...

Et dire surtout l'impassibilité insolente de ce ciel qui n'est ni beau, ni même mystérieux, mais silencieux ; sentir qu'une vie est en lui, et que cette vie n'a pas conscience d'elle ; subir l'obsession des choses, semblables seulement par leur indifférence ; comprendre qu'elles sont belles uniquement par nous qui les percevons, et qu'elles demeureront après nous, sans nous — éternellement ! — comme si nous n'avions jamais été !...

Octobre. — Je ne puis me faire aux solutions de Malville. La nature est un dieu absurde.

Hier, j'ai marché sur les coteaux. J'allais à Guerrigny. Les pentes étaient d'un vert souriant. La terre semblait béate. Elle était irritante comme un visage d'imbécile. Son inertie m'a révolté.

Si j'obéis à des forces, il faut qu'elles soient conscientes. Je les veux à mon image. J'ai besoin de me refléter en elles comme dans l'eau d'un lac. Il n'y a pas de raison à cela ; mais j'ai besoin d'un dieu pareil à moi, remuant, agissant, parlant.

On a creusé la niche ; qu'on y place la statue !

Octobre. — Ah ! qui n'a point connu les affres de la crise religieuse ne les peut concevoir. Le déchirement de l'amour trompé n'en approche pas !

Le Christ a été mon univers. J'ai goûté en communiant des joies dont ma chair tressaillait. J'avais, même lorsque je péchais, le sentiment d'aimer encore Jésus, puisque je le faisais souffrir, et que torturer l'aimé est un des besoins de l'amour.

Soudain, il disparaît ! Là où je voyais une flamme capable d'incendier le monde, il n'y avait même pas un miroir à prendre des alouettes.

Après avoir aimé un être, on peut encore le haïr, ce qui est une autre forme d'aimer ; je ne puis pas haïr Dieu : — il n'est pas !

Mon supplice s'affine. Je découvre que ma raison n'a jamais cru en Dieu. Gamin, je souriais déjà des cavernes de Fénelon, et des sept preuves de l'Existence. Par raisonnement j'ai toujours été athée ou panthéiste, ce qui équivaut. Cependant, toutes mes sensations appellent un Dieu : je sens que je ne puis vivre s'il n'est pas. Je ne rêve que de sophismes endormant ma raison. Je ne crois pas, et l'on m'a fait de telle sorte que je veuille croire. Je me sais noyé dans le vide, et, comme s'il n'était pas, je crie...

Novembre. — Je ne voulais pas assister au mariage de Servet... et j'irai.

Je ne veux pas non plus écrire cette pensée qui

revient et qui est logique, et qui est monstrueuse... et je ne me plais qu'en elle !

Tout est à la dérive. Je voudrais mourir...

Novembre. — La cérémonie fut digne et de bon goût.

L'héritière est campagnarde. Son château — toute maison est château pour une héritière — est situé sur un sommet verdoyant qui domine Autun. On partit de bon matin ; la soie des robes grinçait sous un soleil de givre ; les visages étaient souffletés par le froid. A l'entrée de la ville, les portes romaines ont jeté sur le cortège leur ombre triomphale, mais personne ne s'est trouvé petit ni ridicule. Propiac n'est pas venu bénir son œuvre.

A la sacristie, j'ai félicité Servet. Il avait l'air radieux d'un homme qui change enfin de cuisine.

— Tout s'est bien passé, ajoutai-je.

— Ah ! mon ami, c'est une bonne fille ! a-t-il répondu, sans que je pusse deviner s'il s'agissait de la mariée ou de Féli.

Peut-être ne le savait-il pas lui-même.

Les compliments commencèrent ensuite. L'église, comme un sac de blé auquel on vient de faire un accroc, laissa filer son grain dans la main des époux. J'en pus, à loisir, juger la qualité.

Le R. P. de Bernières passa, l'un des premiers. Il est demeuré pâle, étroit de corps et de cervelle. Des respects l'entouraient. On murmurait son nom. Il se réfugia près d'une table, se laissant,

avec courtoisie, saluer par des inconnus. J'ai entendu une dame lui recommander sa fille : car sa figure, qui n'a plus d'âge, permet, sans hérésie, de supposer qu'il en est à ce point de la vie religieuse où commence le courtage matrimonial.

Cheudaine suivit et dit un madrigal à la mariée. Ses cheveux brillaient ainsi qu'un soulier verni. Il souriait en découvrant des dents jaunes ; je l'ai trouvé horrible et pédant, inoffensif et insupportable.

Quelqu'un demanda, en le regardant :

— Savez-vous quel est ce monsieur si grand et si laid ?

Une Autunoise a répondu :

— C'est un homme très intelligent. Il est professeur à l'une des Facultés de Paris.

La légende s'envole ainsi des bouches innocentes.

Delestang n'était pas du cortège. Il vint avec la foule. Il était vêtu de drap campagnard, et Servet lui fit peu d'amitiés. Comme il errait dans la sacristie, nous nous reconnûmes.

— Eh bien ! fis-je, l'oncle qui fut à Saint-Privat est-il mort ?

Mais il ne se rappelait pas ce que je voulais dire. A son tour, il m'interrogea :

— Connais-tu le directeur du Jardin d'Acclimatation ?

Et, sur ma réponse négative, il poussa un soupir d'ennui. Ce soldat belliqueux place toujours des engrais.

La cohue stationnait. On jugeait les toilettes. On se montrait surtout Bruet, dont le gardénia éblouissait. Les plus renseignés murmuraient :

— C'est l'un des gros banquiers de la capitale.

A cette occasion, ils parlaient contre les Juifs. Indifférent à ces rumeurs, Bruet écoutait Bernières avec attention.

Je consultai méchamment l'un de mes voisins .

— N'est-ce point ce Bruet qui jadis fut chassé de chez les Pères ?

Il se récria :

— Les Pères, au contraire, le protègent !

Cependant, obscur et dédaigné, je jugeais ces fantoches décorés d'un nom ou d'un habit, que la convention sociale appelle, par ironie, des dirigeants, et dont une partie a fait ma vie. J'escomptais le plaisir d'être le manieur invisible des fils qui les commandent. Je savourais l'ivresse d'être toujours obéi, l'orgueil de savoir — seul ! — à quel dessein contribuait cette obéissance...

Je n'écris même ces lignes que pour mieux fixer ma vision ; — et je pensais : « Il suffirait d'accepter l'hypocrisie d'un vêtement pour que cela, tout cela ! devînt réalité... »

Novembre. — Je n'explique pas mon délire : je l'enregistre.

J'envie Bernières. Il n'est rien, il est tout. Ce cadavre, à mes yeux, s'anime de la vie la plus redoutable et la plus secrète. Il est une des formes d'un pouvoir protégée qui, pour son plaisir, com-

mandite les banques et les familles. Il représente une direction sociale.

Et j'envie également madame None. Madame None est en dehors du présent. Son cœur n'a jamais désiré. La rue du Cloître et Saint-Cyr limitent son univers. Sa piété est inébranlable comme un usage. Elle prie, de même qu'elle mange, à heures fixes et pour garder sa santé. C'est le palais abandonné devant lequel le voyageur s'arrête, qui ne sert à rien, que le présent respecte, mais dont le passé mystérieux raille nos activités...

Novembre. — Vivre, planer au-dessus des médiocres, dont la réunion est la foule, être un conducteur d'hommes, ne point le dire, le savoir, en user... et en jouir !

Ceci n'est pas un rêve. Un train a stoppé en pleine voie ; la machine siffle pour repartir, joue des pistons, patine et reste en place ; un homme passe, jette du sable sous les roues : domptée et retrouvant sa puissance, la machine s'ébranle aussitôt.

Il suffit donc d'un grain de sable ! et je sais quel il est... Après tout, est-il certain que ce serait une hypocrisie ?

Novembre. — La neige tombe en flocons menus. De ma fenêtre, je regarde le ciel qui descend et dévore la plaine. Il n'y a de bruit nulle part. Aucune maison presque n'est visible. Ma solitude se prolonge et couvre l'univers.

Pour échapper au silence de mon âme, je fouille la bibliothèque. J'ai rouvert mes livres de prix. Quelques-uns ont leurs tranches dorées. Tous sont décorés de reliures éclatantes que rehausse le soleil de la Compagnie. Une feuille rouge collée à l'intérieur dit en latin l'origine du prix.

Et je revois des heures joyeuses, une cour fleurie, nos uniformes entourant l'assistance d'un cadre d'or. Du haut d'une estrade, le Père Sixte proclame les noms. Les couronnes et les livres quittent la table voisine. L'évêque embrasse les prix de sagesse. Les parents remettent les prix moindres. Une musique banale accompagne, comme au cirque, cette cérémonie longue.

Peut-être n'est-ce que l'hiver dont la mélancolie me fait frissonner. J'éprouve, à me souvenir, un plaisir singulier.

Novembre. — Table des matières d'une étude du P. Cahours sur Victor Hugo :

I. Monsieur Victor Hugo, poète chrétien.

II. Monsieur Victor Hugo fait connaissance avec Shakespeare.

III. Monsieur Victor Hugo se déclare indépendant. — Son mépris pour les poétiques anciennes.

IV. Monsieur Victor Hugo passe de l'indépendance littéraire à l'indépendance religieuse et tombe dans le scepticisme.

V. La poésie de Monsieur Victor Hugo devenu sceptique devient puérile et matérielle.

VI. Influence du scepticisme sur la poésie puérile et matérielle des *Orientales*.

VII. Tendance irrésistible du poète incrédule au matérialisme de l'idéal et au mécanisme du style.

VIII. Impuissance du poète incrédule à plâtrer au-dessus des jeux de l'image et des idées.

IX. Monsieur Victor Hugo tombe dans le chaos du style et des idées.

X. Le mot de l'énigme.

Ce mot est utile à connaître : Monsieur Victor Hugo est manichéen.

Autres extraits. Le P. Delaporte s'adressant aux élèves :

Vous avez peut-être, dans ces murs chrétiens et paisibles, ouï parler d'une Association générale des étudiants, patronnée par le blasphémateur de Jésus-Christ (toujours Monsieur Victor Hugo), auquel les ennemis de Dieu décernaient, l'an passé, une sacrilège apothéose. Mais vous ignorez peut-être qu'il y a une Ligue démocratique des Écoles, à laquelle, près de cette Sorbonne inaugurée par saint Louis, on enseigne l'outrage de l'Église et des gloires françaises ; où l'on déclare qu'au *Credo* de la France catholique il faut substituer le *Credo* de la Révolution, c'est-à-dire la *Déclaration des Droits de l'homme* !... Que peut-il germer derrière les fronts de vingt ans qui osent porter ces étiquettes où le rouge domine ! Que peut-il y avoir de français ou d'humain dans ces poitrines ?

Plus loin :

En 1870, au milieu de Paris encombré de ces faux patriotes et faux braves, un ancien élève de Vaugirard, le jeune et intrépide lieutenant Maurice de L***, qui allait être victime de son intrépidité, écrivait : « Je

ne puis garder mon sang-froid quand j'entends les ivrognes mourir pour la patrie sur l'air des *Girondins*. » C'est qu'il avait appris admirablement, et dans sa famille et au collège, son Histoire de France — l'histoire chrétienne d'un peuple chevaleresque dont les annales s'intitulent : *Gesta Dei Per Francos*.

Ils s'arrêtent donc en histoire à 1789, en littérature à Delille. Ils savent ne pouvoir être que par cette liberté maudite, mais, le sachant, ils la nient et la font nier.

L'audace est une des formes de la force. Loin de m'irriter, celle-ci m'apparaît curieuse. Je comprends. J'approuve presque...

Novembre. — Il est fort difficile d'admettre la bonne foi chez un adversaire. Le plus souvent, ce courage vient, en visiteur hâtif, un jour que l'âme est plus apaisée ou renonce par fatigue à ses ressentiments.

Hier soir, tandis que je rêvais, immobile dans la pénombre de la chambre, j'ai senti qu'un jour nouveau éclairait mon passé.

A quel propos haïr Propiac ? S'il *croit* vraiment, ce qu'il a fait n'est-il pas, au contraire, juste et même héroïque ?

J'ai cherché, autrefois, sans le découvrir quel moteur *les* entraînait. J'étais aveugle. Ils *croient*, et cela suffit.

Croyants, ils ont le mépris de cette vie — car elle n'est rien devant l'autre — et de la société — car les nations n'ont pas de paradis à espérer. —

Une seule chose importe : sauver les individus, leur imposer, au besoin, la béatitude. Un médecin ne regarde pas au goût des remèdes. Il ne s'occupe que de guérir.

Et je songe que la foi — ainsi comprise — est une source de formidable puissance et d'étrange faiblesse. Imaginons un général uniquement occupé de surprendre les traînards imprudents ou les détachements isolés : le pays sera peut-être ruiné, il ne sera pas conquis.

Au surplus, la foi est toujours naïve. Il suffit de peu de chose pour la faire dupe : une soumission des lèvres, une attitude repentie ou simplement dévote... J'ai peur que, dans les combats livrés par elle, le vainqueur ne soit souvent l'ennemi — s'il parle mente.

Novembre. — Spencer commence de cette manière ses *Premiers Principes* :

Il nous arrive trop souvent d'oublier non seulement qu'il y a une âme de bonté dans les choses mauvaises, mais aussi une âme de vérité dans les choses fausses.

Ce mot rayonne.

Novembre. — Plus de subterfuges ! Disons ce qui m'étouffe. L'acte ne m'effraye pas, puisque je le désire ; il reste la peur du mot, peur sotte que je veux tuer.

On a pétri mon intelligence, déformé ma conscience, émasculé ma volonté, pour que cette intelligence, cette conscience, cette volonté fussent

précisément celles qui conviennent à un jésuite. Je suis donc une machine construite pour accomplir un travail dans des conditions déterminées. Au nom de ce bien qui, dit-on, consiste à ne rien détourner de son but, je ne puis me soustraire à ces conditions sans fausser mon organisme.

En vain me suis-je révolté, les faits m'ont donné tort. On ne va pas impunément contre la loi. Pour retrouver les larges routes, rentrons dans la logique : je dois être jésuite ou n'être rien.

La conclusion révolte ? Un étranger, impartial, puisque désintéressé, approuverait. La vie brutale impose des solutions. Nous ne choisissons pas, et c'est pour cela que la responsabilité est un leurre.

J'ai menti, lorsque j'analysais mon être moral. Je suis peut-être ce que j'ai écrit ; je suis surtout autre chose, qu'un mot résume : j'ai l'âme prêtre. Encore ce prêtre est-il spécial, car j'ai la haine de la cléricature de campagne.

Mais, dira-t-on, je suis athée !

Je traîne le désir de Dieu comme un forçat. Tous mes actes suent Dieu. Je ne crois pas au péché, et j'ai des remords. Je ne crois pas à la religion, et je m'épuise à sa recherche.

Mais ce prêtre est monstrueux !

Pourquoi la fin divine de mes actes ne suffirait-elle pas à les justifier ? Qu'importe le métal dont est fait le vase pourvu qu'il verse l'eau rafraîchissante ? Au surplus, les actes ont-ils seulement une valeur, et sais-je si le bien, le vrai, ne sont pas le leurre de l'humanité ?

Novembre. — Lutte affreuse. Il ne sert à rien de découvrir le terme logique d'une évolution : il faut pouvoir l'accepter. J'ai des raisons implacables pour fixer le nouveau but de ma vie et des cris de cœur pour lui échapper. Tout s'obscurcit en moi. Je me détourne de la lumière que j'ai faite. Je souhaiterais de toute mon âme qu'elle n'eût jamais été.

C'est chose absurde que se condamner à la passivité quand on cherche l'action ; c'est chose absurde que se clore en cellule pour satisfaire son vice d'orgueil. Je songe au façonnage terrible du noviciat : sans l'amour du Christ, sans la folie de la croix, est-il possible qu'un être en subisse jusqu'au bout la torture ?

Ce n'est rien. Comment, toute la vie, rester le comédien qu'il faut, servir un Dieu et le blasphémer, se livrer à lui et le nier ? Je ne veux pas être le cabotin de Dieu ; je ne peux pas grimper à l'autel comme sur un tréteau et, du haut de ses marches, mentir aux âmes qui viendront. J'ai la peur du sacrilège !

Et la raison répond :

— Croire au sacrilège est une manière de croire à Dieu : plus que l'idée, le sentiment fait l'âme. Il n'y aura ni tréteaux, ni parade, puisque tu prêcheras le *possible*. Enfin, comment le noviciat serait-il une torture, puisque là seulement tu t'adapteras ?

L'horrible débat recommence. Un coup de hasard pourrait décider seul.

Novembre. — J'ai repris les *Exercices* de saint Ignace. L'exemplaire est celui-là même qui servit à ma retraite. Une seconde fois, ma destinée s'accroche à ses feuillets.

J'avais mal lu autrefois : ce livre est un manuel d'athée. Il ne parle pas de Dieu. S'il fait des saints, c'est en dehors du Christ et au mépris de sa grâce. L'homme de Manrèse commande les extases comme une manœuvre militaire. Pour exercer les volontés, il écarte Jésus, qui serait trop doux. « C'est par le secours des sens et des objets matériels qu'il faut s'élever à l'esprit ! » dit-il rudement.

Rien ne me trouble dans ma lecture. Je la goûte : je goûte surtout l'indifférence qu'elle recommande. Cette indifférence est la couronne de ceux qui ne peuvent aimer, et leur revanche... Plus que jamais, je m'adapte.

Décembre. — Le hasard que j'appelais à frappé ; j'ai dit non.

Nous étions assis dans la salle à manger. Le feu ronflait. Madame None travaillait en silence. Je lisais. Tout à coup, la servante annonce Propiac.

Madame None l'accueille, cérémonieuse et glaciale.

— Mon Père, quel hasard nous vaut votre visite ?

Il répond :

— Je prêche ici l'Avent, et suis heureux de profiter de mon passage pour renouer avec mes amis.

Après quelques vagues banalités sur Nevers et

la santé de Madame None, il se tourne vers moi :

— Vous avez donc auprès de vous ce cher enfant ?

— Vous le voyez, mon Père. Il ne s'occupe pas, et ceci me chagrime.

— Vous avez tort, Madame : les recueils sont nécessaires parfois, et il n'en peut sortir que du bien.

Il s'est ensuite levé :

— Je reviendrai, puisque vous le permettez.

Et depuis cette heure seulement je sens combien je hais cet homme que j'aurais dû appeler mon frère !

Décembre. — Est-ce bien de la haine, ou de l'envie, ou l'humiliation d'être vaincu ?...

Ma vie est arrêtée. Depuis que je le sais ici, j'attends son retour, car je sais qu'il reviendra *pour moi*. J'ai l'effroi de cette minute et j'ai peur... oui, j'ai peur qu'elle n'arrive pas !

25 décembre. — Une agonie...

La solitude est affreuse. Et ce pays qui reste blanc, qui n'a plus de visage, qui semble un mort enveloppé dans son linceul ! Il faut renoncer à ce jeu abominable où se perd ma raison. Je veux fuir, je veux crier, je souffre !

Je n'aurais pas cru que le désir pût ainsi torturer. Tout ce que j'approche disparaît ; tout ce que je touche meurt. Je voudrais prier, je ne sais qui prier. Mes haines elles-mêmes s'évanouissent. Je

pense, par instants, que je vais me dissoudre dans l'air ; ma substance devient légère, elle est une fumée qui monte : soudain, je me réveille ; rien n'est changé, et j'ai horreur de moi !

Depuis trois semaines, je n'ai plus noté mes idées. A quoi bon un effort illusoire ? Ce que je sais m'importune ; ce que je veux... je l'ignore.

Il n'est pas venu.

Jour de Noël... Ininterrompues, les cloches sonnent et couvrent la ville de leur allégresse persistante. Ah ! disparaître dans leur glas, ne plus penser, ne plus vivre!...

Seigneur ! Seigneur ! si vous êtes, le fruit est mûr : il est à qui le touchera !

28 décembre. — Je reproduis avec une exactitude sténographique, autant du moins que ma mémoire me le permet, cet entretien qui servira peut-être de base à ma vie spirituelle.

Il est entré sans bruit. J'étais seul : je me suis levé ; sans lui tendre la main, j'ai attendu qu'il parlât.

LUI. — Je m'excuse de vous troubler... Mais Madame votre tante est sortie ; je désire qu'elle connaisse mon regret de ne point la rencontrer et j'ai compté sur vous pour lui en faire part.

MOI. — Votre commission sera faite.

LUI. — Je vous en remercie.

Un silence.

LUI. — Je suis également heureux de l'occasion

qui nous rapproche un instant. Nous nous sommes quittés sur une mutuelle colère. Je désirais vous adresser des excuses pour un mot, peut-être un peu vif, et dont un bon religieux aurait dû s'abstenir.

MOI. — Vous n'avez pas d'excuses à présenter. L'un et l'autre nous avons exprimé nos pensées comme nous le jugions convenable. Vous auriez tort d'en retrancher quoi que ce fût, puisque moi-même je n'en retranche rien.

LUI. — Je devine, à l'amertume de vos paroles, un ressentiment injuste et persistant. Il est douloureux d'être méconnu par ceux qu'on affectionne. J'ai peur que vous n'ayez attribué à mon influence une déception... passagère, et à laquelle je suis resté étranger.

MOI. — J'ignore à quelle déception vous faites allusion.

LUI. — Je n'ai point recommandé Cheudaine. Je vous connais trop : vous valez mieux et plus.

Je l'ai regardé sans répondre, et j'ai vu qu'il mentait, mais je n'ai pu deviner sur quelle phrase portait son mensonge.

LUI. — Je serais satisfait de montrer, d'une façon matérielle pour ainsi dire, l'intérêt que je vous porte. Mon appui — qui est médiocre, croyez-le bien — vous est acquis, et s'il m'est possible d'abrégér la période douloureuse que vous traversez...

MOI. — Ce serait peine inutile. Je ne me plains pas et ne demande rien.

LUI (après une courte pause). — Vous m'aviez

habitué à plus de franchise. Bien que l'aveu vous soit pénible, je le ferai à votre place : vous n'êtes pas heureux.

MOI. — Libre à vous de faire des hypothèses. Je ne vous reconnais pas le droit de pousser l'indiscrétion jusqu'à m'interroger sur leur justesse.

LUI. — Vous avez tort, mon enfant. Je suis en présence d'une âme malade ; je viens la soigner. C'est le devoir de tout prêtre et son droit. Je ne parle pas du droit de l'amitié, le seul que je voudrais invoquer ici. Pourquoi, d'ailleurs, le cacher ? je connais votre mal.

MOI. — Comment le connaissiez-vous, puisque je l'ignore ?

LUI. — Vous oubliez qu'on est toujours un mauvais médecin pour soi-même. Voyez, déjà vous ne niez plus avoir souffert. Je vous retrouve, enfin.

MOI. — Votre perspicacité a des adresses qui ne devraient plus m'étonner.

LUI. — Laissez donc à d'autres, je vous prie, ces mots blessants. Il faut avoir le courage de dépouiller des rancunes mesquines. Je le répète, vous valez mieux, et c'est pourquoi j'ai résolu de vous sauver ; malgré vous, s'il est nécessaire. Vous demandiez, tout à l'heure, quel était votre mal. Il se dit en une phrase : le monde vous a déçu. Vous étiez ambitieux : les satisfactions qu'il vous a accordées furent misérables. Vous avez cru que la passion vous dédommagerait...

MOI. — J'admire la sûreté de vos informations...

LUI. — Eh ! qui vous parle d'informations ?

Croyez-vous donc l'univers si grand pour que ce qui s'y passe demeure ignoré de tous ? Cette passion en laquelle vous aviez espéré ne vous a laissé que du dégoût. Vous possédez la fortune, la jeunesse, la santé, une maturité que je me plais à reconnaître : de tout cela, vous n'avez rien fait, vous ne pouvez rien faire — et voilà l'origine de la révolte qui vous agite.

MOI. — Vous avez raison. Avec vous, il ne servirait à rien de feindre plus longtemps. Votre analyse, cependant, est incomplète. vous avez omis de dire que cette stérilité fut votre œuvre.

LUI. — Ou celle de Dieu !

MOI. — Il est aisé de confondre. Pour un dessein que je ne veux pas discuter ici, il vous a convenu de prendre mon cerveau d'enfant et de le frapper comme une médaille. Depuis lors, j'ai vécu malheureux et inactif. A qui la faute ? Vous me reprochiez, tout à l'heure, des phrases blessantes. Remarquez cependant combien je parle sans colère. Je ne vous en veux plus. Je ne puis même m'empêcher d'admirer la facilité avec laquelle vous portez la perte d'une âme. Vous avez désiré que je devinsse pareil à vous. De quel droit ? L'avais-je demandé ? Ce monde, dont vous m'inspiriez la haine, l'avais-je connu ? Étais-je seulement capable de comprendre le sacrifice auquel vous m'incitiez ? Ayez, du moins, le courage de reconnaître votre œuvre : regardez ! Grâce à vous, je ne suis ni homme ni prêtre. Je ne crois plus en Dieu, et le monde m'a rejeté !

LUI. — Je vous ai laissé parler, mon cher enfant, parce que toute pensée doit s'exprimer librement. Le cri de votre douleur plus que celui de la raison vient de se faire entendre. Ne vous irritez pas : voici mon tour d'être précis et peut-être brutal. Vous m'accordez à tort des habiletés que je n'ai pas. Seule, la Providence est maîtresse de nos actes. Dites qu'elle a voulu faire de vous son instrument, qu'il est temps de lui obéir et que vous tentez en vain de lui échapper.

MOI. — Je ne vous comprends plus : je croyais, en effet, vous avoir déclaré que je n'avais plus la foi.

LUI. — Votre objection prouve, au contraire, que vous avez compris. Donnons aux causes, et pour une seconde seulement, le nom qu'il vous plaira ; l'effet est précisément celui que vous avez dit : vous n'êtes ni homme ni prêtre. Sous peine de mort cependant, il faut devenir l'un ou l'autre. Vous avez essayé d'être l'un, sans réussir, vous l'avouez ; soyez l'autre...

Ici je me suis senti pâlir. Après un long silence, j'ai répondu enfin, affectant l'ironie :

— Vous avez d'étranges divinations.

LUI. — Je sais ce que vaut la solitude pour les esprits de votre trempe. Je répète simplement ce qu'elle a dû proclamer dans le recueillement de votre conscience.

MOI. — Qui vous assure que j'aie envisagé cette seule issue ? Il y en a d'autres.

LUI. — Il n'y en a pas. Notez que j'étudie uniquement votre intérêt. Il vous appelle auprès de

nous. Auprès de nous et rien que là, vous trouverez l'emploi utile des belles facultés que la grâce vous a départies. Vous l'ai-je dit déjà ? Le renoncement à soi-même n'est pas redoutable. Vous auriez tort de vous laisser effrayer par lui. Il n'est que l'échelon qui permet de s'élever au-dessus du monde en se détachant de lui. On voit mieux de là ce qui s'y passe.

MOI (après un nouveau silence). — En vous écoutant, je me demande, en vérité, si c'est bien vous qui parlez. Je croyais que, par règle, vous deviez détourner votre cœur de toute ambition terrestre, non seulement mépriser, mais oublier. Vous n'insistez, au contraire, que sur l'effort et la réussite personnels. Vous ne parlez pas de Dieu, que vous servez, mais vous me proposez son service comme une carrière !

LUI. — Je m'adresse à une intelligence, et j'emploie les arguments qu'elle peut comprendre. Tout ce que j'ai dit là, je vous défie de nier l'avoir déjà pensé.

MOI. — J'y ai songé, peut-être.

LUI. — Il ne suffit pas d'y songer, il faut agir. *Age quod agendum*. C'est aujourd'hui l'heure de Dieu ; gardez-vous de la laisser passer.

MOI. — J'affirme, sur ma conscience, que je ne crois pas en lui !

LUI. — Il n'est pas de pires illusions que celles de la raison. Savez-vous seulement si la raison peut prouver quelque chose ? Vos lèvres nient Dieu, votre cœur le confesse.

MOI. — Étrange Dieu, qui accepterait le mensonge de son serviteur !

LUI. — Vous ne mentirez pas. Il reviendra. Dieu ne se démontre pas ; il est une habitude du cœur.

MOI. — La foi est un sentiment ; nous ne commandons pas aux sentiments.

LUI. — La foi est un acte. Il n'est pas demandé de la sentir, mais de s'y tenir.

Il m'a regardé ensuite longuement, à me faire frissonner.

LUI. — Nous échangeons des paroles graves, mon enfant. Que ce soient les dernières et les plus brèves. Aujourd'hui, comme il y a huit ans, je vous répète : vous êtes l'élu de Jésus-Christ ! Ne résistez pas ! votre salut est en jeu.

MOI. — Ah ! il s'agit bien de salut ! je veux vivre !

LUI. — Vous vivrez. L'infini satisfera la faim désordonnée de votre cœur. Vous vouliez aimer : les âmes seront votre conquête et vous les chérirrez. Vous vouliez agir : l'apostolat sera votre œuvre ; l'apostolat ! c'est-à-dire l'action secrète la plus profonde et la plus irrésistible qui soit ici-bas ! Vous rêviez d'orgueil et de puissance : vous serez une partie de Dieu même ! Qu'avez-vous désiré qui ne ne vous soit accordé là ? Ne me répondez pas : je ne veux plus un mot, plus un geste... Je suis certain de vous, ce soir, demain peut-être, non pour moi, qui ne suis rien, mais pour vous, qui ne souffrirez plus...

Il est parti sans autre adieu. En effet, tout ce qui pouvait être dit l'avait été.

Même nuit.

Seigneur ! l'heure suprême est arrivée.

Seigneur ! vous faites partie de la nuit profonde où se perd notre ignorance ; nous ne sommes pas assurés que les objets visibles soient distincts de nos rêves ; comment vous, l'Invisible, n'auriez-vous point d'énigme ? Rien de vous ne semble nécessaire. Des poètes vous ont imaginé. En tous les points de ce monde infime, perdu dans l'immensité des mondes, votre légende se répète avec les mêmes espoirs et les mêmes doutes. Ce que l'on raconte de vous est moins vous-même que l'appel de notre misère ; le mal de la création eût paru trop affreux sans Créateur. C'est pourquoi beaucoup vous adorent. Je ne crois pas en vous.

Cependant, Seigneur ! mon appel monte vers vous. C'est en vous que se consummera mon suicide. Je serai votre prêtre. J'observerai la chasteté de l'ascète, la prudence du pontife. Je serai silencieux comme le sanctuaire. Mon âme veillera, lampe mystérieuse, au fond du chœur. Je clamerai votre justice. Mon mensonge planera au-dessus des foules, faisant tomber sur elles le miel de vos promesses et le baume de la pitié. Nul ne sera plus fidèle et plus sûr. Je garderai vos secrets et le mien. On aimera la prière, parce que mes lèvres prieront, et votre règne, car mes bien-

faits seront répandus en votre nom. Seigneur ! pour tant d'offrandes quel sera votre don ?

Je viens en votre Église comme le naufragé aborde un rivage inconnu : si arides qu'en soient les bords, ce naufragé s'y jette ; il le bénit sans même savoir s'il y trouvera la nourriture, car c'est déjà la terre ferme et le sol qui ne se dérobe point. Seigneur ! je vois bien la terre ferme, mais quelle sera ma nourriture ?

Vous avez promis d'être la Voie qui mène sans détour. Puisque je serai votre prophète, m'accorderez-vous de conduire les hommes à mon gré ? Me sera-t-il donné de prendre leurs volontés et de les faire vôtres, en les sentant miennes ? de vous offrir en holocauste leurs cœurs méprisables et de calmer leurs gémissements ? Serais-je, enfin, l'instrument de vos colères, et pourrai-je à mon aise proclamer votre puissance au monde, qui déroule à vos pieds sa théorie ?

Vous avez promis d'être la Vérité. Goûterai-je le vin enivrant de la certitude, ou faudra-t-il toujours subir l'affreuse tristesse de mon doute ?

Vous avez promis d'être la Vie. Cette vie, Seigneur, je ne l'imagine pas, mais je l'attends avec angoisse. Aurai-je à récolter des âmes et à vous les apporter, comme une gerbe, en les serrant contre ma poitrine ? Sera-ce le parfum d'amour passant à travers les grilles de votre Tribunal qui, pareil à un encens profane, fera vibrer ma chair de sourds désirs ? Sera-ce uniquement le bonheur de vous aimer, puisque nous n'adorons que des

chimères, et que de toutes les chimères vous êtes la plus chimérique?

Je donne tout : je veux tout !

Que vous fait mon mensonge ? Si vous n'êtes pas, il n'est que paroles vaines et fumée. Si vous êtes, vous tolérez de ne pas être confessé par les animaux, les plantes et le marbre. Le silence de mon cœur me plongera dans le sein de la nature, et vous m'y verrez sans colère.

Seigneur, je veux tout ! Mes demandes se déroulent ainsi qu'un horizon. En cherchant à les dire, j'en recule les bornes. Mais il en est une qui, soleil mystique, illumine les autres. Seigneur ! donnez-moi votre désir ! Il importé peu que je ne croie pas en vous ; il me suffira de vous espérer. L'homme qui se tue a toujours une espérance : qu'elle lui annonce le néant ou une vie nouvelle, elle adoucit et guide son sacrifice. Moi aussi, qui vais me tuer en vous, j'ai droit à la consolatrice !

J'ai mordu au fruit de science, et, le trouvant amer, je l'ai jeté loin de moi. Laissez-moi croire, Seigneur ! qu'à votre table les mets sont plus doux, et qu'au sortir du festin vos convives se reposent à jamais — toute l'éternité !

FIN

